LETTRES

D'HORTENSE DE VALSIN,

A

EUGÉNIE DE S. FIRMIN.

VA1 1522417

2

LETTRES D'HORTENSE

DE VALSIN

A

EUGÉNIE

DE S. FIRMIN.

TOME II.

Chez { JEAN MOURER, Libraire, à Lauſanne. GUILLAUME DE BURE l'aîné, Libraire, Hôtel Ferrand, rue Serpente, N°. 6. A Paris.

1788.

LETTRES
D'HORTENSE DE VALSIN,
A
EUGÉNIE DE S. FIRMIN.

LETTRE XXIX.

Hortenſe de Valſin à Eugénie de S. Firmin.

L*******.

JE ne puis, mon Eugénie, réſiſter à l'envie de m'entretenir avec vous, c'eſt ma ſeule conſolation; d'ailleurs,

ne ſais-je pas combien vous m'aimez, que vous ſouffrez de mes peines, & déſirez ſûrement d'être inſtruite de tout ce qui me regarde. A quoi puis-je mieux employer les inſtans de ma ſolitude, qu'en écrivant à mon amie chérie?

Hier au ſoir, dès que je vous eûs quittée, mon pere entra dans ma chambre; j'étais auprès du feu, plongée dans la plus profonde rêverie, & croyant que c'était ma femme-de chambre qui venait me déshabiller, je ne quittai pas mon attitude penſive.

Les feuilles que je vous avais écrite, étaient éparſes ſur la table; voilà mon panégyrique, dit mon pere en s'approchant; ſa voix me fit treſſaillir. — Vous ne m'attendiez pas, Hortenſe; vous deviez cependant préſumer que je viendrais ſavoir comment

vous êtes ce ſoir ; je ne vous demande pas, ſi vous avez fait des réflexions ; ce tas d'écritures m'apprend que vous avez employé tous vos momens ; convenez que je ſuis peint avec des couleurs bien vives, & que mademoiſelle de S. Firmin (car je ſuppoſe que c'eſt à elle que s'adreſſe cette épître) prendra de moi une idée tout à fait déſavantageuſe.

Oh ! mon pere, pouvez-vous penſer ....? —Je vous pardonne tout ce que vous pouvez avoir dit à votre amie dans la chaleur du reſſentiment, perſuadé que vous ne tarderez pas à ſentir que ce que j'ai fait, eſt pour votre plus grand avantage ; mais j'ai une choſe à exiger de vous, Hortenſe ; c'eſt que vous ne ſoutiendrez plus aucune correſpondance avec monſieur de Sevinge ; je préſume, au reſte, qu'il ne ſera pas aſſez hardi pour vous écri-

re, quoique ces Français ont une effronterie à l'épreuve de tout ; mais s'il arrivait, qu'il pût à mon insçu, vous faire parvenir une lettre, je vous défends, au risque d'encourir ma malédiction, de lui répondre.

Oh ! mon pere, ce fatal billet est le seul que je lui ai jamais écrit ; j'en atteste le Ciel !

Je veux le croire, ma fille, je vous ai jusqu'à présent reconnu véridique ; mais il n'y a dans tout, que le premier pas qui coute ; une fois franchi, on commet des imprudences qui sont suivies de fautes qu'on se reproche éternellement ; c'est pour vous épargner des regrets & des remords, que je veux rompre une intrigue qui finirait par vous déshonorer : mais voici votre mere, je ne l'ai pas instruite de la scene de tantôt ; je lui ai dit simplement, que vous ne pouviez nous join-

dre au ſoupé, ayant pris une migraine. Elle protége le chevalier, & c'eſt pour m'épargner de vaines contradictions que je lui cache ce qui s'eſt paſſé. Obſervez le même ſilence.

Elle entra au moment même; mon air abattu, mes yeux ternes lui firent croire que j'étais en effet très-incommodée : elle me combla de careſſes, me témoigna ſa tendre inquiétude de la maniere la plus vive; elle voulait paſſer la nuit auprès de moi. Mon pere craignant une confidence, lui dit que ce ne ſerait rien, qu'une bonne nuit me remettrait, & l'engagea à ſe retirer avec lui.

Je me mis au lit; dès que je fermais les yeux, je voyais l'épée de Sevinge levée ſur mon pere, celle de ce dernier au travers du corps du chevalier. Je me ſuis réveillée, en pouſſant des cris affreux, qui ont attiré

Marie, qui couche dans un cabinet à côté de ma chambre; elle m'a trouvée dans une grande agitation ; elle voulait appeller ma mere, mais je l'en ai empêchée ; & préférant veiller à dormir d'un ſommeil auſſi pénible, je me ſuis fait donner de la lumiere, & j'ai paſſé la nuit à réfléchir, à gémir ſur mon malheur, à former mille projets qui tendaient à bannir le chevalier de mon cœur, mais ils échouaient tous contre le penchant irréſiſtible qui m'entraîne.

O ! mon Eugénie, que ne ſuis-je catholique ! j'irais m'enſevelir dans un couvent, cacher à tous les yeux ma coupable déſobéiſſance; j'irais conſacrer à Dieu, ce cœur rebelle aux volontés d'un pere; j'éleverais une barriere inſurmontable entre Sevinge & moi; toute occupée de l'Etre ſuprême, peut-être parviendrais-je à l'ou-

blier ; mais je ne ſens que trop, que pendant qu'il ſera libre, que je le ſerai moi-même, je conſerverai pour lui ce vif attachement qui ſera mon malheur, & loin de penſer comme vous, je ſuis ſûre que ſon infidélité même ne le diminuerait pas.

Mes parents m'ont fait demander ce matin, ſi j'étais en état d'aller déjeûner avec eux ; je ſuis deſcendue ; l'accueil de mon pere m'a étonnée ; je le dois ſans doute à l'extrême changement qu'il a vu en moi, qui l'a allarmé ſur ma ſanté. Ma bonne mere voulait faire chercher le médecin, mais je l'ai aſſurée que quelques jours de repos & d'une vie ſédentaire me remettraient.

Comme nous étions enſemble, on eſt venu m'inviter de la part de madame de Senange, pour un bal qu'elle donne dans quelques jours. L'idée de

la danſe m'a fait horreur, & j'ai refuſé tout de ſuite. Ma mere voulait que j'éludaſſe mon refus, diſant que je ſerais mieux peut-être ; mon pere a dit au contraire, que la danſe m'échaufait, & que je devais me ménager. J'ai compris ſes raiſons, & j'ai fait un refus formel. J'ai encore reçu devant eux deux ou trois invitations pour ce ſoir, demain & après demain, chez des perſonnes où je verrais le chevalier ; j'ai tout refuſé. Maman ne comprenait rien à mes refus. Monſieur de Valſin les a tous approuvé, & j'eſpere qu'on ne devinera point leur véritable cauſe.

J'ai demandé la permiſſion de paſſer le plus de tems poſſible dans mon appartement, ſous le prétexte des viſites qui peuvent venir chez ma mere. Il faut donc, a dit mon pere, donner l'ordre aux domeſtiques, de ne laiſſer

monter perſonne chez vous ; il ne peut diſſimuler ſa crainte que je ne voye de quelque maniere le chevalier. Ah ! il peut être aſſuré que je ne le verrai jamais chez moi, & c'eſt lui plus que perſonne qu'il avait en vue dans cet ordre général ; cependant j'en ai excepté madame de Cérigni ; il l'ignore, car elle aurait été auſſi compriſe dans la défenſe. Je l'entends à ma porte, & je vous quitte pour la recevoir.

CONTINUATION.

Le même jour au ſoir.

JE ne puis aſſez, mon Eugénie, me louer de madame de Cérigni ; ſon empreſſement à m'obliger, à me prouver ſon amitié, eſt extrême. Si elle n'a pu réuſſir dans ſon projet, je ne lui en ai pas moins infiniment de re-

connaiſſance de ce qu'elle a fait. Elle n'a pas craint de s'expoſer à la colere de monſieur de Valſin. Mais je vous dois les détails de ce qui s'eſt paſſé aujourd'hui, & vous verrez que votre Hortenſe n'a pas le plus léger eſpoir de fléchir un pere irrité.

Je viens, m'a dit madame de Cérigni en entrant, paſſer la matinée avec vous; j'ai formé un projet dont l'exécution raménera peut-être monſieur de Valſin à des ſentimens plus doux en faveur du chevalier; car quoique vous n'ayez point voulu m'ouvrir votre cœur, ma chere Hortenſe, je n'ai pas tardé à pénétrer votre inclination mutuelle; peut-être, ſi vous m'aviez accordé votre confiance, aurais-je pu prévenir la cruelle ſcene d'hier, dont Sevinge m'a inſtruite; mais je veux du moins contribuer à la reparer, ſi cela eſt poſſible.

J'ai voulu l'interrompre pour me juſtifier de ce manque de confiance; elle m'en a empêchée. — Je comprends, a-t-elle ajouté, que prudente & réſervée comme vous êtes, vous avez craint de multiplier les confidences ; ſi je vous avais été mieux connue, vous auriez vu que vous n'aviez aucun riſque à courir avec moi. Je ne ſuis pas venue pour vous faire des reproches, mais plutôt pour m'acquitter d'une commiſſion, & tirant une lettre de ſa poche, je ſuis chargée de la part de Sevinge de vous remettre ceci. — Je ne puis la recevoir, ai-je répondu, en repouſſant ſa main ; mon pere a exigé que je ne ſoutins plus aucune correſpondance avec le chevalier, au riſque d'encourir ſa malédiction.

Quoi! vous refuſeriez de recevoir cette lettre ? votre pere l'ignore-

ra ; perſonne n'eſt plus que moi pénétrée du devoir filial ; mais quand un pere eſt injuſte, on peut quelquefois enfreindre ſes ordres ; vous ne lui répondrez point ; mais liſez, liſez ce qu'il vous écrit ; vous devez cette déference à l'ardeur de ſon attachement.

Ah ! elle n'avait pas beſoin de me preſſer ; j'ai pris la lettre en tremblant, & briſant le cachet, j'ai lu ce que je vais vous tranſcrire, ne pouvant me détacher de l'original.

Lettre de Monſieur de Sevinge à Mademoiſelle de Valſin.

NE doutant pas des ordres rigoureux que monſieur de Valſin a donné, pour que vous ne receviez rien de ma part, je ne ſais ſi cette lettre vous parviendra, cependant je céde

au désir de vous écrire. Oh ! mon Hortense, comme tout l'édifice de notre bonheur est détruit ! qui m'eût dit au moment que je recevais les assurances de votre attachement, que ce serait peut-être la derniere fois ! moi qui me flattais du doux espoir que nous serions unis un jour, que monsieur votre pere reconnaîtrait qu'il était injuste à mon égard, & qu'il consentirait à m'accorder la main de mon Hortense chérie !

Ah ! toutes ces douces chimeres se sont anéanties, & il ne me reste plus que la cruelle pensée que vous êtes malheureuse, & que j'en suis la cause. Pouvez-vous ne pas l'être ? nous ne nous reverrons peut-être jamais ; & si je vous juge d'après moi, nous nous aimerons sans cesse. Oui, vous aurez toujours sur mon cœur cet empire invincible, qui vous fit arrêter l'effet de mon ressentiment.

Hortenſe ! j'ai été cruellement offenſé par votre pere, & vous ſavez vous-même, ſi je pouvais entendre de ſang-froid les outrages dont il a oſé m'accabler..... eh bien ! vous avez enchainé mon bras; il me ſemblait qu'en le levant contre lui, j'allais commettre un parricide; mais il n'aura vu dans cette condeſcendance pour ſa fille, qu'une lâcheté qui achévera ſans doute de me deshonorer à ſes yeux. Hortenſe, quel cruel ſacrifice vous avez exigé de moi ! & comment concilier mon honneur & ma tendreſſe pour vous ? Je vous l'avoue, il eſt des moments où ſollicité par le déſir de me venger, je ſuis ſur le point d'aller demander à monſieur de Valſin une ſatisfaction de ſes outrages ; mais votre image adorée s'offre à ma penſée ; je vous vois implorant ma généroſité, & toute idée de vengeance

s'évanouir dans mon cœur. Oh ! s'il ne vous eût pas donné le jour, ſa mort ou la mienne ſerait le prix de la maniere indigne dont il a oſé me traiter; cependant ſi je pouvais ſuppoſer qu'il pût croire que je ſuis un homme lâche, aucune conſidération ne ſerait capable de me retenir.... Eh ! l'amour d'un homme deshonoré aux yeux de votre pere, ne vous deshonorerait-il pas vous-même ? Hortenſe ! s'il eſt en votre pouvoir, dites-moi ce que je dois faire, c'eſt de vous que j'attends des conſeils ; s'ils tendent à me couvrir de honte, je le ſens, ils éteindraient l'amour dans mon cœur.... mais non !... de quoi oſais-je vous ſoupçonner ! l'ame noble & pure de mon amie adorée, ſera pour moi un guide ſûr; voudrait-elle que celui qui l'aime uniquement, eût à rougir vis-à-vis d'elle, & pût mériter

l'accuſation de baſſeſſe? Ah! s'il ſe ſentait indigne de vous, il n'aurait plus qu'à mourir....

Trouvez le moyen de me répondre, je vous le demande au nom de notre attachement. J'eſpere tromper la vigilance de monſieur de Valſin, en vous faiſant parvenir ceci. Hortenſe! l'idée que vous ſouffrez pour moi, déchire mon ame. Qu'un mutuel & conſtant amour ſoit notre conſolation! il viendra peut-être un tems plus heureux, où nous oſerons l'avouer, où votre pere moins inexorable.... mais que je ſuis loin de l'eſperer! Ah! la crainte de ne vous revoir jamais, glace mon cœur, & puis-je déſirer que vous m'aimiez toujours, puiſque ce ſentiment ne pourra que vous rendre plus malheureuſe encore...? Ah! cependant l'idée de votre inconſtance me révolte, & je ne puis la ſupporter; vous voir,

vous voir un moment & mourir, voilà tout ce que je déſire.

Madame de Cérigni me promet de ſe charger de cette lettre, & de me rapporter une réponſe; donnez-la lui, ma bien aimée Hortenſe ! ou je ne réponds pas du déſeſpoir dans lequel votre ſilence me plongerait, & de ſes ſuites cruelles.

Oh ! mon Eugénie, dans quelle perplexité m'a jettée cette lecture ! il demande, il exige une réponſe; & pouvais-je la faire après la cruelle menace de mon père ? celle de Sevinge, en finiſſant, m'a cauſé le plus grand effroi; ſi ſa vie.... ſi celle de monſieur de Valſin.... mille idées affligeantes ſe confondaient dans ma tête, des larmes rempliſſaient mes yeux. — Eh bien ! à quoi vous décidez-vous ? m'a dit madame de Cérigni; pouvez-vous ne point lui répon-

dre ? ſi votre pere liſait cette lettre, il exigerait que vous lui répondiſſiez, j'en ſuis perſuadée.... — Oh ! non, non, jamais, ai-je repris, je ne pourrai m'y réſoudre ; ſi je n'avais à craindre que pour ma vie, je n'héſiterais pas ; mais la malédiction.... Oh ! Sevinge lui-même ne voudrait pas d'une réponſe à ce prix. — Eh bien ! ne lui écrivez pas, mais rendez-moi votre interprête ; vous ne pouvez le laiſſer dans cette cruelle incertitude ſur la façon de penſer de monſieur de Valſin à ſon égard ; *ſi je pouvais ſuppoſer*, dit-il, *qu'il m'accuſât de lâcheté*, &c. &c. votre ſilence le laiſſerait dans le doute, & attirerait tous les malheurs que vous avez voulu éviter.

J'ai ſenti toute la force de ce raiſonnement, & convaincue que je ne déſobéiſſais pas formellement à mon pere, & que je prévenais des ſcenes

d'horreur, j'ai prié madame de Cérigni de dire au chevalier, „ que monsieur de Valsin m'avait assuré qu'il „ s'était conduit en homme d'honneur; que je rougirais autant que „ lui, de la supposition de lâcheté, „ & que j'attestais le ciel, que mon „ pere l'en reconnaissait incapable; „ que mon amie lui apprendrait la „ raison pour laquelle je ne pouvais „ lui écrire, qu'il en sentirait toute „ la force, & ne m'écrirait plus lui-„ même; puisque je m'étais engagée „ à ne plus recevoir de ses lettres; „ que je l'assurais d'une constance à „ l'épreuve de toutes les persécu-„ tions, & que je croiais à la sienne.

Madame de Cérigni a voulu écrire tout ce que je lui disais; je l'ai conjurée de brûler ce papier, dès qu'elle l'aurait lû au chevalier; quoiqu'il ne soit pas de mon écriture, il dé-

poſerait contre moi ; l'expérience m'a rendue défiante ; ce billet égaré, cauſe de toutes mes peines, ne ſort pas de ma mémoire, & j'ai prié mon amie de demander une explication à Sevinge, là deſſus.

A préſent, m'a-t-elle dit, je veux vous parler de mon projet ; vous vous rappellez de cette lettre, que je reçus de monſieur de Menneville, pour me recommander le chevalier ; monſieur de Valſin ne la vit point dans le tems ; ſa prévention qu'il manifeſtait déja, vous empêcha, me dites-vous, de la lui montrer ; je veux qu'il la liſe ; il verra que celui qu'il a outragé, mérite plus d'égards, puiſqu'il eſt l'ami intime, & le parent d'un homme diſtingué par ſa naiſſance & le rang qu'il tient dans le monde. Le nom de Menneville eſt connu, un aventurier n'oſerait s'en ſervir, & d'ailleurs il n'au-

rait pu m'en impoſer, puiſque j'ai ſoutenu longtems une correſpondance avec le comte, & que je ne puis méconnaître ſon écriture.

Convaincue qu'elle ne réuſſirait point à perſuader mon pere, j'ai voulu combattre ſon projet ; mais inutilement. — J'en augure bien, m'a-t-elle dit ; monſieur de Valſin doit être rentré ; je ſais qu'il venait de ſortir, quand je ſuis arrivée chez vous ; je ne veux point lui dire que je vous ai vue ; il croirait que nous avons concerté enſemble ; je vais lui faire demander un moment de converſation, & j'eſpere, a-t-elle ajouté en m'embraſſant, que je rendrai le calme à votre cœur. — J'étais ſi ſûre du contraire, que je n'ai point été ſurpriſe, quand elle eſt rentrée chez moi, après une heure d'abſence, avec un air déconcerté. — Je n'aurais

jamais imaginé, m'a-t-elle dit, que monſieur de Valſin fût auſſi inflexible, & vous me voyez véritablement affligée du peu de ſuccès d'une démarche qui n'aura peut-être ſervi qu'à me priver du plaiſir de vous voir....

Votre pere m'a reçue avec une politeſſe froide; je lui ai dit ſans préambule ce qui m'amenait auprès de lui; & ſortant la lettre du comte, je la lui ai préſentée, en le priant d'en faire la lecture. — Je me doutais bien, madame, m'a-t-il dit en la prenant, que monſieur de Sevinge avait en vous un avocat zelé; j'avais cru vous avoir dit hier, que vous plaideriez envain ſa cauſe. — Cette lettre le fera mieux que moi, monſieur! & vous prouvera que cet homme que vous croyez un aventurier, eſt véritablement de diſtinction, allié à une des meilleures familles du royaume, & qu'il

méritait peut-être plus d'égards d'un compatriote. — Il l'a lue avec un air d'humeur, & me la rendant. — Je connais, madame ! le nom de Menneville, il eſt diſtingué dans les faſtes de la nation ; mais il m'importe aſſez peu que monſieur de Sevinge ſoit de diſtinction ou non, puiſque, fût-il un prince, il n'épouſerait pas ma fille ; je me défie toujours des noms ſuppoſés. Votre correſpondant dit, que c'eſt une affaire d'honneur qui l'oblige à cacher ſon véritable nom ; cela peut être ; mais malgré toutes les choſes avantageuſes qu'en dit ſon parent, je perſiſte à croire que s'il n'eſt pas un chevalier d'induſtrie, c'eſt tout au moins un libertin ; & j'aimerais mieux qu'Hortenſe devînt l'épouſe d'un laboureur, que celle d'un homme forcé de cacher un nom qu'il a peut-être deshonoré.

Deshonoré ! monſieur, ai-je répris avec vivacité ; il en eſt incapable ; & la maniere dont il s'eſt conduit vis-à-vis de vous hier, vous prouve toute la nobleſſe de ſon ame.

Il eſt vrai, il a de la fermeté & du courage, & l'expreſſion que je viens d'employer, eſt trop forte ; je rends juſtice à ſa conduite avec moi ; mais il ne ſerait pas Français, s'il n'était pas fier & courageux ; cependant, madame ! tout ce que vous pourrez me dire en ſa faveur, eſt inutile, & comme d'après votre prévention pour lui, je puis ſuppoſer que vous entretenez ma fille dans des ſentimens que je n'approuverai jamais, je vous diſpenſerai de venir la voir juſqu'à ce qu'elle ſoit plus réſignée. J'eſpere que le chevalier rébuté de ſes mauvais ſuccès, s'éloignera, & qu'Hortenſe rendue à la raiſon, rougira d'avoir abandonné

ſon

ſon cœur à un penchant que je blâme infiniment, & qui ne pourrait que la rendre malheureuſe.

Voyant qu'il était décidé à ne pas entendre ce que je pourrais lui dire, je me ſuis levée, & lui ai demandé la permiſſion de paſſer chez vous.—Oui madame, j'y conſens pour aujourd'hui, & dites-lui que vous m'avez trouvé diſpoſé plus que jamais à combattre ſon inclination.

Je vous plains, ma chère Hontenſe! a continué madame de Cérigni, car vous ne fléchirez jamais cette cruelle obſtination; & le ſeul conſeil que je puiſſe vous donner à préſent, c'eſt de vous efforcer d'obéir à monſieur de Valſin, en banniſſant le chevalier de votre cœur; je ſens que j'ai fait une démarche imprudente, en preſſant trop vivement votre pere ſur ce ſujet; je ne pourrai plus vous voir librement;

cependant, comme il ſort tous les matins à peu-près à la même heure, je profiterai de ce moment pour venir paſſer quelques inſtans chez vous; j'ai voulu vous donner une preuve de mon amitié, je n'ai pu réuſſir; je ne me conſolerais pas, ſi j'allais vous cauſer de nouveaux déſagréments. — Je l'ai aſſurée que je ne les lui imputerais point, qu'elle s'était acquiſe des droits inviolables à ma reconnaiſſance, que je la conjurais de venir me voir, de me donner des nouvelles du chevalier, & de le détourner de toute démarche violente.

On m'a fait demander pour dîné; mon pere m'a examinée avec cette attention qui pénétre juſqu'au fond du cœur, qui cherche à le deviner; ce régard m'a embarraſſée, & j'ai rougi. Maman toujours bonne & attentive, voyant que je manquais d'appétit,

voulait abſolument faire chercher monſieur Sirval notre médecin ; je m'y ſuis oppoſée formellement. Il s'eſt élevé alors une petite querelle entre mes parents. — Il ne tiendrait pas à vous madame, a dit-mon pere, qu'Hortenſe ne ſe crût mourante ; elle vous l'a dit, c'eſt une migraine, vous ſavez qu'elle y eſt ſujette. A quoi bon faire appeller un médecin, pour un mal dont on ſait qu'on guérira ſurement...? — On n'en impoſe point, monſieur, à l'œil d'une mere ; une migraine ne met pas ma fille dans cet état, & la triſteſſe dont elle eſt atteinte, me prouve que ſi elle n'eſt pas réellement malade, elle a au moins quelques ſujets de peine ; je ne devrais pas les ignorer, & il m'eſt aiſé de voir que votre maniere d'être avec elle, eſt plus froide, plus ſévere, ſans que je puiſſe comprendre ce qui a

donné lieu à ce changement, ſa conduite étant irréprochable. — Vous le croyez, madame! a repris mon pere avec vivacité; ſes larmes vous annoncent qu'elle ne porte pas le même jugement. — En effet, je pleurais beaucoup, & m'étant approchée de ma mere, je me ſuis jettée dans ſes bras. Oui, maman! ai-je repris avec des ſanglots, je ne ſuis pas digne de votre indulgence. Elle m'a repouſſé doucement. — J'ignore quelle faute vous avez commiſe, Hortenſe! mais votre répentir vous donne des droits à cette indulgence dont vous vous croyez indigne, d'autant que j'ai peine à me perſuader que vous ſoiez bien coupable. — Eh! peut-on l'être plus, a dit monſieur de Valſin, avec impétuoſité, que lorſqu'on déſobéit à un pere juſte & éclairé ſur les vrais intérêts de ſon enfant? Oui, mada-

me ! cette fille que nous avons élevée avec tant de ſoin, n'a pas craint de livrer ſon cœur à des ſentimens qu'elle ſait que je n'approuverai jamais.

Je comprends que vous voulez parler de monſieur de Sevinge ; mais ſans vouloir vous déſapprouver, je crois pouvoir dire que votre prévention contre lui, vous rend injuſte à ſon égard, & tout en blamant Hortenſe d'avoir reçu.... — N'allez-vous pas la juſtifier ? a interrompu monſieur de Valſin; j'étais ſûr que vous plaideriez cette cauſe ; & voilà pourquoi je voulais vous faire un myſtere de ce qui s'eſt paſſé ; mais, madame, je n'écouterai aucune juſtification en faveur de cet homme, vous ne me ferez point changer d'idées ſur ſon compte, ainſi diſpenſez-vous de ſoutenir une cauſe auſſi mauvaiſe ; & vous Hortenſe ! ſéchez ces larmes ; je

les excuſe, ſi elles ſont produites par le répentir; je vous laiſſe avec votre mere, la priant toutefois de ne point flatter une faibleſſe dont je rougis pour vous. — Il eſt ſorti en diſant cela, & quand j'ai été un peu remiſe, j'ai conté à maman toute la ſcene d'hier. Elle a frémi du danger qu'a couru mon pere, au cas que le chevalier eût cédé à ſon reſſentiment; elle m'a conjurée de faire mon poſſible pour l'oublier. — Je comprends cependant, a-t-elle ajouté, qu'il t'en coutera; c'eſt un homme aimable & propre à engager les affections d'une jeune fille ſenſible; mais tout en t'excuſant, je te blâmerais de perſiſter dans un attachement qui deviendrait une déſobéiſſance formelle.

La douceur avec laquelle ma bonne mere m'a parlé, ſi différente de la ſévérité de mon pere, m'a pénétrée du

plus vif attendriſſement; je l'ai ſuppliée de me continuer cette bonté qui ſeule eſt un adouciſſement à mes peines, & je lui ai promis de faire tous mes efforts pour ſurmonter une inclination auſſi violente que malheureuſe : mais c'eſt à vous que je le dis, mon Eugénie ! je ſens trop qu'ils ſeront inutiles.

Maman me voyant fort triſte, n'a point voulu me laiſſer ſeule, & s'eſt fait excuſer chez madame de Juſſy, pour reſter avec moi, & ne voulant voir perſonne, nous avons dit qu'on renvoiât tous ceux qui pourraient venir.

Je me ſentais ſoulagée d'un poids énorme ; combien de fois je m'étais reprochée ma défiance vis-à-vis de ma mere ! je connaiſſais ſa prévention en faveur du chevalier ; j'étais ſûre qu'elle excuſerait la mienne, mais ja-

mais je n'avais oſé lui faire cet aveu, que j'oſais à peine me faire à moi-même ; je trouve en elle une amie, une ſœur ; mais elle dit que je dois obéir à un pere qui ne veut jamais ſouffrir la moindre réſiſtance à ſes volontés.—Les traverſes qu'il a eſſuyées, a-t-elle ajouté, ont aigri ſon caractere naturellement bon ; il a éprouvé tant de contradictions dans le courant de ſa vie, qu'elles le révoltent actuellement, & qu'il veut que tout céde à ſes volontés. J'étais malheureuſe au commencement de mon mariage ; peu accoutumée à une dépendance auſſi totale, ayant été gâtée par mes parents, le joug dont monſieur de Valſin voulait m'accabler, me paraiſſait inſupportable. Combien de gémiſſemens j'ai pouſſé, que de larmes j'ai répandue! cependant je fis des réflexions ; je lui connaiſſais des vertus eſſentiel-

les ; je penſai que plus de docilité de ma part, le rendrait moins exigeant, moins dur ; mon caractere s'aſſouplit ; mon humeur devint plus égale, & ſi je n'ai pas joui du bonheur qui ſe trouve rarement dans le lien du mariage, je ſuis du moins parvenue à cette tranquillité qui peut en tenir lieu ; je céde toujours, & j'évite par cette condeſcendance qui ne me coute plus, & qui révolterait une autre femme, des altercations qui troubleraient à jamais la paix de notre ménage.

En effet, ma chere Eugénie, j'ai toujours été ſurpriſe du peu d'autorité que maman a dans la maiſon ; les domeſtiques même attendent les ordres de mon pere, les ſiens leur ſont ſubordonnés. Elle a pris ſans doute le meilleur parti ; mais combien de femmes auraient fait le contraire, & voulant être obéies à leur tour,

feraient de leur maiſon un enfer?

Notre journée s'eſt paſſée fort tranquillement. Maman a voulu ſavoir tous les détails de mon inclination; je les lui ai fait avec cette franchiſe qui me caractériſe; mais elle a blâmé ma tante, d'avoir encouragé les viſites du chevalier, puiſqu'elle ne pouvait ignorer que mon pere les déſapprouverait.

Ce que je lui ai dit de la démarche de Sevinge rélativement aux affaires de mon pere, l'a confirmée dans la bonne opinion qu'elle avait déja de lui. Nous avons gémi enſemble de l'inflexibilité de monſieur de Valſin; mais elle eſt perſuadée qu'il ne variera pas, & elle s'afflige en penſant que je ſerai peut-être auſſi ferme que lui dans mes ſentimens.

Il eſt revenu aſſez tard; il était de bonne humeur, & comme j'étais moins

triſte, il n'a été queſtion de rien ; mon pere en ſe rappellant quelques circonſtances de ſa jeuneſſe, nous a parlé de ſon ami de Verſannes ; c'eſt toujours avec un ſentiment douloureux qu'il ſe retrace le ſouvenir de cet intime ami, & ſa ſenſibilité eſt extrême ſur ce ſujet. Je lui ai demandé s'il s'était marié. — Il épouſa, m'a répondu mon pere, peu d'années après mon départ de Bordeaux, une jeune catholique pour laquelle il avait une vive inclination, contre le gré de ſes parents, car il était proteſtant, il fut obligé de quitter Bordeaux ; je lui écrivis pour l'engager à venir me joindre ici, où il jouirait ſans trouble des douceurs de l'amour & de l'amitié ; il me répondit, que ſa femme avait des parents en faveur à la cour ; qu'ils eſperaient par leur moyen être

placés d'une maniere convenable à leur naiſſance.

Ils allerent à Paris, ils ſolliciterent longtems, y paſſerent même pluſieurs années, ſans rien obtenir. Le vieux marquis de Verſannes qui aimait tendrement ſon fils, qui le regrettait, & dont l'âge avancé lui faiſait déſirer un ſoutien, (ſon fils cadet étant paſſé aux Indes fort jeune) lui écrivit, qu'il lui pardonnait ſon mariage inconſidéré, & le rappellait auprès de lui. Mon ami me manda cette bonne nouvelle, en ajoutant qu'il partait pour Bordeaux au premier jour. Un long-tems ſe paſſa, ſans que je reçus rien de lui; je m'adreſſai à ſon pere, à ſon épouſe même; je n'eus point de réponſe; enfin, étonné de ce ſilence, j'écrivis à ſon valet de chambre que je connaiſſais, qui me répondit que la veille de leur départ de Paris, ſon maître

était tombé malade ; les médecins appellés jugerent ſa maladie mortelle, & en effet il mourut au bout de quelques jours. Madame de Verſannes inconſolable, partit, emmenant un fils unique âgé de cinq ans, dont mon ami m'avait appris la naiſſance avec des tranſports de joye inexprimables ; ils arriverent à Bordeaux auprès du vieux marquis qui, déſeſpéré de la perte cruelle qu'ils avaient fait, quitta cette ville, & ſe chargeant de l'éducation de ſon petit fils, alla vivre dans une de ſes terres. La jeune veuve déſolée renonça au monde, & prit le voile ; depuis lors, je n'ai eu aucune nouvelle du fils de mon ami ; il était, comme je vous l'ai dit, la ſeule rélation que j'euſſe conſervée à Bordeaux ; le vieux marquis eſt ſans doute mort, & ſon petit-fils aura ſurement été joindre ſon oncle à Pondichery

où je ſais qu'il occupait un poſte diſtingué.

Ah ! ſi la mort n'eût pas arrêté mon cher Verſannes au milieu de ſa carriere ; ſi nous avions pu nous réunir, ce qui n'était pas impoſſible, avec quel plaiſir nous aurions reſſerré les liens qui nous uniſſaient, par l'union de nos enfants ! Hortenſe ! tu aurais acquitté toutes les dettes de l'amitié, & ſi le fils eût reſſemblé au pere, tu aurais trouvé la tâche que je t'impoſais facile à remplir.

Mon pere était vivement ému en nous faiſant cette petite narration ; je l'étais moi-même, & je me ſuis intéreſſée au ſort d'un homme que trop de ſenſibilité a rendu malheureux. Oh ! mon Eugénie, tel eſt donc le prix de l'amour, l'infortune, les regrets & ſouvent les remords ! gardez, gar-

dez cette indifférence dont vous jouiſſez ; en la perdant, vous auriez peut-être le ſort de votre Hortenſe.

Mais adieu ma bonne amie ! je crois vous faire plaiſir en vous diſant que je ſuis plus calme ; je n'ai plus à rougir vis-à-vis de maman ; ſa bonté, ſon indulgence ſemblent diminuer mes torts. Oh ! vous aviez raiſon, quand vous me diſiez qu'une mere était la meilleure amie de ſa fille ; & combien je me reproche de n'en avoir pas fait plus tôt la douce expérience !

Cette lettre eſt écrite à pluſieurs repriſes, comme il vous ſera facile de le voir. Adieu.

LETTRE XXX.

Le chevalier de Sevinge à Monſieur de Melcour.

L*******.

QUE je ſuis loin, mon cher Melcour ! de ce bonheur dont tu crois que je vais jouir. La lettre de mon oncle qui devait me le procurer, attendue avec tant d'impatience, & que j'ai reçue ce matin avec la tienne, augmente le chagrin cruel dont je ſuis dévoré depuis quelques jours ; il m'accorde, dit-il, ſon conſentement à mon union avec Hortenſe, quoiqu'il ne la connaiſſe point. Ce que je lui ai dit de ſon charmant caractere, ce qu'il

ſait de ſa naiſſance, de ſa fortune, des eſpérances qu'elle a, l'ont décidé à conſentir au déſir de mon cœur : mais hélas ! tout s'oppoſe à ce qu'il ſoit jamais réaliſé ; une barriere inſurmontable s'éleve entre mademoiſelle de Valſin & moi ; trop vertueuſe, trop attachée à ſes devoirs pour la franchir jamais, nous devons renoncer l'un à l'autre, à moins que la mort de ſon pere, en la rendant libre de diſpoſer d'elle-même, ne ſurmonte les obſtacles qu'il oppoſera ſans ceſſe à notre bonheur ; & à Dieu ne plaiſe que je la déſire !

Oui mon ami, une ſcene violente que j'ai eûe avec monſieur de Valſin, a renverſé pour toujours toutes mes eſpérances ; ſans ſa fille, la mort de l'un ou de l'autre en aurait été la ſuite infaillible ; elle arrêta mon bras, & retint ſon pere qui m'accablait

d'outrages ; je m'éloignai, craignant de céder à mon reſſentiment, & d'oublier ce que je devais au pere de celle que j'aime plus que moi-même ; mais qu'il m'en couta, & combien mon amour doit être violent, puiſqu'il m'a empêché de venger mon honneur offenſé !

Je ſais que monſieur de Valſin a exigé d'Hortenſe qu'elle renonçerait à moi, & ne ſoutiendrait aucune correſpondance avec moi, au riſque, ſi elle enfreint cette défenſe, d'encourir ſa malédiction ; cette derniere menace a jetté l'allarme dans ce cœur trop ſenſible ; elle n'a point voulu répondre à une lettre que j'ai trouvé le moyen de lui faire parvenir ; mais elle m'a fait aſſurer par madame de Cérigni, que j'en avais chargée, d'une conſtance à l'épreuve de toutes les perſécutions. Son pere toujours inflexible,

ne veut entendre à rien de ce qui me regarde, & défend que mon nom ſoit prononcé devant lui; la crainte que nous ne trouvions les moyens de nous voir, lui fait garder ſa fille à vue. Il a fait courir le bruit qu'elle était incommodée. Madame de Cérigni avait eſpéré me ſervir auprès d'elle, en étant mon interprête, & ſe chargeant de mes lettres; mais ayant plaidé ma cauſe avec chaleur, cet homme cruel lui a même interdit le plaiſir de voir ſon amie. Elle n'oſe y retourner.

Comment, après cela, ſe flatter que la lettre de mon oncle produirait quelque effet? Il me dit qu'il écrira par le courier ſuivant, à monſieur de Valſin, pour lui demander la main de ſa fille; mais que je dois le prévenir! Quand je voudrais tenter de le voir, il ne me recevrait pas. J'avais penſé de lui écrire, mais il renverrait peut-

être ma lettre ſans l'ouvrir ; d'ailleurs je n'ai point oublié qu'il m'a vivement offenſé, & lors même que j'aurais quelqu'eſpoir de réuſſir, je ne puis m'expoſer encore à de nouveaux outrages. Je n'ai plus qu'un expédient, & je n'oſe me flatter du ſuccès. J'irai chez la vieille tante, elle verra la pureté de mes intentions, elle verra que je puis prétendre à la main de ſa niece ; je ſais qu'elle a déſiré, qu'elle déſire peut-être encore que je ſois un parti ſortable pour mademoiſelle de Valſin ; quand elle en ſera perſuadée, elle plaidera ma cauſe ; elle fléchira peut-être le cœur de ſon beau-frere ; je lui remettrai la lettre de mon oncle, elle la lui enverra ; & celle qu'il recevra lui-même, lui prouvera que je ne veux point lui en impoſer.

Je ſuis encore tourmenté par la cruelle penſée que ma bien aimée

Hortenſe eſt malheureuſe ; malheureuſe pour moi. J'ai été tenté de lui propoſer un enlévement ; mais comme je la connais, je ſuis perſuadé qu'elle aurait rejetté cette propoſition avec horreur. Non, elle ne ſe ſouſtrairait jamais à l'autorité paternelle, quoiqu'elle en ſente tout le poids ; mais je ſuis bien ſûr auſſi que je ſerai toujours l'objet de ſa conſtante affection ; & cette douce idée diminue un peu la peine dont je ſuis accablé.

Mon oncle me dit que n'ayant plus rien à craindre des Surville, je puis & je dois quitter un nom ſuppoſé. Si j'avais le bonheur d'obtenir la main d'Hortenſe, je le quitterais tout de ſuite ; mais ſi j'échoue, (ce que je ne crains que trop) je garderai toujours le nom de Sevinge, c'eſt celui ſous lequel j'ai été aimé d'elle, ſous lequel je le ſerai éternellement. Il m'eſt

cher & précieux ; & comme ſi je ne ſuis pas ſon époux, je renonce au mariage, il eſt égal à mon oncle que je porte celui-là, ou un autre, qui s'éteindra d'ailleurs avec moi. Oui, mon cher Melcour, je fais le vœu, & je le tiendrai, de ne jamais engager ma liberté. J'ai pris ma réſolution ; ſi monſieur de Valſin conſerve ſa cruelle inflexibilité, je m'éloignerai à jamais, non ſeulement de ce pays, mais de l'Europe ; j'irai dans un autre hémiſphere, chercher, non le bonheur, il n'eſt pour moi qu'auprès d'Hortenſe, mais la tranquillité, s'il eſt poſſible que je puiſſe en jouir, ayant le cœur occupé de la plus violente paſſion.

Tu me confirmes que Cécile eſt décidée à prendre le voile, mais tu ignores le nom du couvent qu'elle a choiſi ; ſi l'idée de la peine que je ſouffre, pouvait la venger, & rendre

ſa vocation moins forcée, je déſirerais qu'elle en fût inſtruite ; mais ce ſerait lui faire injure que de la ſuppoſer capable d'un ſentiment auſſi contraire à la bonté naturelle de ſon cœur. Non, elle m'oubliera, & pourra encore être heureuſe ; elle n'a que des regrets, & point de remords ; j'en ai, dont elle eſt l'objet ; je me reproche d'avoir, ne l'aimant point, entretenu la prévention favorable qu'elle avait pour moi, & d'en avoir abuſé. Oh ! mon ami, combien notre façon de penſer légere ſur les femmes, leur porte de cruelles atteintes, & que je me trouve blâmable d'avoir ſouvent manifeſté la mienne par mes propos & par ma conduite ! Cécile en a été la victime, & ſi Hortenſe ne m'avait pas inſpiré par ſa vertu & ſa modeſtie, un attachement auſſi reſpectueux que tendre, il eſt à craindre qu'elle n'eût eu

le même ſort ; peut-être alors ſon pere aurait été forcé de conſentir.... mais loin de moi cette penſée ! elle n'aurait pu conſerver mon eſtime ; & l'idée de ne pouvoir eſtimer celle qui aurait porté mon nom, me fait horreur. Ah ! combien au contraire elle l'honorerait ce nom !

Melcour, mon cœur ſe briſe, quand je penſe que je ne ſerai peut être jamais uni à cette fille adorable, & que le bonheur ou le malheur de ma vie dépendent d'un homme injuſte & cruel.

C'eſt un rendez-vous qu'il a découvert par un billet, le ſeul que j'aie jamais reçu d'Hortenſe, & que j'ai malheureuſement égaré la veille du jour où nous devions nous voir, qui a cauſé toute ſa fureur. Mais comment lui eſt-il parvenu ? c'eſt ce que j'ignore. Nous n'allons point dans les mêmes maiſons ; il eſt vrai que je puis l'avoir

l'avoir laiſſé tomber dans la rue; je me rappelle que mon domeſtique me le remit au moment où j'entrais chez cette marquiſe d'Argennes; je le lus dans l'eſcalier, & je le cachai dans la poche de ma veſte; je paſſai une heure chez la marquiſe, & je la quittai pour faire des viſites; c'eſt, je ſuppoſe, en prenant des cartes dans cette même poche, qu'il ſera tombé. Déſeſperé de ne plus le trouver, je le cherchai inutilement; je voulais en parler à Hortenſe, mais le plaiſir de la voir, me le fit oublier.

Elle me fit demander par madame de Cérigni, comment il était poſſible qu'il fût tombé entre les mains de ſon pere. En vérité, j'ai peine à le comprendre, & je perſiſte à croire que je l'aurai égaré, & que peut-être quelqu'un reconnaiſſant l'écriture de mademoiſelle de Valſin, aura penſé que

s'agiſſant d'un rendez-vous, il fallait en avertir monſieur. Hélas! ce rendez-vous était très-innocent, car c'était pour lui montrer ta derniere lettre; mais il y a un ſort pour que les actions les plus ſimples tournent à mon préjudice. Ne pourrais-je le conjurer?

Ce que je te dis de la bonne conduite des femmes de ce pays t'étonne, & tu parais diſpoſé à croire que la diſette d'hommes que tu ſuppoſes très-grande, comme dans nos petites villes de province, peut en être la cauſe? Je répondrai à cela, que quoiqu'ils ne ſoient pas ici en auſſi grand nombre que les femmes, il y en aurait toujours aſſez pour exciter chez elles le déſir de plaire & de former des intrigues galantes, ſi elles en étaient tentées.

Il eſt vrai que, par une ſuite de la conſtitution politique de ce petit pays,

les gens de diſtinction des villes dépendantes de la ſouveraineté de B****, n'ayant point de part au gouvernement, par conſéquent aucun moyen de ſe tirer d'affaire, en rempliſſant les places lucratives de l'Etat, & leurs fortunes étant très-bornées, ſont obligés d'éloigner les jeunes gens, ſoit en les mettant au ſervice des princes étrangers, ſoit en les vouant au commerce dans les grandes villes, & même dans l'Inde; la plûpart des peres ſe privent de leurs fils pour aſſurer ou augmenter leur fortune; c'eſt la cauſe pour laquelle il y a ſi peu de jeunes hommes de la ville à L******* ou, s'il y en a, ils ſont mariés, peres de familles, rempliſſant les charges de la magiſtrature municipale, faiſant valoir leurs biens qui conſiſtent preſque tous en fonds de terre, & peu occupés des ſoins que la galanterie exige.

rait; cependant ils ſe répandent dans les ſociétés. Comme ils ont tous voyagé, ils ont de l'uſage du monde, & ſont mieux à tous égards pour le ton & la converſation que nos gentilshommes de province, qui, s'ils ne font pas quelque ſéjour à Paris, n'acquierent jamais cet uſage qui diſtingue toujours un homme qui y a paſſé quelque tems.

Il y a ici une affluence d'étrangers, de toutes nations. L****** eſt la ſeule académie Françaiſe réformée qu'il y ait en Europe, & il eſt même ſingulier qu'on n'en ait pas fait une univerſité. Les jeunes Anglais, Allemands, Ruſſes, &c. viennent s'y former & perdre la rudeſſe de leur premiere éducation. Les hommes faits de tous pays, viennent admirer une des plus belles ſituations du monde, & ſont ſouvent retenus par l'affabilité

des habitans qui reçoivent très-bien les étrangers. Il y a quelques hommes célebres qui y ont fait de longs ſéjours, & même qui s'y fixent; Voltaire y a demeuré longtems, & y a même fait jouer en ſociété quelques-unes de ſes pieces immortelles. Monſieur G**** Anglais, auteur de la décadence des Romains, ouvrage connu par l'éloquence, la pureté du ſtyle & la grandeur des ſujets qu'il traite, a quitté ſa patrie, pour venir vivre en philoſophe auprès d'un ami à L******. Monſieur de S****** qui a écrit avec tant de feu en faveur de la tolérance; vient toutes les années y faire un ſéjour, & nombre d'autres (que la curioſité engage à voyager, ou le déſir de conſulter monſieur Tiſſot dont la grande réputation eſt ſi bien méritée) y reſtent plus longtems que partout ailleurs.

Nous ſommes ſurpris de la ſimplicité qui régne dans cette ville. Eh bien! les perſonnes d'un certain âge, ſont effrayées du luxe, & madame de Valſorand me diſait qu'il avait augmenté depuis vingt ans d'une maniere étonnante, & cependant, ajouta-t-elle, les fortunes n'augmentent pas en proportion. Il y a quelques particuliers très-riches, mais le plus grand nombre jouit d'une douce médiocrité. Ils ne connaiſſent point encore ces diſtinctions cruelles du rang & de la richeſſe. Si les fortunes ne ſont pas toutes égales, les ſituations le ſont en apparence, & l'envie parait ignorée dans ce ſéjour; il y a peu de véritable miſere; le peuple n'a pas l'air malheureux de celui qui habite nos grandes villes; ſi le payſan cultive ſon champ, il ſait qu'il travaille pour lui, & qu'un exacteur cruel ne viendra

pas lui enlever le fruit de ſes peines. Oui, mon ami, ce petit coin du monde ſerait l'aſile du bonheur, ſi le bonheur habitait la terre. Je ſerais bien ſûr de l'y trouver, ſi je pouvais obtenir mon Hortenſe.

J'ai fait un moment diverſion à mes peines, en te faiſant le détail que tu me demandes depuis ſi longtems; trop occupé de mon amour, ou trop preſſé, quand je t'écrivais, je n'ai jamais pu ſatisfaire ta curioſité; elle eſt naturelle, & je voudrais que ce que je t'ai dit de ce pays, t'engageât à venir juger par toi-même, ſi j'ai exageré, en t'aſſurant que c'eſt un des plus intéreſſans du monde connu; ſa ſituation, ſon gouvernement doux & paiſible, la bonté naturelle de ſes habitans, ce beau lac Léman, ces Alpes majeſtueuſes qui le bordent, ces payſages riants qui ſont à leur pied,

& qui ſont une perſpective charmante, doivent faire naître l'envie de le parcourir : je déſire qu'elle te prenne pendant que j'y ſuis encore.

Si j'ai le malheur d'échouer dans le plus doux projet de mon cœur, je t'ai dit ma réſolution. Rien ne pourra l'ébranler; mais je veux avant, faire le tour de la Suiſſe, & connaître par moi-même un peuple célebre par ſon amour pour la liberté, l'antiquité & la ſimplicité de ſes mœurs, qu'il a conſervées pures, malgré la dépravation générale (je parle au reſte de l'habitant des montagnes, qui differe à tous égards de celui de la plaine.) Ce voyage que je ferai en philoſophe, me diſtraira un peu de mes peines, & je ſerai moins malheureux, ſi mon cher Melcour le fait avec moi. Tâche de t'arranger en conſéquence, & ſi mon ſort venait à

changer, ſi j'étais auſſi heureux que je le ſuis peu à préſent, viens tout de même, viens jouir de la félicité de ton meilleur ami ; elle ſerait alors véritablement complette. Adieu.

LETTRE XXXII.

Mademoiſelle de Valſin à Mademoiſelle de S. Firmin.

L*******.

OH! ma chere Eugénie, je vous écrivais, il y a trois jours, dans l'amertume de mon cœur ; je n'avais pas aſſez d'expreſſions pour vous la peindre ; je ne ſais, ſi j'en aurai aſſez actuellement pour vous exprimer mon étonnement, ma joye, toutes les ſen-

ſations qui m'agitent ; je doutais, ſi je ſerais jamais heureuſe ; mon ame s'abandonnait au déſeſpoir ; j'ai oſé murmurer, & le bonheur le plus doux, le plus pur, m'était réſervé.... Mais liſez, mon amie ! ſi tant eſt que je puiſſe mettre de l'ordre dans mes idées, & que vous puiſſiez me comprendre.

Les trois jours que j'ai paſſé depuis que je vous ai écrit, ſe ſont écoulés comme les précédens. Je ne ſuis point ſortie, je n'ai vu perſonne, pas même madame de Cérigni qui m'a écrit, qu'elle était obligée d'aller à la campagne pour deux ou trois jours, & je n'ai pas entendu parler du chevalier. Ma mélancolie augmentait, & ſans la meilleure des meres, j'aurais ſuccombé au chagrin qui me dévorait ; mais ſa douceur, ſon indulgence ont été un baume conſolant pour mon ame.

Ce matin nous déjeunions dans la chambre de mon pere qui, me croyant réſignée, me parlait avec ſa bonté ordinaire, lorſqu'on lui a apporté deux lettres de la poſte; il les a priſes. L'une était de ma tante, aſſez volumineuſe; il allait l'ouvrir, lorſque le timbre, le cachet de l'autre l'ont frappé; c'était le timbre de Bordeaux, & les armes de Verſannes. — Eh! grand Dieu! a-t-il dit, c'eſt bien ce cachet qui m'était tant connu! qui peut donc m'écrire? — Il a briſé le cachet avec une émotion viſible; à peine a-t il lu deux ou trois lignes, qu'il a fait un cri. — Quoi! ſe pourrait-il? — Il s'eſt levé, a tiré précipitamment le cordon de la ſonnette; un domeſtique eſt entré. — Allez tout de ſuite chez monſieur de Sevinge; priez-le de paſſer inceſſamment-ici. — Monſieur de Sevinge? a dit ma mere. — Oui, oui, le cheva-

lier, qu'il vienne en négligé; nous n'y regardons pas de ſi près!

J'ai voulu me lever pour ſortir, mais j'étais ſi troublée, que je ſuis retombée ſur ma chaiſe. — Reſtez, reſtez Hortenſe! vous ne ſerez pas de trop.

Tout cela s'eſt fait ſi rapidement que nous n'avions pas eu le tems de faire des queſtions; le nom de Sevinge répété par mon pere, ſa maniere vive, attendrie, m'étonnaient ſi prodigieuſement, que mes idées ſe confondaient dans ma tête, & que j'ai réellement craint de me trouver mal. Je n'oſais lui faire des queſtions. Ma mere l'en accablait; mais il continuait ſa lecture, ne lui répondait point, s'interrompait en diſant, qui l'aurait cru? Enfin, comme le chevalier demeure aſſez près de chez nous, le domeſtique eſt revenu l'annonçant.

Mon pere s'eſt levé avec impétuoſité, & s'avançant vers la porte. —Venez, dans mes bras, vous le fils de mon meilleur ami; & j'ai pu vous méconnaître!

Sevinge étonné, ne ſachant à quoi attribuer une réception à laquelle il était ſi peu en droit de s'attendre, craignant que ce ne fût peut être un piege que mon pere lui tendait, ne ſavait, s'il devait répondre à cet empreſſement, & conſervait un air de fierté & de froideur. Mon pere l'a amené vers ma mere, & vers moi, qui, émue & tremblante, ne pouvais me ſoutenir. — Oui, voilà le fils de mon cher Verſannes, de cet ami dont je vous ai entretenu ſi ſouvent; c'eſt bien lui, voilà ſes traits. Eh! pourquoi ne pas vous nommer? que de peines, que de regrets, que de tourmens ſur-tout vous m'auriez épar-

gné ! regardez ce portrait, c'eſt celui de votre pere ! — Il l'a fait deſcendre, & je n'ai plus été ſurpriſe de la reſſemblance qui m'avait d'abord frappée.

Ma mere faiſait mille careſſes au chevalier, dont l'étonnement ne pouvait être comparé qu'au mien. Nous gardions le ſilence. — Eh bien ! ne dirait-on pas que vous êtes fâchés de vous revoir ? nous a dit mon pere. — Hortenſe, tu ſais ce que je te diſais l'autre jour ; j'étais loin de croire que nous fuſſions ſitôt à même de voir réaliſer un projet que je regardois comme chimérique. Sevinge m'a regardée ; j'ai rougi. — Oh ! mon ami, a continué mon pere, en s'adreſſant au portrait, je pourrai donc encore te prouver une amitié que ta mort n'a pu affaiblir ! Mais je crois que vous vous défiez de moi (en ſe tournant vers le chevalier) mon cher marquis ?

Que Verſannes oublie toutes les offenſes qu'a reçues Sevinge, & en me pardonnant une erreur bien excuſable, qu'il me permette de lui tenir lieu de pere !

Le chevalier (que j'appellerai à préſent *marquis de Verſannes*) s'eſt jetté dans ſes bras. — Pardonnez, monſieur, un doute injurieux. Oui, tout eſt oublié ; je ne penſe plus qu'au bonheur ineſpéré dont je jouis. — Viens, mon Hortenſe, réparer tous mes torts, m'a dit mon pere, en me tendant la main ; elle eſt à vous, mon cher ami ; & le don que je vous fais de cette main, vous eſt une preuve de mon eſtime & de mon amitié. Vous aviez déja la premiere. Oui, je vous eſtimais en dépit de moi-même ; mais j'avais formé le vœu, que jamais aucun Français, à la réſerve du fils de mon ami, ne ſerait l'époux d'Hortenſe.

Verſannes m'a ſerré dans ſes bras avec toute l'effuſion de la plus vive tendreſſe; des larmes de joie coulaient de nos yeux; nous étions tous dans une eſpece de délire, & ce déſordre était bien éloquent.

Je vous ai paru bien ſévere, bien cruel, a continué mon pere; je n'étais que juſte; mais oublions le paſſé, & à préſent que nous ſommes un peu calmés, écoutez la lecture de la lettre du comte de Verſannes. Je vais vous la tranſcrire, ma chere Eugénie, & je penſe que vous jugerez comme moi, que celui qui l'a écrite, eſt le meilleur des hommes.

Le comte de Verſannes à monſieur de Valſin.

„ LE marquis de Verſannes, mon „ neveu, actuellement à L******, ſous „ le nom du chevalier de Sevinge,

„ qu'il a été obligé de prendre pour
„ ſe ſouſtraire aux ſuites d'une affaire
„ d'honneur, m'écrit qu'il eſt retenu
„ dans votre pays, par la paſſion la
„ plus violente, dont mademoiſelle
„ votre fille eſt l'objet. Quoiqu'il ait
„ lieu de penſer que vous n'approu-
„ vez point un attachement qu'il oſe
„ croire mutuel"; (mon pere m'a regardée, en ſouriant, & s'interrompant : — je te l'avais bien dit, Hortenſe, les hommes ſont tous avantageux.... Verſannes s'eſt panché vers moi. — Vous me pardonnez, n'eſt-ce pas, ma tendre amie? — Il le faut bien, ai-je répondu; & mon pere a continué); „ j'eſpere, qu'aidé de mon
„ interceſſion, vous donnerez votre
„ conſentement à une union ſortable,
„ & que je déſire.

„ Je me rappelle qu'il y a eu déja
„ pluſieurs alliances entre nos famil-

„ les, & quoique par votre exil vo-
„ lontaire de votre patrie, je ne pou-
„ vais pas ſuppoſer qu'elles ſe rappro-
„ chaſſent jamais, je déſirais au fond
„ de mon cœur, que mon neveu
„ put rencontrer dans ſes voyages,
„ la fille de monſieur de Mainville,
„ s'il en avait une. Ignorant où
„ vous aviez fixé votre domicile,
„ le hazard m'a ſervi au gré de mes
„ ſouhaits; il l'a vue, il l'aime, elle
„ ſeule peut faire ſon bonheur. S'il
„ m'a trouvé ſévere dans une circonſ-
„ tance de ſa vie, dont il vous par-
„ lera, monſieur; il me trouvera dans
„ celle-ci plus indulgent encore. Le
„ déſir d'augmenter ſa fortune, que
„ je ſavais être aſſez dérangée, m'a
„ fait prolonger mon ſéjour dans l'In-
„ de. Elle ſera très-conſidérable un
„ jour; s'il eût fait un choix indigne
„ de lui & du nom qu'il porte;

„ je l'en aurais privé. Ce choix tom-
„ be ſur mademoiſelle de Mainvil-
„ le ; elle lui eſt aſſurée : conſen-
„ tez donc à un mariage qui aſſure
„ le bonheur de nos enfants, car j'ai
„ pour mon neveu la tendreſſe d'un
„ pere. Si quelques fautes ont mérité
„ l'eſpece de prévention qu'il croit
„ que vous avez contre lui, j'oſe être
„ ſon garant, que vous reconnaîtrez
„ par la ſuite, qu'il eſt digne de toute
„ votre eſtime. Il a ſans doute fait
„ quelques écarts de jeuneſſe ; mais
„ quel eſt l'homme, mon cher mon-
„ ſieur, qui n'a rien à ſe reprocher ?
„ Nous avons été jeunes, & l'indul-
„ gence doit être le partage de l'âge
„ avancé. Je ſuis bien ſûr que le mar-
„ quis de Verſannes n'a rien fait qui
„ pût bleſſer l'honneur ; s'il en était
„ capable, je le renierais pour mon
„ neveu.

„ Si je n'étais pas retenu par une „ goute cruelle, je ſerais allé en per- „ ſonne, faire la demande de made- „ moiſelle de Valſin ; j'aurais retrou- „ vé mes forces de vingt ans pour „ faire ce voyage ; mais la maladie me „ retient dans un fauteuil ; & c'eſt „ avec peine que je vous écris.

„ Les déſagrémens que vous avez „ éprouvé à Bordeaux, ne me permet- „ tent pas d'eſpérer que vous y reve- „ niez jamais : cependant, ſi le projet „ de mon neveu (& dont il m'a fait „ part) réuſſit, ne viendrez-vous „ pas faire valoir vos droits ? Je ſerais „ charmé de former avec vous une „ liaiſon que l'union de nos familles „ me rendrait infiniment précieuſe. „ Je me rappelle que nous avons été „ au collége enſemble ; mais je partis „ ſi jeune, que je dois être effacé „ de votre ſouvenir.

„ Veuillez, monſieur, prendre en
„ conſidération la demande que je
„ vous fais, & recevoir les aſſuran-
„ ces de mon dévouement, &c.

P. S. JE penſe que cette lettre vous
„ trouvera déja prévenu ſur ce qu'elle
„ contient, par le marquis, auquel
„ j'ai écrit de ſe faire connaître à
„ vous".

Eh ! pourquoi ne l'avez-vous pas fait, mon cher Verſannes, a dit mon pere ? — Je n'ai reçu la lettre de mon oncle qu'avant hier ; je ſavais les ordres rigoureux que vous aviez donné, pour que rien de ma part ne vous parvint ; & d'ailleurs j'ignorais l'intérêt que vous preniez au nom de Verſannes ; mais je m'adreſſai à madame de Valſorand, & je ſuis ſurpris qu'elle ne vous ait point écrit.

Ah ! parbleu, il y a là une lettre d'elle, que j'ai oubliée, a repris mon pere; elle ſera bien aigre, bien piquante; nous nous ſommes déja brouillés à votre occaſion, mon cher ami; car je ne ſais comment diable vous vous y êtes pris, pour tourner la tête à toutes ces femmes.

Il a ouvert la lettre de ma tante, dans laquelle était renfermée une feuille de celle de M. de Verſannes à ſon neveu. Comme il l'avait prévu, ma bonne tante lui fait beaucoup de reproches de ſa maniere d'agir envers le plus galant homme qu'elle connaiſſe. „ Il veut épouſer „ ma niece, lui dit-elle, c'eſt ſon uni„ que déſir; je ſais qu'Hortenſe l'ai„ me, & vous voulez ſacrifier à une „ prévention injuſte le bonheur de „ votre fille. -- Pour moi, monſieur, „ j'y ſuis décidée; ſi vous n'accor„ dez pas votre conſentement au

„ marquis, je diſpoſerai de mon
„ bien en faveur de quelqu'un qui
„ ait plus de condeſcendance pour
„ moi que vous n'en avez".

Ah ! elle me menace, a dit mon pere ; eh bien, eh bien ! vas lui écrire, ma fille ; dis-lui que, ſi ce n'eſt pas à ſa lettre que vous devez mon conſentement, c'eſt que je ne l'ai pas lue la premiere, car elle aurait auſſi produit cet effet ; ajoute que, ſi elle veut nous recevoir, ce ſera à Valſorand que nous irons faire la cérémonie qui doit aſſurer à jamais notre bonheur, & que j'eſpere que nous ferons une paix éternelle.

J'avais réellement beſoin d'être un peu ſeule, pour me remettre de toute l'émotion que j'ai éprouvée, & que j'éprouve encore. J'ai quitté la chambre. Le marquis invité à dîner chez nous, a demandé la permiſſion de ſe

retirer un moment; il m'a ſuivie. — Oh ! mon Hortenſe, vous ſerez donc à moi, & de l'aveu de votre pere. Sentez-vous bien tout l'excès de ma félicité ? — La mienne eſt bien grande, mon cher Verſannes ! Oſer vous dire que je vous aime, eſt le plaiſir le plus doux pour mon cœur.

Nous étions à la porte de ma chambre; il voulait y entrer, mais je n'ai pas cru qu'il convint que je le reçuſſe ſeule; il m'a compris, & nous nous ſommes quittés avec le vif déſir de nous rejoindre.

J'ai écrit à ma tante. Ayant encore quelques momens à moi, je vous les ai conſacré.

Oh ! mon Eugénie, je vais être la plus heureuſe des femmes; je ſuis déja la plus heureuſe des filles. Mon pere.... avec quelle franchiſe il a reconnu ſes torts, vis-à-vis de Verſannes,

nes, & avec quelle nobleſſe celui-ci l'a aſſuré qu'il les avait oublié ! Il me tarde de ſavoir la cauſe de ſon changement de nom. Il a rougi, lorſque mon pere a lu l'article où ſon oncle parle de ſes écarts de jeuneſſe; il eſt ſans doute queſtion de quelque intrigue amoureuſe? Oh ! ſi j'allais découvrir que j'ai une rivale, une rivale à laquelle il ne m'a préférée; peut-être, que parce qu'il ne la voyait plus ! Oh ! mon amie, que deviendrai-je ? raſſurez-moi, dites-moi que je m'allarme facilement. Il faut que je ſache tout, & duſſai-je me répentir de ma curioſité, je veux qu'elle ſoit ſatisfaite.

On me fait appeller pour dîner. Adieu, mon ange; je veux envoyer cette lettre par le courier de ce ſoir; je m'impatiente que vous ſachiez le changement heureux de ma ſituation.

J'en recommencerai une autre bien vîte. Adieu.

P. S. A propos, j'oubliois de vous dire, que j'ai reçu hier votre lettre. (*) J'étais bien ſûre que vous partageriez toutes mes peines. Qu'il m'eſt doux, à préſent de vous faire partager mon bonheur ! J'eſpere, ma chere Eugénie, que vous voudrez bien y contribuer, en venant paſſer quelque tems à L******; vous êtes mon amie de cœur, ſoyez donc auſſi mon amie de nôces, & que je reçoive des mains de l'amitié, cette couronne qui donnera une ſanction ſacrée à mon amour ! D'ailleurs, il faut que vous faſſiez connaiſſance avec celui dont je vais bientôt porter le nom. Qu'il me tarde que vous vous connaiſſiez mutuelle-

(*) Elle eſt omiſe.

ment ! Il eſt là à ma porte, qui s'impatiente, & me charge de vous préſenter ſes hommages reſpectueux.

LETTRE XXXIII.

De la même à la même.

L*******.

OUI, mon Eugénie, je l'avais déviné; c'eſt une affaire de galanterie qui a obligé Verſannes à quitter Bordeaux. Oh ! comme mon cœur a battu, quand il nous a fait cet aveu. On s'eſt apperçu de mon trouble; mon pere m'a raillée, ma mere m'a excuſée, & le marquis m'a raſſurée avec une expreſſion de ſentiment qui a diſſipé tous mes doutes & tout mon chagrin. N'é-

taient-ils pas ridicules? pouvais-je croire que Verſannes eût été juſqu'au moment où il m'a vue, ſans goûts, ſans déſir de s'attacher? Il me paraît même, par tout ce qu'il nous a dit, qu'il a eu beaucoup de *fantaiſies*; c'eſt ainſi, mon ange, que les hommes appellent ces goûts paſſagers qui ne portent aucune atteinte à leurs cœurs, mais qui ſouvent font le malheur des femmes ſenſibles qui en ſont les objets.

Oh! ſi les ſentimens que j'ai inſpiré au marquis, euſſent été de ce genre, grand Dieu! que ſerais-je devenue? Et qui me dit encore qu'il ſera conſtant? les hommes, mon amie! les hommes peuvent-ils ſe fixer longtems? il n'eſt pas dans leur nature d'être toujours attachés au même objet. Et dois-je eſperer d'être privilégiée, de conſerver un cœur que je

poſſede actuellement, mais qui peut m'échapper au moment où je m'y attendrai le moins?

Vous allez dire que je ne ſais pas jouir du bonheur, & que je le trouble ſans ceſſe par des doutes injurieux pour Verſannes. Oh! c'eſt que le véritable amour eſt ſi défiant. Je conviens avec vous que cette défiance eſt auſſi injuſte qu'involontaire; mais je vous dois les détails que nous a faits le marquis; mon pere a exigé qu'ils fuſſent circonſtanciés. — Si je ne comptais pas ſur votre indulgence, nous-a-t-il dit en commençant, il m'en couterait de vous obéir; je perdrais ſans doute à me montrer tel que je ſuis en effet, mais j'aurai au moins le mérite de la ſincérité. — Allons, allons, a dit mon pere, vous voulez vous annoncer comme très-coupable, pour nous le paraitre moins dans le

récit que vous allez faire; c'eſt une ruſe dont je ne ſuis pas la dupe. Soiez aſſuré d'avance de cette indulgence que vous réclamez; cependant je ne réponds pas de celle d'Hortenſe; mais commencez; il me tarde d'être inſtruit de tout ce qui vous regarde.

Vous ſavez, monſieur, que je n'étais qu'un enfant, lorſque je perdis mon pere; ma mere inconſolable, renonça au monde, & ne ſurvécut que peu d'années à un époux qu'elle avait adoré. Le marquis de Verſannes mon grand pere, m'enviſageant comme le ſeul objet auquel il tint encore, n'ayant plus l'eſpoir de revoir ſon fils cadet qui était établi à Pondichery, me tranſmit toute l'affection qu'il avait pour mon pere, & voulut me donner une éducation convenable à ma naiſſance; il me remit aux ſoins d'un gouverneur digne à tous égards de ſa

confiance, & nous envoya à Paris, où j'étais plus à même de trouver tous les ſecours propres à remplir ſon but.

Le ſéjour de cette ville m'enchanta, & quoique je fus très occupé de mes leçons & de mes exercices, je ne tardai pas à me lier avec de jeunes ſeigneurs, qui m'entrainerent dans toutes leurs parties, & dont l'exemple me parut auſſi doux à ſuivre qu'il était dangereux; heureuſement monſieur Dorval ne me quittait point, & me fit éviter tous les écueils où échoue toujours une jeuneſſe inexpérimentée.

La mort de mon grand pere nous rappella à Bordeaux. J'avais dix-huit ans alors, & quoique je devins le maître d'une fortune médiocre en elle-même, mais qui me parut inépuiſable, je le regrettai extrêmement. L'abandon dans lequel je me trouvais, m'effraia. Monſieur Dorval mon gou-

verneur, ſe maria à cette époque, & alla s'établir en Provence. J'étais ſeul, ſans guide, livré à moi-même; & quoique j'euſſe un tuteur, ſon pouvoir ne génait point ma liberté, & il était à craindre que je n'abuſaſſe de cette indépendance. Le premier uſage que j'en fis, fut d'entrer au ſervice. Mon grand-pere connaiſſant les écueils de cette vocation, n'avait jamais voulu me permettre de la prendre; mais c'était celle de tous mes amis, & j'avais vu qu'elle était un paſſe-port agréable dans le monde; qu'un officier était toujours mieux reçu des femmes, qu'un homme de robe; & d'ailleurs ma religion ne me permettait pas de prétendre aux charges de la haute magiſtrature. J'avais l'eſpoir de me pouſſer dans le ſervice; je me ſentais le déſir de me diſtinguer dans cette carriere; la prochaine rupture avec

l'Angleterre, pouvait m'en donner les occaſions ; j'achetai donc une compagnie, & je paſſai à Paris tout le tems dont je pouvais diſpoſer.

Je n'avais fait encore aucune connaiſſance en femmes, étant trop jeune pour être admis dans les ſocietés ; je retrouvai mes amis qui me préſenterent ; je perdis bientôt cette timidité gauche de la premiere jeuneſſe ; les femmes ſe chargerent du ſoin de me former ; elles me trouverent docile ; & ſi leur projet était de faire de moi un avantageux, un fat, j'avoue à ma honte qu'elles doivent s'applaudir de leurs ſuccès. Il était réſervé à l'amour le plus tendre, le plus pur, (amour qu'elles ne cherchent pas à inſpirer) de me corriger de ces défauts.

Il m'a regardée en diſant cela ; ce regard n'a pas été perdu, Eugénie,

& m'a disposée à cette indulgence dont je prévoyais qu'il aurait besoin.

— Vous vous croyez donc bien corrigé ? a dit mon pere en riant; allons il faut vous en croire, quitte à revenir de cette erreur.

J'eus plusieurs fantaisies, a repris Versannes, pour quelques femmes à la mode; la constance, la sensibilité sont si fort ridiculisées dans le grand monde, qu'on craindrait de se donner en spectacle, si on les affichait; aussi je ne me fixais jamais, & mes goûts duraient un mois au plus; au reste, si j'avais voulu les prolonger, celles qui en étaient les objets, m'en auraient épargné la peine, en prévenant mon inconstance; & je l'avoue, je n'étais pas tenté de leur donner l'exemple d'une fidélité dont je ne me sentais pas capable.

Je jouissais de tous les plaisirs qu'of-

fre le ſéjour brillant de la capitale, lorſque le régiment dans lequel je ſervais, fut commandé pour paſſer en Amérique; je fus charmé d'être à même de connaître ce nouveau monde; & quoique je fuſſe enlevé à mille conquêtes, a-t il dit en ſouriant; l'eſpoir d'en faire de nouvelles, de ſubjuguer ces charmantes créoles; de ſoumettre ces fiers Anglais, me dédommagea de ce que je perdais.

Il n'eſt plus avantageux, Hortenſe, a repris mon pere. — C'eſt, monſieur, la derniere ſaillie de la fatuité, & vous verrez que je n'eus pas lieu d'être auſſi ſatisfait des habitantes du Canada & de la Virginie, que je l'étais de nos aimables Pariſiennes.

Je voulus eſſayer des moyens qui m'avaient ſi bien réuſſi, & je fis jouer tous les reſſorts de la galanterie. Je ne trouvai, je l'avoue à ma honte,

que des cruelles, qui toutes occupées de la ſituation actuelle de leur patrie, ne voyant en nous que des défenſeurs ou des agreſſeurs, (car je cherchais auſſi à plaire aux femmes du parti ennemi) dédaignerent des hommages qu'elles enviſageaient comme une inſulte faite à la vertu. J'aurais été piqué au jeu, ſi les ſoins de la guerre ne m'avaient détourné de ceux de l'amour. Vous avez ſû dans le tems comment cette grande querelle fut terminée. Les Français y acquirent quelque gloire, & j'eus le bonheur de me trouver dans une ou deux occaſions aſſez périlleuſes; j'en porte les marques ſur mon viſage; (en effet, il a une cicatrice aſſez grande au front, mais qui ne le défigure pas.)

Après un ſéjour de deux ans en Amérique, dont j'employai la plus grande partie à parcourir les différens

pays de cette immenſe preſqu'isle, nous reprimes la route de l'Europe. J'allai tout de ſuite à Bordeaux. Mon tuteur m'avait écrit que mon oncle était en chemin, & déſirait de me trouver à ſon arrivée dans cette ville.

Comme je n'y avais point d'établiſſement, ayant toujours vécu à Paris ou dans nos garniſons, monſieur de Surville chargé par mon grand-pere de ma tutelle, me propoſa de demeurer chez lui, juſqu'à l'arrivée de mon oncle. J'acceptai ſa propoſition; c'eſt un homme de robe auquel monſieur de Verſannes croiait avoir de grandes obligations, & dont il a toujours été la dupe, comme cela n'a été que trop prouvé à la reddition de ſes comptes de tutelle; il eſt veuf, & ſa famille eſt compoſée de deux fils & d'une fille; l'ainé des fils ſuit la vocation de ſon pere, & l'autre eſt officier.

Cécile de Surville eſt belle, mais elle n'eſt que belle; les traits les plus réguliers, de la fraicheur & de l'embonpoint, peu d'eſprit, beaucoup de ſuſceptibilité; ſortant du couvent où elle avait paſſé ſa vie, elle n'avait encore rien aimé, & ſon cœur occupé de chimeres, avait beſoin de s'attacher. Le mien était libre, & n'avait pas le même déſir; elle laiſſa parler ſes yeux, & ne tarda pas à me faire des avances, auxquelles je répondis par déſœuvrement; je l'avoue, mes principes étaient ſi relâchés que je crus pouvoir profiter de la facilité de cette conquête, ſans enviſager, ni en craindre les ſuites.

Mon oncle arriva à cette époque; j'étais majeur depuis quelques mois; mais monſieur de Surville s'étant apperçu de l'eſpece de cour que je faiſais à ſa fille, penſa que je l'épouſerais, &

qu'il ſerait alors diſpenſé de rendre ſes comptes ; (j'ai lieu de croire que cette eſpérance lui fit fermer les yeux ſur la conduite de Cécile.) Il me conſeilla d'attendre l'arrivée de mon oncle, pour entrer en poſſeſſion de mes biens, imaginant que mon amour augmentant dans cet intervalle, j'épouſerais ſa fille avant ; mais monſieur de Verſannes arriva plus tôt qu'on ne l'attendait, & déconcerta tous ſes projets, en lui demandant les titres de mes biens. Il ne tarda pas à s'appercevoir que ſi en effet monſieur de Surville avait obligé mon grand-pere, il s'en était bien dédommagé, & qu'il avait malverſé dans ſa tutelle. Le comte le lui prouva clairement, & quoiqu'il entreprit de ſe juſtifier, il fut convaincu.

Je quittai ſa maiſon pour aller m'établir chez mon oncle, n'étant plus

à même de voir Cécile, éprouvant d'ailleurs le dégoût de la ſatieté; & ſentant bien que le cœur n'était entré pour rien dans l'intrigue que j'avais formée avec elle, je ceſſai de la voir. J'en reçus des plaintes, des reproches, des aſſurances d'un attachement inviolable; mais je ne l'aimais pas; tout ce qu'elle fit pour me rapprocher, fut inutile. C'eſt en rougiſſant que je vous fais cet aveu; mais je vous le répete, je n'aurais jamais penſé à la ſéduire, ſi elle ne fût pas venue au devant de la ſéduction, & je n'ai pas du moins à me reprocher de l'avoir trompée, puiſque jamais elle n'a reçu de promeſſes de moi. Il eſt vrai que j'aurais dû réſiſter à ſes prévenances; mais quel eſt le jeune homme qui réſiſte en pareil cas? Cependant je me fais des reproches, & l'idée de l'avoir peut-être

rendue malheureuſe, empoiſonne ſeul le bonheur dont je jouis. Pardonnez-moi cette réflexion, mon Hortenſe! elle eſt digne de votre cœur; & ſachez-moi quelque gré d'un aveu auſſi humiliant.

Vous l'avouerai-je? mon Eugénie, je ne pouvais que lui ſavoir gré dans ce moment, de ſon indifférence pour Cécile; tout en la plaignant d'éprouver une paſſion malheureuſe, j'éprouvais une ſatisfaction intérieure de penſer que le cœur de Verſannes n'était point partagé. Oh! s'il l'eût aimée, n'eût-ce été qu'un inſtant, il aurait été incapable d'un changement auſſi ſubit. Oh oui! je lui pardonne cette réflexion en faveur de l'infortunée Surville, & le bonheur dont je jouis, me la fait paraître d'autant plus malheureuſe; cependant elle ne peut pas me reprocher de lui avoir enlevé le cœur

du marquis, puiſqu'il ne l'a jamais aimée; mais je n'en ſerais pas moins pour elle un objet d'horreur, ſi elle ſavait que je le poſſéde. Ah! puiſſe-t'elle ignorer qu'il eſt ſenſible pour une autre! ce ſerait un ſurcroit à ſa peine, ſi elle s'en doutait.

Cependant, a continué le marquis, mon oncle déſira que je quittaſſe le ſervice. Sa fortune étant très-conſidérable, il avait le projet de la partager avec moi; mais il ſouhaitait que je me mariaſſe, & me pria de faire un choix. Je l'aſſurai que je n'avais aucun goût pour un état qui gênait autant la liberté; que je ne pouvais prendre ſur moi de me marier uniquement par convenance; que je le priais de permettre que l'inclination me décidât. Il m'accorda ce que je déſirais, & je me répandis dans les ſocietés de Bordeaux, eſpérant d'y trouver l'ob-

jet qui devait enfin me rendre ſenſible. Je voyais des femmes aimables, mais aucune ne produiſait cet effet.

Mon oncle avait exigé que je ne vis plus aucun individu de la famille Surville; je n'eus pas de peine à lui obéir, & je fus charmé d'avoir ce prétexte vis-à-vis de moi-même.

Cécile ſortait peu, & je n'allais point dans les mêmes maiſons qu'elle, enſorte que je ne la rencontrais jamais, pas même par hazard. Surville le fils, étant officier, était admis partout; mais, comme j'avais quitté la maiſon de ſon pere, avant qu'il y revint, je le connaiſſais à peine. Je fus très-ſurpris un matin, quand on vint me dire qu'il demandait à me voir. Aſſez embarraſſé de cette viſite, ne comprenant pas trop ce qu'il me voulait, j'allais faire dire que je n'étais pas au logis, lorſqu'il entra immé-

diatement après le domeſtique, lui fit ſigne de ſe retirer, & fermant ſoigneuſement la porte. — Vous devez ſavoir, monſieur ! me dit il fierement, en s'approchant de moi, ce qui m'amene auprès de vous.... Le déſir de venger ma ſœur, eſt mon ſeul motif.... Oui, elle eſt deshonorée. (Ici je n'ai pu retenir un cri, ma chere Eugénie, qui a allarmé le marquis, il allait s'interrompre ; mon pere lui a fait ſigne de continuer; il l'a fait avec peine.) Vous devez, monſieur, ou l'épouſer tout de ſuite, ou me faire une ſatisfaction proportionnée à l'offenſe que nous avons reçue de vous !

La premiere réparation n'eſt point en mon pouvoir, monſieur ! lui dis-je, & mademoiſelle votre ſœur ne peut vous dire que j'aie pris des engagemens avec elle. — Eh ! comptez-vous pour rien ceux que vous fait con-

tracter la perte de ſon honneur ? ils doivent être ſacrés pour vous. — Ils le ſeraient ſans doute ; mais mon oncle s'oppoſerait formellement à ce que je les remplis. Non, monſieur de Surville ! je ne puis épouſer Cécile ; je ferais ſon malheur & le mien ; mais je vous donnerai cette ſatisfaction que vous êtes en droit d'attendre ; le riſque que je cours, en expoſant ma vie, n'eſt pas comparable à celui que je courrais en formant un lien déteſté.... Il devint furieux, en entendant ces paroles, & il inſiſtait pour que nous n'allaſſions pas plus loin vuider cette querelle ; mais je lui repréſentai que nous ne pourrions le faire ſans être entendus de mon oncle, dont l'appartement était près du mien ; que d'ailleurs, dans l'incertitude de l'iſſue de notre combat, nous devions avoir quelques momens pour arranger nos

affaires, & demander des ſeconds. Il conſentit avec peine à ce délai, & ſortant, il me donna rendez-vous dans une promenade ſolitaire à quelque diſtance de la ville, & me dit qu'il m'y attendait dans une heure.

Je ne voulus point parler à mon oncle de ce différend; & après avoir pourvu à ce que je croyais néceſſaire, au cas que je perdis la vie, je fus chercher monſieur de Melcour, le ſeul qui fut inſtruit de mon intrigue avec Cécile; il avait quitté Bordeaux le matin; je m'adreſſai à un autre; mais ne voulant pas divulguer la honte de mademoiſelle de Surville, je ne lui fis point part du ſujet de notre querelle, & nous nous rendimes enſemble au lieu déſigné. Surville ne tarda pas à y venir. La fureur l'animait; il ſe livrait imprudemment à mes coups, & ſi je n'euſſe pas

été de ſang froid, le combat aurait pu devenir dangereux, dès les commencemens; les ſiens dirigés par la paſſion, ne me portaient aucune atteinte. Il s'arrêta un inſtant, & ne faiſant pas attention aux deux ſpectateurs que nous avions. — Perſiſtez-vous toujours, marquis! dans la réſolution de ne pas rendre à ma ſœur la juſtice qu'elle eſt en droit d'attendre de vous? — Je lui répondis à demi-voix, que je n'avais pas changé. Il s'élança alors ſur moi, & me faiſant une paſſe, j'aurais été infailliblement tué, ſi je n'eus fait un mouvement de côté qui me la fit éviter. Surville moins heureux que moi, s'enferra de lui-même, & tomba, ayant reçu une aſſez grande bleſſure au deſſous des côtes. La vue de ſon ſang n'éteignit point ſon reſſentiment : il voulut encore ſe relever, mais la faibleſſe l'en

empêcha. Je m'approchai pour lui donner les ſecours qu'il exigeait. — Vous êtes vainqueur, monſieur, dit-il d'une voix affaiblie ; je dois convenir devant ces meſſieurs que vous vous êtes conduit avec fermeté & courage. Mais, oh ! ma ſœur, comme j'ai mal rempli mon but !

Il perdait tant de ſang, que nous fûmes effraiés des ſuites que pouvait avoir cette affaire ; nous avions fait venir une voiture ; mon ami la fit avancer ; on y plaça monſieur de Surville, & je revins chez moi, par un chemin détourné.

Mon oncle m'attendait ; il avait entendu parler de la viſite que j'avais eûe le matin. Les Surville, moins diſcrets que moi, eſpérant ſans doute qu'un éclat m'engagerait à ce qu'ils exigeaient, s'étaient expliqué ſur mon compte de maniere à ne me laiſſer aucun

cun doute ſur ce qu'ils attendaient de moi. Je trouvai le comte très-inquiet; ma vue diſſipa ſon inquiétude qui fit place à la colère. — Quoi! me dit-il, vous avez oſé lier une intrigue avec la fille de Surville? d'un homme que vous avez tant de raiſons de mépriſer? Vous pouvez l'épouſer, mais de ce moment je vous renie pour mon neveu, je vous deshérite.

Je conjurai le comte de m'entendre. Il écouta impatiemment ce que j'appellais ma juſtification, & perſuadé que je n'étais point tenté de lui déſobéir, craignant pour moi les ſuites d'une affaire que la bleſſure de Surville rendait très-fâcheuſe, il me fit partir en diligence, exigeant que je changeaſſe de nom.

Je courus la poſte ſans m'arrêter juſqu'à Lion, où je trouvai mon parent le comte de Menneville qui, me

voyant décidé à venir en Suiſſe, me donna une lettre de recommandation pour madame de Cérigni. Mon projet n'était que de ſéjourner peu de tems dans un pays auſſi intéreſſant par lui-même; quand je le formai, j'ignorais que l'amour m'y fixerait, & que je rencontrerais enfin l'objet qui devait engager à jamais mes affections.

Il m'a baiſé la main en diſant cela, & paraiſſait n'avoir plus rien à ajouter. Et Cécile? ai-je demandé d'une voix tremblante. — Mon ami, monſieur de Melcour m'écrit il y a un mois, qu'après avoir mis au monde le fruit de notre faibleſſe mutuelle, qui n'a vécu que deux heures, elle eſt entrée dans un couvent avec la réſolution de prendre le voile. Je l'avoue, mon Hortenſe! depuis que je vous ai connue, j'ai appris à reſpecter les femmes, & je me ſuis repro-

ché mille fois ma conduite vis à-vis de mademoiſelle de Surville. J'aurai ſans doute paru bien coupable à vos yeux ; mais je n'aimais pas, c'était mon excuſe ; j'aime à préſent ou plutôt j'adore, & c'eſt encore mon excuſe.

Le ſort de la malheureuſe Cécile m'avait vivement touchée, & je n'ai pu ſurmonter une triſteſſe involontaire ; je me repréſente cette infortunée victime de l'amour, & je comprends tout ce qu'elle a dû ſouffrir, en voyant ſes eſpérances trompées, & ſa réputation flétrie. Oh ! je le répéte, Eugénie, les hommes ſont cruels ; ils ne craignent point de bleſſer une ſenſibilité toujours plus active chez les femmes que chez eux. Il y a des momens où je ſens que j'aime moins le marquis.... Il avait raiſon ; les aveux qu'il nous a faits, ont tout au moins

diminué l'eſpece d'enthouſiaſme que je me ſentais pour lui ; je l'avais cru preſque parfait ; je vois à préſent que c'eſt un homme comme tous les autres ; & en refléchiſſant ſur ſa conduite paſſée, mes doutes ſur ſa conſtance ſe réveillent.... Oh ! mon Eugénie, j'ai un preſſentiment cruel, qui me dit que je ne ſerai point auſſi heureuſe que j'ai eu lieu de l'eſpérer ; & ſi je n'ai plus à redouter Cécile, il eſt d'autres femmes plus ſéduiſantes qu'elle, qui la vengeront peut-être en m'enlevant le cœur du marquis.

Je conclus de tout ce que vous venez de nous raconter, lui a dit mon pere, que vous avez été ce qu'on appelle à préſent un *roué*, épithete qui a remplacé celle de *ſcélérat*, dont on ſe ſervait de mon tems. Vous êtes corrigé ? dites-vous ; j'aime à le croire, & il me ſemble en effet que je n'ai

pas ouï dire que vous ayez joué ici quelques tours de votre métier ; il y a cependant cette marquiſe d'Argennes qui a été un moment ſur votre compte ?

J'ai rougi, & regardant Verſannes pour pénétrer l'impreſſion que lui faiſait ce propos, il m'a été facile de voir qu'il ne l'embarraſſait point.

Il a répondu très-naturellement que la marquiſe avait déſiré, en qualité de compatriote, de faire ſa connaiſſance, mais que ne s'y étant pas trouvé diſpoſé, il l'avait vue rarement chez elle. Il a prié mon pere de nous expliquer comment le billet que je lui avais écrit, était tombé entre ſes mains ? — Il me fut apporté, a dit monſieur de Valſin, une heure avant celle fixée pour le rendez-vous, par un domeſtique inconnu ; l'écriture de l'adreſſe me l'était auſſi ; peut-être la

connaîtrez-vous mieux? ajouta t-il, en ſortant un papier plié de ſon bureau, qu'il nous remit.

Le marquis l'eût à peine vue qu'il reconnut celle de la marquiſe, quoique déguiſée. Je m'en étais toujours douté, dit-il, & c'eſt ſurement chez elle que je le laiſſai tomber.

Oh! grand Dieu! m'écriai-je; quelle cataſtrophe cruelle, elle a riſqué d'occaſionner, & que j'étais loin de la ſoupçonner de cette perfidie! que lui ai-je fait pour m'en vouloir à ce point là? — Tu as été la cauſe que ſes eſpérances ont été trompées, m'a dit ma mere; les coquettes employent tous les moyens pour parvenir à leur but; celui dont elle s'eſt ſervie, pouvait avoir les ſuites les plus fâcheuſes; mais elle en eſt punie, & le chagrin qu'elle aura de ſon peu de ſuccès, te venge d'elle.

J'ai demandé à mon pere la permiſſion d'informer madame de Cérigni, du changement arrivé dans ma ſituation ; il y a conſenti, & je l'ai vue arriver enchantée, & pouvant à peine croire tout ce que je lui diſais ; elle s'eſt invitée à ſouper. Ne pouvant paſſer la ſoirée, mon pere lui a demandé excuſe de la maniere peu civile dont il l'a reçue l'autre jour. — Je vous trouvai bien un peu brutal, lui a-t-elle dit en riant ; mais j'oublie tout, puiſque vous-même, vous oubliez votre injuſte prévention contre mon aimable protégé, & que mon Hortenſe eſt heureuſe.

Elle nous a quitté. Le marquis eſt allé chez lui écrire à ſon oncle, & à monſieur de Melcour, & je ſuis venue vous raconter tout ce que vous venez de lire. Je ſuis étonnée moi-même d'avoir pu me reſſouvenir auſſi

bien de ce que nous a dit Verſannes. Oh ! c'eſt que ce qui intéreſſe vivement, ſe grave d'une maniere ineffaçable dans la mémoire, & plus encore dans le cœur!

Ma chere Eugénie, comme je vous connais, vous allez plaindre cette pauvre Cécile! Elle m'occupe, & j'ai peine à contraindre le ſentiment pénible que ſon idée me cauſe. Je me demande, ſi je conſentirais que le marquis lui rendit la juſtice qu'elle était peut-être en droit d'attendre de lui?... Oui, oui, j'y conſentirais; mais je ne ſens que trop que ma vie ſerait le prix de ce cruel ſacrifice ; & la penſée que je pourrais le perdre, me prouve combien je m'abuſais, en vous diſant que je l'aimais moins.

Mon pere eſt ſi content d'avoir retrouvé en lui le fils de ſon ami, qu'il veut célébrer cet heureux événement,

& donner un bal dans quelques jours; il me charge de vous prier de vous arranger pour être à L****** dans ce tems là; & je vous en conjure, ma bonne amie. Si j'en crois l'empreſſement du marquis, & même celui de mes parents, il ne précédera que de peu de jours le moment fixé pour notre union. A les entendre, elle ne peut être célébrée aſſez tôt. Il me ſemble qu'ils ſont bien preſſés, & j'aimerais aſſez à la retarder; mais vous connaiſſez mon pere, il eſt attaché à ſes idées; & il faudra bien faire ce qu'il veut.

Je crois que, s'il eſt toujours décidé à ne pas retourner à Bordeaux, nous paſſerons la moitié de l'année dans cette ville, (le marquis ne pouvant ſe réſoudre à abandonner totalement un oncle qu'il regarde comme un pere,) & les autres ſix mois à L****.

Cet arrangement ne me plait pas extrêmement, & je frémis de l'idée de me ſéparer de parens que je chéris, & de vous, mon Eugénie!.... Mais, adieu! n'anticipons pas ſur l'avenir; je dis, avec vous, qu'il eſt ſi incertain que c'eſt une erreur de s'en occuper.

J'eſpere de vous embraſſer avant peu, & je conjure votre bonne mere de m'accorder enfin la grace que je ſollicite depuis ſi longtems.

S'il vous en coute de la laiſſer ſeule, qu'elle vous accompagne! nous pouvons vous loger toutes deux. Mais, venez, venez, je vous en ſupplie; j'ai beſoin de vous voir, & l'écriture ne ſaurait tenir lieu de la préſence d'une amie que j'aime à l'égal de moi-même. Adieu.

LETTRE XXXIII.

Mademoiſelle de S. Firmin à Hortenſe de Valſin.

S. Firmin.

OH! mon Hortenſe, quelle douce joye j'ai éprouvé en liſant vos deux lettres ! comme elles ont bien vite diſſipé tous les mouvements pénibles que les précédentes avaient élevés dans mon cœur ! Toujours diſcréte pour tout ce qui vous regarde, je n'avais point fait part à maman de vos peines; mais ma joye était ſi grande, je pouvais ſi peu la renfermer, que je n'ai pu réſiſter à l'envie de lui en dire le ſujet. J'avais beſoin de l'exhâler, de

parler de ce bonheur ineſpéré ; j'étais bien ſure que ma bonne mere le partagerait ; elle me charge de vous en aſſurer, ma chere amie ! elle ne veut point le troubler, en vous refuſant ce que vous lui demandez avec tant d'inſtances, & quoiqu'elle ſoit bien ſeule & ne puiſſe m'accompagner, elle me donne la permiſſion d'aller paſſer quelque tems avec vous. Si madame de Valſorand n'eût pas été à la campagne, & votre tante, nous aurions inſiſté pour que la cérémonie ſe fit à S. Firmin ; mais nous n'avons garde d'aller ſur les briſées de cette bonne dame.

Qu'il me ſera doux de contribuer en quelque choſe à votre bonheur ! Il eſt, il ne peut être qu'aſſuré, & l'homme auquel vous en donnez le ſoin, me parait, à tous égards, digne de le faire.

Mais, ma chere Hortenſe ! ne le troublez pas par une défiance auſſi injurieuſe pour vous que pour lui ; les aveux humilians qu'il vous a faits, & qu'il pouvait tout au moins modifier, vous prouvent la ſincérité, la vivacité de ſon attachement ; on ne ſe montre pas tel qu'on eſt, lorſqu'on a le projet de tromper : je ſais bien qu'il arrive quelquefois qu'on trompe ſans projet, qu'on céde à un penchant irréſiſtible, & qu'on eſt inconſtant, en gémiſſant de l'être ; mais ce ne ſera point le cas du marquis ; vous êtes la ſeule femme qu'il ait véritablement aimée ; parvenu juſqu'à l'âge de vingt-ſix ans, ſans faire un choix déciſif, le hazard, ou le ciel plutôt, l'adreſſe à L******. En vous voyant, il trouve cet objet qu'il cherchait depuis ſi longtems ; occupé du ſentiment qui l'attire auprès de vous, &

du déſir de vous plaire, il renonce à toutes les erreurs qui l'avaient flatté juſqu'alors; il ne voit que vous; l'abſence même, qui, dit-on, éteint l'amour, anime le ſien. Quelle délicateſſe dans ſa conduite! ce n'eſt plus cet homme avantageux, empreſſé d'afficher toutes les femmes qu'il diſtingue; c'eſt l'amant le plus tendre, le plus délicat, le plus reſpectueux: comme il ſe rend maître de ſon reſſentiment! Il était vivement offenſé par votre pere, il ſacrifie le déſir très-naturel de ſe venger, à la crainte d'affliger celle qu'il aime uniquement; & comme il revient! un autre, profitant du changement de monſieur de Valſin, aurait cédé à l'envie de lui faire quelques reproches; il oublie tout, il ne ſent que le bonheur d'oſer avouer ſon amour; & vous en douteriez encore? Hortenſe, Horten-

ſe ! je ne vous croyais pas auſſi injuſte ; & vous aurez bien à faire pour réparer le tort que vous faites à cet aimable Verſannes : je vous avertis que je l'aime déja beaucoup, & qu'il trouvera en moi un avocat qui le défendra envers & contre tous.

Oui, je plains véritablement Cécile ; mais je la blâme auſſi ; il eſt vrai qu'elle a cédé aux ſentimens de ſon cœur ; mais, la raiſon, mais l'amour-propre devaient lui dire qu'ils n'étaient pas partagés.

Je comprends toute l'impreſſion que vous a fait ce recit ; & l'idée de cette infortunée, malheureuſe par l'objet qui fait votre bonheur, ne peut qu'affliger une ame auſſi ſenſible que la vôtre ; cependant, comme vous le dites fort bien, vous n'avez point contribué à ſon malheur ; Verſannes ne l'a jamais aimée ; donc il n'eſt

point inconſtant; il paſſera peut-être aux yeux des gens ſéveres, pour plus coupable encore; on l'accuſe d'être ſéducteur; mais il parait que la paſſion ſeule a ſéduit & égaré Cécile; & comme il le dit, quel eſt le jeune homme qui réſiſte aux avances d'une jolie femme? la ſeule crainte du ridicule, dont il croirait ſe couvrir, l'en empêcherait. Quelle terrible leçon pour les jeunes perſonnes! & combien il leur importe de réſiſter à leurs penchans! Oh! ma chere amie, plaignons mademoiſelle de Surville, de n'avoir pas reçu comme nous, des principes de vertu, que l'exemple de nos meres a rendu encore plus frappans! Cécile, bien élevée, dirigée dans ſon premier choix, aurait été une femme vertueuſe, exempte de faibleſſes. Elle a pris, ſans doute, le meilleur parti; le couvent doit être

l'asile du malheur & du répentir; j'espere que, dégoûtée d'un monde où elle n'a trouvé que des peines, où elle n'éprouverait que des humiliations, sa vocation ne sera point forcée, & que c'est son cœur qui l'a décidée.

Son entrée au couvent doit dissiper toutes les craintes que vous pourriez avoir rélativement à elle, ma chere Hortense! J'avoue que, si elle n'eût pas pris le voile, j'aurais appréhendé qu'elle ne cherchât à faire valoir ses droits. L'antipathie du marquis pour elle, son amour pour vous, n'auraient pu les anéantir, & vous auriez été, peut-être, forcés de renoncer l'un à l'autre; au lieu d'une victime, il y en aurait eu trois; convenez donc avec moi, que les choses vont comme elles devaient aller pour votre bonheur. Ah! puisse-t-il être durable!

J'ai eu aussi, il y a trois jours, une

ſurpriſe un peu moins vive que la vôtre, mais très-agréable, & qui m'a procuré quelques inſtans de plaiſir. J'étais avec maman dans notre petit ſallon, occupée de vous, ne penſant qu'à vous, & répondant à peine aux choſes indifférentes dont maman m'entretenait, lorſque j'entends une voiture s'arrêter. Une voiture à S. Firmin dans cette ſaiſon, cela fait événement ! je crus un moment que c'était vous, qui aviez obtenu de monſieur de Valſin la permiſſion de venir paſſer quelque tems avec moi; cette idée fit battre mon cœur; je m'approche de la croiſée; c'était un fort joli coupé Anglais, mais ce n'était point votre livrée; deux laquais fort élégans, deux hommes enveloppés dans leurs fourrures, étaient deſcendus.... Qui peut-ce être ? enfin, la femme de chambre entre toute eſſouf-

flée. — Madame ! c'eſt ce beau mylord qui venait à G*****, voir ces dames, & ce vieux monſieur qui accompagnait mademoiſelle, le ſoir. Ils demandent, s'ils peuvent vous voir ? — Eh ! ſans doute, qu'on les faſſe entrer ! C'était en effet mylord Tylney, & monſieur de Sarlans, qui, allant à L****** pour le bal de madame de Senange, avaient bien voulu ſe détourner de deux heures, pour venir nous voir ; ils eſpéraient que nous voudrions bien leur donner à diner. Comme il était aſſez tard & le moment où nous allions nous mettre à table, nous ne fimes aucun compliment ; & ils gagnerent, en arrivant à l'improviſte, d'être reçus en amis.

Monſieur de Sarlans nous raconta beaucoup de petites anecdotes, d'amans brouillés, de mariages conjecturés, &c. Comme il a beaucoup d'eſ-

prit, il ne dit rien d'indifférent. Mylord était, comme à l'ordinaire, doux & timide; il avait cependant un grand air de gaité. — Je ne vous ai pas vu auſſi gai, depuis longtems, mylord! lui dit monſieur de Sarlans; à quoi faut-il attribuer ce changement? — Mais, ſans doute, au plaiſir de nous voir, dis-je en riant. — Il pourrait bien en être quelque choſe, a répondu monſieur de Sarlans; & la rougeur de mylord vous prouve que vous ne vous êtes pas trompée.

En effet, le pauvre Tylney fut entierement décontenancé, & ſon embarras l'empêcha d'ajouter quelque choſe; cependant il ſe remit, & ſe joignit à la converſation.

A propos, mademoiſelle! dit monſieur de Sarlans, vous ne me demandez point de nouvelles de votre adorateur monſieur de Blinville? ſerait-

ce que vous l'auriez déja oublié ? Si cela était, j'aurais moins de regrets à vous apprendre que vous avez une rivale, & qu'il ne fallait rien moins qu'une jeune nimphe de quinze ans, pour vous bannir de ſon cœur. Vos rigueurs d'abord, & votre éloignement enſuite, l'ont réduit au déſeſpoir ; il fallait le voir promener ſa rêverie & ſa peine, il vous aurait fait pitié. Quand il m'arrivait, en l'abordant, de lui demander, s'il penſait à vous ? votre nom le réveillait comme d'une léthargie profonde, & le mettait hors de lui-même. Cet état violent a duré quelques jours; mais heureuſement pour lui, car il allait tomber dans le maraſme, une de mes parentes, âgée de quinze ans, a fait ſon entrée dans le monde, & vous a enlevé cet amant incomparable....

Nous rîmes beaucoup de la ma-

niere ſérieuſe dont monſieur de Sarlans nous contait les extravagances de ſon vieux ami. Mylord a dit de fort jolies choſes dont j'aurais pu être flattée ; mais tout en m'étonnant de mon indifférence, je cherche à la comprendre ; je ne ſuis point inſenſible au plaiſir ; j'ai preſque la certitude que j'ai réuſſi, & je ne me ſens point flattée de la préférence d'un jeune homme aimable !

Je le répéte, mon heure d'aimer n'eſt pas encore venue ; il faut, dit-on, qu'elle ſonne une fois ou une autre ; j'attends ce moment ſans impatience, & je jouis, en attendant, des hommages que je reçois de tems en tems ; n'eſt-ce pas un peu ce que font les coquettes ? Je ne veux pas trop preſſer cette queſtion ; ce qu'il y a de ſûr, c'eſt que je ne donne point d'eſperances, & elles en donnent qu'elles ne réaliſent jamais.

Ces meſſieurs furent toute la journée avec nous, & ne partirent que fort tard; ils s'étonnerent que je paſſaſſe ma vie à la campagne, dans la retraite, ſans éprouver d'ennui. Je les aſſurai bien que je n'avais aucun mérite à cela, puiſque j'y vivais avec la meilleure, la plus aimable des meres, que j'avais une correſpondance très-réguliere avec une amie charmante, & des talens qui rendent la ſolitude agréable.

Ils voulaient que je leur donnaſſe une lettre de recommandation pour vous; mais ſachant que vous n'alliez pas au bal, qu'ils ne ſeraient point à même de vous voir dans le monde, je leur dis que vous étiez incommodée, & que vous ne ſortiez point.

Je penſe que s'ils s'amuſent à L*****, ils y reſteront quelque tems, & que je les verrai. Je ſerais charmée de leur faire faire votre connaiſſance, & que

vous jugiez s'il n'eſt pas étonnant que je ſois auſſi indifférente pour ce charmant petit lord. Au reſte, je me doute qu'il ſe rebutera, & s'adreſſera ailleurs; il ne trouvera pas toujours des cruelles comme votre Eugénie, qui vous embraſſe bien tendrement, en attendant le doux plaiſir de vous voir. Je compte que je ſerai dans vos bras, au plus tard, dans trois jours. Combien il me tarde de m'entretenir avec mon Hortenſe, de diſſiper tous ſes doutes & tous ſes preſſentimens; ſurtout, de connaître cet aimable Verſannes auquel je fais mes complimens!... Adieu, mon amie chérie!

P. S. Si je ne vous ai rien dit ſur madame d'Argennes, c'eſt que je me reſerve de vous en parler, quand je vous verrai; ſon procédé eſt odieux, & me la fait paraître bien mépriſable.

LETTRE

LETTRE XXXIV.

Le marquis de Verſannes à Monſieur de Melcour.

L*******.

MON oncle t'aura inſtruit, mon cher Melcour, du changement ineſpéré arrivé dans ma ſituation; de l'intéreſſante découverte que ſa lettre a occaſionnée, & de ſes heureuſes ſuites pour ton ami! Oui, ce bonheur, auquel j'étais ſi loin de prétendre il y a quelques jours, m'eſt, à préſent, aſſuré pour jamais. Monſieur de Valſin eſt auſſi prévenu en ma faveur, qu'il l'était peu; & j'ai vu que, dans un cœur ſenſible, l'amitié avait des droits que le tems & la mort même

n'anéantiſſaient point. Il m'a tranſmis toute celle qu'il avait pour mon pere; il me regarde à préſent comme ſon fils, & s'impatiente preſqu'autant que moi, du moment de mon union avec ma bien-aimée Hortenſe.

J'ai eu beaucoup de peine à la décider à le fixer dans trois ſemaines; c'était trop tôt, ſelon elle; mais nous l'avons aſſurée qu'il n'eſt jamais trop tôt pour être heureux; qu'il fallait ſaiſir le bonheur au vol, puiſqu'il eſt ſi fugitif. Ah! j'eſpere que nous le fixerons; ſi l'aſſemblage des vertus, des qualités, des graces doivent le procurer, qui peut mieux y prétendre que l'heureux époux d'Hortenſe? Et ſi l'amour le plus tendre, le plus conſtant contribue à la félicité d'une femme, j'oſe eſpérer que celle de mademoiſelle de Valſin eſt aſſurée pour jamais. Je lui ai fait un aveu complet

de toutes mes erreurs. Tu as voulu, vas-tu dire, mettre ſon indulgence à l'épreuve : cependant, quoiqu'elle ait plaint Cecile, & que j'aie cru m'appercevoir qu'elle me blâmait intérieurement, j'ai été ſatisfait de celle qu'elle m'a témoignée ; j'ai même lieu de croire qu'elle était bien aiſe de ma continuelle indifférence pour mademoiſelle de Surville : ſi je l'euſſe aimée un moment, Hortenſe aurait pu craindre quelque retour en ſa faveur ; elle eſt d'autant plus raſſurée à cet égard, que l'entrée de Cécile au couvent, éleve une barriere éternelle entre elle & moi ; j'ai été tenté de lui écrire ; mais, outre que j'ignore où elle eſt, j'ai craint qu'une lettre ne me rendit encore plus coupable à ſes yeux. Comme je paſſerai la moitié de ma vie dans ce pays, elle n'entendra peut-être jamais parler de moi.... Oh ! ce n'eſt pas

à moi-même à me rappeller à ſon ſouvenir.

Monſieur de Valſin m'a donné un plein-pouvoir pour faire valoir ſes droits ſur l'affaire en queſtion. „ C'eſt „ votre bien, m'a-t-il dit, chargez-„ vous en; lors même que je gagne-„ rais le procès ſans plaider, je ne „ profiterais pas des avantages que ce „ gain me procurerait, étant décidé „ à ne jamais retourner en France. „ Il n'en eſt point ainſi de vous, & „ j'eſpere que vous réuſſirez dans une „ entrepriſe juſte & légitime; je ſuis „ aſſez riche, a-t-il ajouté; je puis „ même donner une dot conſidérable „ à mon Hortenſe, ſans me déran-„ ger".

En effet, il fait les choſes très-noblement; & ſi j'avais voulu me marier pour la fortune, je n'aurais pas trouvé parmi les réformés de notre ville,

un parti auſſi conſidérable ; mais j'atteſte le Ciel, que ce motif n'aurait jamais pu me décider. Mademoiſelle de Valſin, ſans fortune, aurait été préférée par moi, à toutes les femmes de l'univers. Et combien il m'aurait été doux de faire la ſienne ! Je l'aurais pu, ſans doute, puiſque mon oncle me donne dès ce moment, la moitié de ſon bien, & m'aſſure le reſte après ſa mort.

Je lui ai de ſi grandes obligations, que je n'aurais pu me réſoudre à m'établir entierement dans ce pays, comme c'était le déſir d'Hortenſe : déſir très-naturel, au ſurplus ; mais elle a ſenti tout ce que je devais à un parent qui me tient lieu de pere ; & il eſt décidé que nous paſſerons les ſix mois d'automne & d'hyver à Bordeaux, & le reſte de l'année à L******; cet arrangement me plaît infiniment, les

chaleurs rendant notre climat insupportable.

Une amie intime de ma chere Hortense, est venue ajouter à notre bonheur, en passant quelque tems chez monsieur de Valsin. Eugénie de St. Firmin est une des plus jolies personnes que je connaisse; j'en excepte son amie; mais elle est dans un tout autre genre : elle est pleine de graces; de grands yeux bien noirs, bien vifs; une expression de gaîté & cependant de douceur; le sourire paraît toujours sur des lèvres du plus bel incarnat. Si je dois juger de son caractere par l'amitié qu'Hortense lui témoigne, il est aussi bon qu'elle paraît aimable; enfin, mon ami, elle est telle que je désire que soit celle qui doit un jour faire ton bonheur. Ah! si tu étais à même de la voir! .... Mais je n'y pense pas;

quand vos cœurs ſympathiſeraient, la différence de vos religions ne ſerait-elle pas un obſtacle invincible ? Oh ! Melcour, je m'afflige en penſant combien d'entraves les hommes ont mis au bonheur ; ce ſont eux qui ont établi ces différences qui ont allumé tant de guerres, troublé tant de familles, & qui feront toujours le malheur de tant d'individus, victimes du fanatiſme & de la ſuperſtition.

Mais ne ſommes nous pas convenus de ne jamais traiter enſemble ce ſujet, qui, s'il n'altérait pas notre amitié, pourrait au moins nous cauſer quelque refroidiſſement ? d'ailleurs, ne ſais-je pas que, ſi tu ès ferme dans ta foi, tu n'ès pas aveugle ? tu portes le même jugement de moi, & tu as raiſon.

J'ai pris ſur mon ſommeil pour t'écrire, ne pouvant me réſoudre à quit-

ter longtems de ſuite mon Hortenſe chérie. J'ai pu juger combien elle eſt généralement aimée & eſtimée ; chacun s'eſt empreſſé de me féliciter de mon bonheur, dans des termes qui ont achevé de me convaincre que j'avais fait le meilleur des choix. Les jeunes hommes me diſent que je ſuis trop heureux, & le diſent de maniere à me faire comprendre qu'ils me portent envie. Les vieillards diſent que, s'ils avaient mon âge, ils auraient fait tous leurs efforts pour m'enlever cette conquête. Les femmes même ſont forcées de convenir, que mademoiſelle de Valſin mérite une préférence marquée ; & cette fille charmante m'aſſure, que j'ai toujours été le ſeul objet de la ſienne ; que ſi ſon pere n'avait pas voulu conſentir à nous unir, elle aurait renoncé au mariage pour la vie. Tu ſais que tel était mon projet.

Oui, nous étions formés l'un pour l'autre; la mort ſeule pourra nous déſunir. La mere & la tante, qui m'ont toujours aimé, me témoignent leur contentement de la maniere la plus flatteuſe; & monſieur de Valſin eſt auſſi vif, auſſi franc dans les témoignages de ſon amitié, qu'il l'était dans ceux de ſa haine; quoiqu'il ne ſoit plus d'un âge à aimer les plaiſirs bruyants, il a voulu célébrer l'événement qui me rend heureux, en donnant un bal de nuit.

Mais, à propos, j'oubliais de te dire, que c'eſt madame d'Argennes qui envoya le billet d'Hortenſe à ſon pere; celui-ci m'a montré l'enveloppe dans lequel il était; & quoique l'écriture fût déguiſée, je n'ai pu la méconnaître. Je la croyais bien coquette, mais je ne la ſoupçonnais pas auſſi méchante; elle n'avait d'autre but, en

découvrant à monſieur de Valſin notre rendez-vous, que celui de nuire à Hortenſe, & par conſéquent de me faire de la peine. Mon extrême indifférence pour elle, lui avait prouvé que je ne cherchais point à me dédommager auprès d'elle, du chagrin que me cauſait la prévention de monſieur de Valſin. Je ne l'avais point revue depuis le jour fatal du rendez-vous, ayant vécu fort retiré; je la rencontrai hier chez une parente d'Hortenſe; je voulus me retirer en la voyant entrer, craignant de ne pouvoir être maître de mon reſſentiment. — Quoi! je vous fais fuir, monſieur, me dit-elle de l'air le plus dégagé. Reſtez, reſtez; vous me devez les détails des aventures extraordinaires qui vous ſont arrivées depuis quelque tems. — En effet, madame, lui répondis-je avec la plus grande froi-

deur, à demi-voix cependant, ne voulant pas trop la compromettre ; vous y avez assez contribué, pour désirer d'en être instruite ; mais vous me dispenserez, pour le moment, de satisfaire votre curiosité. Elle rougit. — Que voulez-vous dire, je ne vous comprends pas ? — Ou vous ne voulez pas me comprendre, madame ; mais certain billet trouvé chez vous, sans doute, & envoyé chez monsieur de Valsin, sera pour vous le mot de l'énigme. Elle parut absolument déconcertée ; & quand je n'aurais pas reconnu l'écriture, son trouble l'aurait décelée. Cependant elle paya d'effronterie, & se remettant ; — vous êtes toujours plus ambigu, monsieur, & vous avez un ton de plaisanterie, auquel je ne suis point faite. — Je suis loin de plaisanter, madame...! Heureusement pour elle, quelqu'un

s'approcha de moi, pour me féliciter. Son trouble était extrême; & le nom de mademoiſelle de Valſin, répété avec éloges, la peinait viſiblement; elle voulut le cacher & renchérir ſur ce que l'on me diſait; l'air ironique, avec lequel je reçus ſon compliment, lui prouva que je le prenais pour ce qu'il valait.

Un Anglais s'approcha de nous, en m'entendant nommer, & me demanda ſi j'étais le marquis de Verſannes, qui avait ſervi en Amérique? — Sur ce que je dis qu'oui, je vis madame d'Argennes s'animer. — Quoi! c'eſt vous, dit-elle; je ne m'en ſerais pas doutée; je vous connais de réputation depuis plus longtems que vous ne croyez? — Elle avait un air ſi méchant, en diſant cela, que je n'aurais point été ſurpris que ceux qui nous entendaient, en tiraſſent des conſé-

quences qui me fuſſent déſavantageuſes. Heureuſement que je conſervai un air calme & ſerein; & je l'aſſurai que je ne comprenais pas que ma réputation eût pénétré juſqu'à elle. — Je n'ignore rien de ce qui vous regarde, ajouta-t-elle à voix baſſe, & l'hiſtoire de mademoiſelle de Surville m'eſt connue. — Je ne ſais point, madame, qui vous a ſi bien inſtruit. Au reſte, cette hiſtoire, quoique fort à mon déſavantage, n'eſt pas un ſecret, & j'ai mis l'indulgence de mademoiſelle de Valſin à l'épreuve, en la lui racontant. Elle parut très-ſurpriſe que j'eûs fait cette confidence à Hortenſe, & que je l'eûs prévenue. Sûrement, car ſi je dois en juger par ce qu'elle a déja fait, j'ai tout lieu de croire qu'elle aurait eu un vrai plaiſir à en inſtruire mademoiſelle de Valſin; & je penſe qu'elle aurait orné

ſon récit de circonſtances qui n'auraient pu que me nuire dans le cœur d'Hortenſe.

— Et mademoiſelle de Valſin conſent à vous épouſer, après un pareil aveu, me demanda-t-elle avec étonnement? Ne craint-elle point qu'une rivale ne vienne réclamer des droits antérieurs aux ſiens? — Puiſque vous êtes ſi bien informée, madame, vous devez ſavoir que mademoiſelle de Surville eſt entrée dans un couvent. — Ah! oui, il eſt vrai. Rien ne peut donc troubler votre félicité, ajouta-t-elle avec un ton d'amitié? Oui, quoique vous me croyez prévenue contre vous, je déſire qu'elle ſoit durable. Cependant, il n'eſt pas étonnant que je regrette que ce ne ſoit pas mademoiſelle de Surville qui y contribue; elle eſt ma parente, & j'aurais eu un véritable plaiſir à vous appel-

ler mon couſin. — J'ignorais, madame, cette particularité, & je dois, ſans doute, paraître coupable à vos yeux; mais ſi vous êtes inſtruite de tout ce qui nous concerne, Cécile & moi, vous devez ſavoir.... — Ah! briſons là-deſſus, dit-elle, en m'interrompant : oui, folie de jeuneſſe, dont la pauvre fille porte ſeule la peine; peut-être, ſi je vous avais connu plus tôt, pour ce que vous êtes en effet, j'en aurais agi autrement. Ma couſine a pris, ſans doute, le meilleur parti, & mademoiſelle de Valſin doit ſe féliciter d'avoir vaincu votre extrême indifférence. La converſation commençait à devenir gênante, & je la quittai.

Si tu ne m'avais pas aſſuré que Cécile eſt dans le noviciat, je craindrais que la marquiſe ne fit jouer tous les reſſorts de l'intrigue & de la méchan-

ceté, pour l'engager à venir troubler mon bonheur : heureuſement qu'il n'eſt pas en ſon poúvoir de me nuire; d'ailleurs, qu'y gagnerait-elle ? un éclat pour ſa parenté, dont tout le déſagrément retomberait ſur la pauvre Cécile.

N'eſt-il pas étonnant, que j'aie ignoré leur liaiſon ? Il eſt vrai qu'elle ne ſavait pas qui j'étais, & que je n'ai jamais eu occaſion de lui parler des Surville. Quand le hazard a fait que nous étions en tête à tête, (ce que je n'ai jamais recherché) elle ne me parlait que d'elle-même ou de moi.

Je le répete, c'eſt une méchante femme, & je bénis le ciel de ce que je ne ſuis plus à même de la craindre. Mais, adieu, mon cher Melcour, je ſuis perſuadé que tu prends part à ma félicité, & que tu me par-

donnes tous les détails que je viens de te faire ; détails minutieux & insipides pour tout autre que pour un ami. Ma premiere lettre t'apprendra, j'eſpere, que je ſuis en poſſeſſion de mon Hortenſe. Adieu.

LETTRE XXXV.

Mademoiſelle de S. Firmin, à Madame de S. Firmin.

L******.

OH ! ne croyez pas que les plaiſirs de la ville, puiſſent m'empêcher d'écrire à la meilleure des meres. Je ne me croirais pas digne d'en jouir, ſi je ne les lui faiſais partager; ainſi, ma chere maman, attendez-vous à des détails bien circonſtanciés de ce que je ferai ou verrai d'intéreſſant ici.

Je vous aſſure que, quoique j'aie été reçue avec toutes les démonſtrations de la plus tendre amitié, & qu'on s'empreſſe à me procurer les amuſemens de la ſaiſon, il m'eſt déja arrivé

pluſieurs fois de pouſſer un ſoupir du côté de St. Firmin, & de regretter de vous avoir quittée.

Oh ! ma bonne maman, comment pouviez-vous craindre que la vue du bonheur dont jouit mon amie, & qui n'eſt qu'un prélude de celui dont elle jouira, pût me faire déſirer de changer d'état ? Non, votre bonté toujours ſi ſoutenue, votre indulgence à l'épreuve de tous mes petits défauts, me rendent la plus heureuſe des filles, & je refuſerais toute propoſition qui tendrait à m'éloigner d'une mere que j'adore. Au reſte, je fais fort bien de penſer ainſi ; car perſonne, je crois, ne ſera tenté de me faire changer de ſentimens. On ne ſe doutera pas qu'il exiſte à St. Firmin, une petite perſonne qui pourrait peut-être contribuer au bonheur de celui qui voudrait s'unir à elle. Vous n'en doutez

pas, maman, puiſque j'ai été élevée par vous; ainſi, je puis tenir ce propos, ſans vanité; vous en avez ſeule toute la gloire.

Vous voulez que je vous diſe ce que je penſe du marquis. En vérité, il eſt fort heureux pour moi, que je ne l'aie pas vu d'abord, en même tems qu'Hortenſe, car nous aurions été rivales; le portrait qu'elle m'en a fait, n'eſt point exagéré, comme je le croyais. Il eſt infiniment aimable, mais aimable, dans les deux ſens qu'on attache à ce mot, car, non-ſeulement il plaît à la premiere vue, mais il ſe fait aimer; & monſieur de Valſin convient qu'il fallait une prévention auſſi enracinée que la ſienne, pour l'empêcher de faire attention au mérite & aux graces de monſieur de Verſannes; il faut convenir auſſi qu'il l'en dédommage bien à préſent; il ne té-

moignerait pas autant d'amitié à un fils unique, qui aurait été longtems abſent.

Quelle joye éprouve ma chere Hortenſe, en voyant le choix de ſon cœur, approuvé & autoriſé par ſon pere ! & quelle douce compenſation de toutes les peines qu'elle a éprouvées ! auſſi le contentement dont elle jouit, l'embellit ; ſa ſanté eſt meilleure, quoique faible encore ; les différentes ſecouſſes qu'elle a eues, l'avaient alterée ; mais le bonheur eſt, dit-on, le meilleur médecin.... Je ſuis bien trompée, ſi elle ne le fixe pas auprès d'elle.

Pour Verſannes, il eſt dans le délire ; il y a des moments où il craint que ſa félicité ne ſoit qu'un rêve. Il était ſi loin d'eſperer ce changement dans ſa ſituation. — Eſt-il bien vrai, dit-il à Hortenſe, que vous ſoyez à

moi, & de l'aveu de votre pere? — Sa paſſion a quelque choſe de ſi tendre & de ſi reſpectueux que j'oſe répondre qu'elle ſera conſtante.

Vous voulez des détails du bal, ma chere maman! Eh bien! il fut charmant, aſſez nombreux, moins de femmes que d'hommes; les premieres étaient très-bien miſes, & vous ſeriez ſurpriſe du luxe & de la variété des parures; ce n'eſt plus cette ſimplicité dont vous me parlez ſi ſouvent. Votre Eugénie ne brillait pas par ſon élégance; cependant je n'ai pas eu lieu de me plaindre, & j'ai danſé tout comme une autre.

J'y ai vu mylord Tylney & monſieur de Sarlans, qui paſſent quelque tems à L******. Le premier m'a témoigné vivement le plaiſir qu'il avait à me revoir; je les ai préſenté à monſieur & à madame de Valſin, qui leur

ont fait, en ma faveur, je crois, un très-bon accueil.

On a danſé toute la nuit. Hortenſe était charmante, toute en blanc, une robe de crêpe, ſes beaux cheveux cendrés, arrangés en boucles naturelles, rattachés avec un ruban, & ornés de quelques plumes blanches; un air d'innocence & de modeſtie; elle aurait ſervi de modele pour repréſenter ces deux vertus. On eſt convenu unanimément qu'elle était la plus jolie de l'aſſemblée; il y en avait de plus brillantes, parce qu'elle ne met point de rouge & qu'elle a peu de couleur; mais elle a remporté tous les ſuffrages; je ne ſais ſi les autres femmes en ont été jalouſes; pour moi, j'ai joui avec délices de ſes ſuccès.

Cette marquiſe d'Argennes était auſſi au bal; monſieur de Valſin ne voulait point l'inviter; mais Hortenſe

a inſiſté pour qu'elle le fût. — Je ſuis heureuſe, dit-elle; la marquiſe ne peut plus me nuire, & la vue du bonheur qu'elle a voulu traverſer, la punira plus que l'oubli que nous ferions d'elle; d'ailleurs, c'eſt un bal à peu-près général; comme étrangere, & jolie femme, elle a le droit d'y être : comme elle ſait qu'elle eſt connue pour vous avoir envoyé le billet, peut-être ne viendra-t-elle pas; elle doit être humiliée de voir ceux auxquels elle a voulu nuire, ſatisfaits; cela devait être. Cependant elle eſt venue, & a fait un compliment à Hortenſe, de l'air le plus naturel. On eût dit que c'était ſon amie.... Mademoiſelle de Valſin a été polie, mais très-froide; & la marquiſe a pu comprendre qu'elle n'était pas la dupe de ſa fauſſeté qui nous eſt d'autant plus connue, qu'elle eſt parente de Cécile, & doit par conſéquent

ſéquent voir, de mauvais œil, Hortenſe porter un nom qu'elle avait eſperé qui ſerait celui de mademoiſelle de Surville; elle avait, indépendamment de cela, des prétentions ſur Verſannes, pour ſon propre compte, avant de le connaître ſous ſon véritable nom; elle eſt aſſez jolie, pour ſe flatter de rendre infidele un amant ordinaire, & ce n'eſt pas ſans dépit qu'elle a vu échouer ſes eſpérances.

Oh! ma bonne maman! combien les coquettes ſont mépriſables, & que je ſerais fâchée d'avoir cet odieux défaut! Hortenſe, qui lit par deſſus mon épaule, prétend que je n'en ſuis point exempte vis-à-vis de mylord; elle ſe trompe, en vérité; & ma maniere d'être avec lui, eſt la même avec tous les hommes. Si je fais un choix qui ſoit approuvé par vous, je prouverai que je ne ſuis que ſenſible, & que

ſûre de plaire à celui qui en eſt l'objet, tous les autres hommes me ſeraient indifférens.

J'ai aſſiſté hier à un ſpectacle de ſociété, qui fut charmant; on joue beaucoup la comédie ici; il y a pluſieurs troupes, & le choix des pieces eſt auſſi bon que varié; j'ajouterai que l'exécution eſt couronnée par le ſuccès.

C'eſt dans huit jours que ſe célébrera le grand événement, ſans pompe, auſſi ſecrettement qu'il ſera poſſible, à Valſorand; mais ce ſecret ſera celui de la comédie, & chacun le dit déja à l'oreille. Vous en ſaurez tous les détails, ma chere maman! & ſoyez ſûre que, quelque plaiſir dont je jouiſſe, il n'en eſt aucun qui égale pour votre Eugénie, celui de vous embraſſer auſſi tendrement qu'elle vous aime.

J'eſpere que vous faites tous les ſoirs votre partie de piquet avec notre bon miniſtre. Je lui ai recommandé, en partant, de ne pas y manquer, & je lui fais mes complimens.

P. S. A propos, j'oubliais de vous dire, ma bonne maman! que ma chere Hortenſe m'a donné un médaillon enrichi de perles, dans lequel eſt ſon portrait; il n'eſt point flatté, mais reſſemblant. Verſannes a été jaloux un moment, parce que celui qui lui eſt deſtiné, n'était pas encore monté : il prétendait que l'amant, que l'époux étant plus que l'amie, devait être ſervi le premier; je le défie, à mon tour, d'aimer Hortenſe plus que je le fais; nous nous diſputons, mais je n'en reſte pas moins en poſſeſſion du portrait qui me fait le plus grand plaiſir. Adieu, ma chere maman!

LETTRE XXXVI.

De la même à la même.

L*******.

C'EST au moment de partir pour Valforand, ma chere maman ! que je reçois votre lettre. Je n'ai que celui de vous écrire un mot ce matin, par le meſſager.

Nous ſommes tous dans une confuſion extrême ; ma joye eſt bien vive. Je vais donc voir le bonheur de mon amie aſſuré pour jamais ; cependant un ſentiment de crainte ſe mêle à mon plaiſir. Oh ! ma bonne maman, elle va s'engager irrévocablement, remettre à un autre le ſoin de ce bonheur,

ſe charger de faire celui de Verſannes ; je ſais qu'elle y réuſſira ; mais je ne puis m'empêcher de frémir, en penſant aux engagemens qu'ils vont prendre mutuellement.

Je n'ai jamais vu bénir un mariage, ſans éprouver un ſentiment de triſteſſe, & celui-ci m'intéreſſe ſi vivement. Hortenſe n'eſt point gaye ; deux ou trois fois, ſes yeux ſe ſont remplis de larmes. Je vais quitter un nom, me diſait-elle ce matin, ſous lequel j'ai été tant aimée ! Et le ſerai-je toujours ? Je ne ſais, un noir preſſentiment me dit que mon bonheur ſera paſſager ; il eſt trop grand, & j'oſais ſi peu l'eſpérer.

Je lui ai trouvé un air ſi mélancolique, que je n'ai pu m'empêcher de partager ſes craintes. Mais n'avons-nous pas tort de les entretenir ? tout ne promet-il pas à mon amie une fé-

licité inaltérable ? Oui, oui, & je vais bien vite la raſſurer ; d'ailleurs elle me fait demander. Adieu donc, ma chere maman ! je vous écrirai ce ſoir depuis Valſorand. Monſieur de Valſin & le marquis ſont déja partis, il y a une heure. On n'attend plus que moi. Je vous embraſſe.

LETTRE XXXVII.

De la même à la même.

Valsorand, pendant la nuit.

OH! ma chere maman, oh! comment pourrai-je vous écrire! je crains que ma main tremblante ne me refuse son sécours. Oh! mon Dieu! comment vous raconter l'affreuse catastrophe...? c'est au chevet du lit de mon Hortense, que je vous écris; je profite d'un instant de repos dont elle jouit : le repos! il est loin d'elle pour jamais! Je crains bien.... mais vous attendez des détails, aurai-je la force de les faire?

Je vous ai quittée ce matin pour monter en voiture. Nous étions qua-

tre, madame de Valsin, Hortense, sa femme de chambre, & moi. Rien ne pouvait dissiper la tristesse de mon amie, elle a pleuré pendant toute la route; en vain nous tâchions de la distraire..... — Laissez-les couler, nous a-t-elle dit; elles soulagent mon cœur; un poids cruel l'oppresse. Oh! maman, j'ai tort, je suis plus heureuse que je n'étais en droit de l'espérer; mais il me semble qu'à l'instant de m'unir à celui que j'aime, je vais cesser de l'être. Je suis injuste, je le sens; mais la crainte absorbe tous mes autres sentimens.

Nous avons trouvé Versannes à un quart de lieue de Valsorand; il n'avait pu attendre le moment de notre arrivée. Quoique ce ne soit pas l'usage que l'époux arrive avec l'épouse, cependant il n'a pu résister à l'envie de monter dans la voiture, à la place de

la femme de chambre qui en eſt deſcendue.

L'état dans lequel il a vu Hortenſe, l'a effrayé. — Eh quoi ! vous pleurez, mon adorable amie ! vous répentiriez-vous du conſentement que vous m'avez accordé ?

Oh ! non, non, jamais ! lui a-t-elle répondu ; & s'il eſt vrai que je puiſſe vous rendre heureux, je n'ai plus rien à déſirer. Mais, Verſannes ! ſi j'allais échouer dans le plus doux projet de mon cœur ? ſi je faiſais votre malheur ?... Oh ! mon Dieu ! (a-t-elle ajouté en levant les yeux au ciel) retire-moi de ce monde, ſi je ne puis contribuer à la félicité de celui que j'aime plus que moi-même !

Elle avait quelque choſe de ſi céleſte, en prononçant cette invocation, que nous avons été vivement émus. Le marquis l'a preſſée contre ſon cœur,

en s'écriant. — Oh ! chere moitié de moi-même ! ange deſcendu du ciel ! ſi le bonheur exiſte ſur la terre, il ſera le partage de ton époux !

Nous ſommes arrivés dans la cour du château ; monſieur de Valſin, & madame de Valſorand, ſont venus nous recevoir. Cette bonne dame était ſi contente, qu'elle avait peine à modérer l'excès de ſa joye ; elle a cependant été étonnée de la triſteſſe de ſa niece ; on l'a rejettée ſur l'émotion que doit naturellement cauſer ce moment à toute jeune perſonne modeſte ; d'ailleurs elle s'eſt remiſe, & le ſourire a reparu ſur ſa charmante phiſionomie.

Tous les payſans de Valſorand étaient ſous les armes ; les domeſtiques avaient parlé ; chacun ſavait le motif qui nous amenait là ; & la cour était remplie de curieux, parmi leſ-

quels j'ai été ſurpriſe de voir des perſonnes qui avaient l'air au deſſus du commun; j'ai penſé que c'était la famille du miniſtre, & je ne m'en ſuis plus occupée.

Cependant, la cloche a ſonné. Au premier coup, Hortenſe a éprouvé une ſi vive émotion, qu'elle s'eſt preſque trouvée mal. Avec quelle tendre délicateſſe le marquis l'a raſſurée! (non, il ne peut être un impoſteur) elle ſe calme, & nous partons. Quoique l'égliſe ſoit très-près du château, nous y ſommes allés en voiture. Madame de Valſorand a dit qu'elle nous attendrait, & n'a pas voulu venir. Nous ſommes paſſés à travers une foule de payſans, ſous les armes, qui voulaient témoigner leur joye d'une maniere bruyante, mais on les en a empêché, dans la crainte du mal que cela ferait à Hortenſe.

L'égliſe était remplie. J'ai vu, aſſez près de la chaire, une dame extrêmement voilée, ayant, à côté d'elle, un homme, dont le chapeau rabattu couvrait la phiſionomie; & de l'autre côté, une femme qui tenait entre ſes bras un petit enfant. Ils avaient un air étranger, & c'eſt ce qui a attiré mon attention.

Verſannes & Hortenſe, trop émus, trop occupés d'eux mêmes, ne les ont pas remarqué. Ils ſe ſont placés au pied de la chaire, & la cérémonie a commencé.

Au moment où le miniſtre a demandé: *n'eſt-il perſonne qui s'oppoſe à ce mariage?* cette femme voilée s'approche précipitamment; " arrêtez, arrê-„ tez, a-t-elle dit, il ne peut s'achever! Elle a levé ſon voile." Grand Dieu! Cécile! s'eſt écrié le marquis, & il eſt tombé preſqu'immobile ſur le banc.

Oh! ma chere maman, qui pourra peindre l'état où nous étions ! ma malheureuſe amie, évanouie dans les bras de ſa mere; monſieur de Valſin partagé entre la colere & la douleur; Verſannes anéanti. Mademoiſelle de Surville, auprès de lui, lui préſentant cet enfant qu'elle avait pris des mains de celle qui le portait. Peut-on, lui diſait-elle, m'enlever mes droits? ils ſont ſacrés. Oh! mon fils ! plaide la cauſe de ta mere infortunée !

Le marquis revenu à lui, l'a repouſſée doucement, & s'élançant vers Hortenſe. — On m'a trompé; mais, oh! mon Hortenſe! je ne ſerai jamais qu'à toi!

Hélas ! elle ne l'entendait pas! privée totalement de la connaiſſance, nos ſoins pour la lui rendre, étaient inutiles. — Retirez-vous ! a dit monſieur de Valſin à Verſannes ; maudit ſoit

le jour où nous vous avons connu! Oh! ma fille, ma fille, faut-il que j'aye la douleur de te perdre!

Celle de madame de Valſin, plus concentrée, n'était pas moins violente; & la mienne.... maman! vous la comprenez. Cependant Verſannes n'avait fait aucune attention à ce que lui diſait monſieur de Valſin. Aux genoux d'Hortenſe, il preſſait ſa main, l'arroſait de ſes larmes, l'appellait. Un léger mouvement qu'elle a fait, a donné quelqu'eſpoir; elle eſt un peu revenue à elle. — Où ſuis-je? dit-elle en ouvrant les yeux.

La vue du marquis, l'affliction profonde dans laquelle nous étions tous plongés; le lieu où elle ſe trouvait, le monde qui nous environnait, qu'on n'avait pu faire ſortir de l'égliſe, malgré les ordres du miniſtre, tout cela réuni, lui a rendu la mémoire.

— Ah ! grand Dieu ! a-t-elle dit en repouſſant le marquis, il eſt donc bien vrai que vous m'avez trompée ; & elle eſt retombée dans l'état dont elle venait de ſortir.

On avait voulu profiter de ſon retour à la vie, pour l'emmener ; mais elle n'avait pu ſe ſoutenir. On l'a tranſportée évanouie à la voiture. Verſannes a voulu la ſuivre : monſieur de Valſin s'y eſt oppoſé, mais en vain. — Elle eſt à moi ! diſait-il, dans l'égarement de ſa douleur ; elle eſt à moi ! vous me l'avez donnée ! la mort ſeule pourra me l'enlever.

Madame de Valſin & moi, nous ſommes montées avec elle ; & le marquis n'aiant pu entrer dans la voiture, eſt reſté en dehors, ſuſpendu à la portiere.

Madame de Valſorand, déja inſtruite de l'affreux événement, nous atten-

dait à la porte de la maiſon, elle exhâlait ſa douleur en paroles : quand elle nous a vu arriver, elle a pouſſé les hauts cris.—Les monſtres ! ils ont tué ma niece ! ah ! qui aurait pu croire qu'il nous en impoſait?...

Le mouvement de la voiture avait ranimé Hortenſe ; elle en a pu deſcendre, aidée de ſa mere & de moi ; elle monte dans l'appartement. Verſannes, qu'on n'avait pu retenir, entre après elle, & ſe précipitant à ſes genoux.—Hortenſe ! Hortenſe ! ne me repouſſez pas, daignez m'entendre ! je ſuis plus malheureux que coupable ; j'en atteſte le ciel. — Arrêtez ! lui a-t-elle dit avec une voix éteinte, ne faites point de faux ſermens, ils augmenteraient vos torts.... Je vous pardonne. Puiſſiez-vous vous pardonner vous même !...ah ! vous m'avez cruellement trompée ! —Il s'eſt levé, furieux.

— Juſte ciel ! s'eſt-il écrié, elle ne veut pas me croire : eh bien ! ma mort, & celle de ma cruelle ennemie, la perſuaderont peut-être ; & il eſt ſorti, dans le plus violent déſeſpoir. — Retenez-le, Eugénie, m'a dit Hortenſe, avec effort, retenez-le ! Oh ! que je n'aye pas encore à pleurer ſur de nouveaux forfaits ! — Il était déjà loin. Ne voulant pas quitter longtems mon amie, je n'ai pu l'atteindre.

L'eſpece de calme, dans lequel avait paru Hortenſe, n'était que l'avant-coureur de convulſions terribles, les évanouiſſemens ſe ſont ſuccédés ; ſi elle reprenait la connaiſſance, c'était pour pouſſer des cris affreux. Verſaines s'offrait toujours à elle, percé de coups. — Où eſt-il ? où eſt-il ? que je le voye ! — L'abſence de ſon pere, qui était parti tout de ſuite après notre ſortie de l'égliſe, pour aller cher-

cher à la ville, monſieur de Sirval, ajoutait encore à ſes terreurs. — Oh! ma mere, diſait-elle, en preſſant les mains de madame de Valſin, dites-lui qu'il pardonne au marquis ! arrêtez les ſuites funeſtes de ſon reſſentiment! — L'arrivée de monſieur de Valſin & du médecin, a pu ſeule la raſſurer.

Monſieur Sirval lui a trouvé une fievre ardente, des ſimptomes effrayants; un calmant qu'il lui a donné, a fait ceſſer les convulſions : il aurait voulu qu'on pût la tranſporter à la ville, pour être plus à même de la voir; mais il a trouvé que c'était impoſſible, qu'on l'expoſerait au danger le plus éminent. Il a recommandé qu'on la laiſſât dans la plus grande tranquillité, que ſurtout elle ne vit point le marquis, qu'on ne prononçât pas même ſon nom devant elle. Il n'a pas voulu décider tout de ſuite ſur la maladie,

mais il a promis qu'il reviendrait.

Madame de Valſorand, que nous avions empêchée d'entrer, l'attendait à la porte de la chambre. — Eh bien! monſieur, vivra-t-elle ? vivra-t-elle? — Les éclats de ſa douleur étaient ſi violens, qu'ils ont troublé ma pauvre amie. Elle s'eſt ſoulevée vivement. — Eſt-il là, Eugénie, je crois l'entendre. Ah! laiſſez le entrer! je veux lui dire encore que je lui pardonne. — Sur ce que je lui ai répondu que ce n'était pas lui, & que d'ailleurs monſieur Serval avait défendu qu'elle le vit. — Quoi ! je n'aurais pas même cette ſatisfaction avant de mourir ! s'eſt-elle écriée, ſeraient-ils aſſez barbares pour me la refuſer? C'eſt la derniere grace qu'ils m'accorderont; car je le ſens, le coup eſt mortel (en mettant la main ſur ſon cœur.) Elle a baiſſé la voix, en diſant ces dernieres paroles,

pour que ſa mere, qui était à quelque diſtance d'elle, & plongée dans la plus vive affliction, ne l'entendit pas. Je n'ai pu lui répondre. Mes larmes me ſuffoquaient.—Ne pleure pas, mon Eugénie, je ſerai ſi heureuſe, mais promets-moi que je le reverrai! — Un refus aurait augmenté ſon agitation; je lui ai fait ſigne de la tête qu'oui, & elle s'eſt calmée.

J'ai obſervé qu'elle n'a pas dit un mot concernant Cécile; nous n'en avons point parlé devant elle.

Cependant, cette malheureuſe, cauſe de toutes nos peines, ſe voyant repouſſée par le marquis, était ſortie de l'égliſe, ſuivie de ce jeune homme qui eſt ſon frere. Ils ont eu peine à ſe dérober aux inſultes de la populace qui, outrée du ſcandale qu'ils venaient de cauſer, voulait les ſacrifier à ſon reſſentiment. Le miniſtre les a pris ſous ſa protection.

Mademoiſelle de Surville, éplorée, tremblante, pouvait à peine ſe ſoutenir. — Oh ! mon frere, diſait-elle, qu'avez-vous exigé de moi ? — Notre honneur ſera vengé, a-t-il répondu, & une autre ne jouira pas de vos droits. Point de faibleſſes, ma ſœur ! achevons ce que nous avons commencé !

Un carroſſe les attendait. Après avoir remercié le miniſtre, ils y ſont montés, & ont pris la route de Silly, village à un quart de lieue de Valſorand, où ils demeurent depuis quelques jours.

Le miniſtre eſt venu raconter tous ces détails à madame de Valſorand. Il entrait dans la chambre où était Hortenſe, au moment où Verſannes furieux ſortait pour aller joindre les Surville. Monſieur Duval l'a retenu, & l'a emmené chez lui, juſqu'à ce que les premiers mouvemens de ſon déſeſpoir fuſſent paſſés.

Comme je n'ai pas quitté la chambre de mon amie, depuis le moment qu'elle y eſt entrée, je n'ai vu perſonne qui pût m'inſtruire de ce qu'il fait actuellement.

A chaque inſtant, monſieur & madame de Valſin viennent près du lit de leur fille infortunée, obſervant tous ſes mouvemens, prêtant l'oreille à chacune de ſes reſpirations. Leur douleur porte l'empreinte de leurs caracteres; celle du pere s'exhâle en murmures ſourds; il prononce, à voix baſſe & en s'éloignant, des imprécations contre celui qui la cauſe. La mere pleure doucement & continuellement, je mêle mes larmes aux ſiennes; ce papier en eſt inondé; je crains que vous ne puiſſiez me lire.

J'ai obtenu des malheureux parents, qu'ils iraient prendre un peu de repos; ils y ont conſenti; madame de

Valſorand voulait reſter pour veiller avec moi; je lui ai repréſenté qu'il ſuffirait d'une femme de chambre, & de moi; qu'elle pourrait tomber malade. —Eh bien! eh bien! à la bonne heure; mais s'il arrivait la moindre choſe, je veux être avertie tout de ſuite.... Adieu, adieu, mon Hortenſe! (en s'approchant du lit.) Oh, ce cruel Verſannes, comme il nous a trompé!

Ce nom qu'on évite de prononcer, a tiré l'intéreſſante malade, de ſa léthargie; elle croit toujours qu'il eſt là, & c'eſt avec peine que je lui prouve que c'eſt une illuſion.

Oh! maman, qui m'eût dit hier matin, quand je montai en voiture, que cette journée qui devait être ſi belle, ſe terminerait auſſi cruellement? Oh ciel! que les décrets de Dieu ſont terribles! implorez-le pour ces infortunés parents, pour mon Horten-

ſe ; pour Verſannes : ah ! qu'il épargne leurs jours !

Je vous quitte. Elle me demande. Je vous rejoindrai dans la journée ; j'apprendrai ſûrement quelque choſe rélativement au marquis. Ah ! que j'ai peine à le croire coupable ! ſurement il aura été trompé ; mais j'en ſaurai davantage. Adieu, chere maman !

LETTRE XXXVIII.

De la même à la même.

Valsorand, dans la matinée.

OH ! combien il me serait doux, ma chere maman, de pouvoir vous donner quelques nouvelles consolantes ! Mais, hélas ! que puis-je vous dire ? Ma chere Hortense est toujours dans le même état, & même elle est plus mal que hier. Le médecin est revenu ; il a trouvé la fievre augmentée, elle a des instans de délire, dans lesquels elle appelle Versannes ; elle croit qu'il est là ; elle lui parle, & lorsqu'elle s'apperçoit de son erreur, elle fond en larmes. Il est donc vrai que je l'ai perdu, & qu'une autre....

Dis-moi, Eugénie, eſt-elle belle? l'aime-t-elle autant que je l'aimais? Ses propos ont quelque choſe de ſi tendre, de ſi mélancolique, qu'on ne peut les entendre ſans répandre des pleurs. Ecoute, me diſait-elle ce matin, tu iras vers lui, tu lui demanderas pourquoi il ne vient pas auprès de ſon Hortenſe. Mon pere, a-t-elle ajouté, en regardant monſieur de Valſin qui entrait : n'eſt-ce pas, que le marquis devrait être ici? — Pauvre malheureuſe! a-t-il dit, en pouſſant un profond ſoupir. — Elle l'a regardé un moment avec ſurpriſe. Malheureuſe! a-t-elle répété, moi? Puis, revenant à elle, oh! oui, bien malheureuſe! mais, (avec un ſourire amer) je ne le ſerai pas longtems....

Je n'avais encore rien appris touchant Verſannes, je m'impatientais extrêmement d'avoir de ſes nouvelles, lorſque le miniſtre eſt venu, il y a

deux heures; il m'a dit qu'il avait eû beaucoup de peine à l'engager de venir chez lui, hier. Je veux, disait-il, rester ici, persuader de mon innocence celle que j'aime plus que ma vie ! Il s'appuya contre le mur de la cour. Monsieur Duval lui représenta qu'on ne le laisserait point voir mademoiselle de Valsin, & que s'il était vu du pere dans ce premier moment, il était à craindre qu'il ne se livrât à tout son ressentiment. Eh bien ! je ne le crains pas, reprit-il avec feu; j'irai au-devant de ses coups. Cependant, ajouta-t-il par réflexion, je dois me venger, & je me livrerai ensuite à toute la fureur d'un homme qui, sans doute, se croit offensé; trop heureux si, en mourant, je puis me justifier à ses yeux & à ceux de mon Hortense!

Il suivit alors le ministre; son valet-de-chambre lui apporta peu à après un billet cacheté; il l'ouvrit promp-

tement. Ah ! qu'il me ſera doux de me venger ! (dit-il à demi-voix, & ne croyant pas être entendu). On attendait une réponſe. Il la fit tout-de-ſuite, ſans paraître ému, ni troublé. Il paſſa toute la journée ſeul. De tems en tems, le miniſtre ou ſon fils allaient auprès de lui ; ils le trouvaient abſorbé dans la plus profonde rêverie, ou ſe promenant, dans une agitation extrême. Une ſeule fois il demanda des nouvelles d'Hortenſe ; on voyait que la crainte d'en apprendre de funeſtes, l'empêchait d'en demander plus ſouvent.

Il s'approcha un moment de monſieur Duval, de l'air le plus égaré. Monſieur Duval, (lui dit-il, en le prenant par la main) on m'a trompé, cruellement trompé ! Ce n'eſt pas moi qui en ai impoſé à monſieur de Valſin .... Mais, voudront-ils le croire ?

O mon Dieu ! juſtifie mon innocence, épargne, épargne les jours d'Hortenſe ! & s'il faut une victime, que ce ſoit ſur moi que tombe ſon choix !

Le miniſtre lui conſeilla de prendre un peu de repos. — Du repos, dit-il ſourdement; le repos m'a fui pour jamais.

Il ne s'eſt point couché; ce matin, à cinq heures & demie, il eſt ſorti, ayant ſon épée ſous le bras; la ſervante le voyant ſur le ſeuil de la porte, a voulu appeller monſieur Duval; mais il l'en a empêchée, & lui donnant quelqu'argent, il lui a défendu de dire qu'il fut dehors. Avant deux heures, ſon valet-de-chambre eſt venu, & ils ſont partis.

Hélas ! ma bonne maman, il eſt allé ſe battre avec Surville. Le miniſtre eſt entré dans ſa chambre, une heure après qu'il en était ſorti; il a pu

juger qu'il ne s'était point couché; il a trouvé ſur la table le billet que Surville lui écrivit hier, dans lequel il lui dit: „ qu'il l'attend à ſix heures, à „ l'entrée d'un petit bois; qu'il a la „ plus vive impatience de ſe venger, „ de tirer une ſatisfaction de l'outrage „ qu'il a fait à ſa ſœur; & qu'il ame- „ ne ſon valet-de-chambre ".

Le premier mouvement de monſieur Duval était d'aller à l'endroit déſigné; mais il eſt aſſez loin de Valſorand, & d'ailleurs, aurait-il pu ſeul arrêter deux hommes furieux? Il eſt venu tout de ſuite me raconter cela; il voulait en parler à monſieur de Valſin; je l'en ai empêché, & je l'ai prié d'aller à Silly, où il apprendra ſûrement l'iſſue de cette fatale rencontre. Oh! maman, ſi Verſannes ſuccombe, que deviendra la malheureuſe Hortenſe? .... Mais, hélas! elle ne peut

jamais être à lui ; un obſtacle invincible ! . . . . . On me fait demander. Elle ſe trouve plus mal. Sa mere a voulu que j'allaſſe prendre un peu de repos. Ah ! pourquoi l'ai-je quittée ? J'y vole.

CONTINUATION.

Le même jour, dans la ſoirée.

JE n'ai pû vous rejoindre plus tôt, ma chere maman ; l'état affreux dans lequel a été mon amie, ne m'a pas permis de la quitter un moment. Quoiqu'elle ſoit plus mal que ce matin, comme elle eſt un peu tranquille, je pourrai vous inſtruire du fatal accident qui a redoublé ſes maux. Quand je ſuis revenue auprès d'elle, je l'ai trouvée dans des convulſions affreuſes ; meſdames de Valſin & de Valſorand la ſoutenaient ; monſieur ſe promenait dans la chambre, avec une

agitation extrême. Allez, allez près d'elle, m'a-t-il dit, en me voyant entrer. C'eſt moi, c'eſt moi qui l'ai tuée! Ne comprenant rien à ce propos, j'ai imaginé qu'oubliant la défenſe du médecin, il lui avait parlé de Verſannes, & avait exhalé ſon courroux contre lui. Cependant, plus occupée à la ranimer qu'à ſatisfaire ma curioſité, je me ſuis empreſſée auprès d'elle. Elle a r'ouvert les yeux. — Où eſt mon pere, a-t-elle demandé d'une voix éteinte? — Il eſt là, ma fille, a répondu ſa mere. — Maman, empêchez-le de ſortir. — Il s'eſt approché d'elle : — mon pere, promettez-moi que vous ne chercherez point à me venger. Hélas! ce ſerait bien inutile; cette cruelle vengeance ne ferait que hâter ma mort.... Vous ne me répondez point? Ah! faut-il que mon pere me traite avec tant de barbarie? Elle

a pris ſa main, l'a preſſée contre ſes lèvres. Jurez, jurez-moi que vous abandonnez ce cruel projet ! C'eſt le fils de votre ami, il devait être le vôtre. — Ne m'en parlez pas, c'eſt un monſtre, a répondu monſieur de Valſin, (toujours emporté par le premier mouvement). — Un monſtre... lui? Non, il ne ſaurait être un monſtre, a-t-elle repris. Mais, faites-moi cette promeſſe, ma tranquillité en dépend.... Ah ! s'il eſt coupable, pour le punir, il ſuffit de ma mort. Grand Dieu ! que deviendrais-je, ſi la vôtre, ſi la ſienne, étaient la ſuite de la funeſte rencontre que vous méditez. Mon pere ! mon pere ! (en élevant la voix & les mains) ne réduiſez pas votre fille au déſeſpoir !

Son état était ſi violent, que monſieur de Valſin a été forcé de faire cette promeſſe. — Tu le veux, ma

fille. Eh bien ! tu ne ſeras pas vengée.... — Vengée, a-t-elle dit, & de qui ? de celui que j'aime encore, malgré ſa perfidie, plus que moi-même. Ah ! mon pere, la vengeance retomberait ſur moi.

Elle était ſi fort affaiblie, qu'elle eſt reſtée ſans connaiſſance; nous avons cru qu'elle touchait à ſon dernier moment; & notre douleur était ſi grande, qu'elle nous empêchait de la ſécourir ; cependant elle a repris ſes ſens ; mais elle eſt ſi faible, qu'à peine peut-elle articuler un mot.

Le médecin, qui était allé à un château du voiſinage, eſt revenu, & l'a trouvée plus mal ; & s'il ne nous a pas ôté toute eſpérance, c'eſt, je le crains bien, pour nous empêcher de nous livrer au déſeſpoir ; mais il n'eſt que trop vrai, qu'il n'en a preſque plus lui-même.

Oh ! maman, je ne ſais comment je puis vous écrire. Mes larmes inondent mon papier ; mon cœur oppreſſé par la douleur, bat à peine ; mais j'ai beſoin d'épancher cette douleur ; celle des malheureux parents eſt ſi vive, qu'elle ne ſe manifeſte que par des cris, ou par un ſilence plus effrayant encore.

C'eſt par la femme-de-chambre que j'ai appris ce qui avait donné lieu à la ſcene de ce matin. Madame de Valſin avait exigé, ainſi que je vous l'ai dit, que j'allaſſe un peu me repoſer, me promettant de reſter toujours auprès d'Hortenſe. J'y ai conſenti. Malheureuſement, la mere & la tante ont été appellées dehors. Monſieur de Valſin eſt reſté ſeul avec ſa fille, qui était aſſez tranquille. Il avait un air agité. Marie lui a apporté un billet. Il était ſi empreſſé de l'ouvrir, qu'il

n'a point fait attention qu'elle lui disait qu'on n'avait pas trouvé celui auquel il était adressé, & que c'était le sien qu'on lui rapportait. Cependant il l'ouvrait avec la plus vive impatience ; quand il a reconnu son billet, il a eu un mouvement de colere, & l'a froissé dans ses mains, en murmurant quelque chose à demi-voix ; il l'a remis dans sa poche, mais il est tombé au moment qu'il sortait de la chambre. Hortense ayant apperçu que son agitation était causée par ce billet qu'elle avait vu tomber, a dit à Marie de le lui apporter. Celle-ci ne le voulait point & allait le brûler. Mademoiselle de Valsin a insisté si vivement que, craignant de lui faire de la peine, elle le lui a donné.

Monsieur de Valsin écrivait au marquis de se rendre au grand bois qui conduit à Valsorand, entre midi

& une heure. „ J'avais conſenti, lui „ dit-il, de donner ma fille au fils „ de mon meilleur ami, mais je ne „ croyais pas de l'unir à un perfide, „ à un impoſteur; tous les liens de „ l'amitié ſont rompus, vous avez „ abuſé de notre crédulité, vous nous „ avez trompé; mais votre mort ven- „ gera l'infortunée que votre perfidie „ plonge au tombeau; car j'eſpere „ que Dieu me ſoutiendra & que je „ retrouverai des forces, pour laver „ dans votre ſang l'outrage que vous „ nous avez fait ".

Vous comprenez, ma bonne maman, dans quel état cette lecture a réduit ma pauvre amie ! Ses parents ſont accourus aux cris qu'a pouſſé Marie; elle tenait encore ce fatal billet; monſieur de Valſin le lui a ôté des mains, & ſe frappant le front avec fureur. Grand Dieu ! c'eſt moi qui la

tue, a-t-il dit. Oui, je ſuis ſon aſſaſſin !

Je ſuis arrivée dans ce moment, & j'ai eu peine à le calmer.

Cependant, il était onze heures, je n'avais aucune nouvelle du marquis. Je n'oſais quitter Hortenſe, pour aller chez le miniſtre; il m'avait d'ailleurs promis de m'en apporter. J'étais dans la plus vive inquiétude, lorſqu'on eſt venu me demander. Je ſuis ſortie, j'ai trouvé monſieur Duval; la plus profonde mélancolie était répandue ſur ſa phyſionomie. Ah ! mon Dieu, le marquis eſt mort ! me ſuis-je écriée, me ſoutenant à peine. — Non, mademoiſelle, raſſurez-vous, il vit. — Mais, eſt il bleſſé, monſieur? — Voilà une lettre qu'il m'a chargé de vous remettre; elle vous inſtruira de tout. J'étais ſi tremblante, que j'ai eu de la peine à lire ceci.

„ Permettez, mademoiſelle à un
„ malheureux, d'oſer s'adreſſer à vous,
„ d'implorer votre pitié. Je vous pa-
„ rais, ſans doute, le plus coupable
„ des hommes ; mais j'en atteſte le
„ Ciel ; je fus trompé, & je n'ai à me
„ reprocher que d'avoir cru trop faci-
„ lement ce que je déſirais.

„ Monſieur de Surville vient de
„ tomber ſous mes coups : le mal-
„ heureux, s'acharnant à ma perte,
„ a trouvé la ſienne. Je ſuis auſſi
„ griévement bleſſé, mais cette bleſ-
„ ſure eſt le moindre de mes maux.
„ Oh! mademoiſelle, j'ignore ce que
„ fait celle que j'aime uniquement.
„ Veuillez, au nom de cette amitié qui
„ vous unit à elle, m'écrire un mot,
„ me raſſurer, me dire qu'elle eſt
„ mieux.... Ah! ſur-tout, dites-moi
„ que je ne ſuis pas pour elle, un
„ objet d'horreur...., Si je pouvais

„ la voir.... la voir & mourir, c'eſt
„ ce que je déſire. Je ne ſais que trop
„ que j'ai perdu pour jamais tous les
„ droits au bonheur ; mais j'ai celui
„ de l'adorer ; la mort ſeule pourra
„ me le ravir. Monſieur Duval ſe
„ chargera de me remettre votre ré-
„ ponſe ; vous ne refuſerez pas d'en
„ faire une à l'infortuné qui l'attend,
„ comme la choſe qui doit décider
„ ſon ſort.

J'ai demandé au miniſtre quelques détails ſur cette malheureuſe affaire ; elle venait de ſe terminer, quand il eſt arrivé à Silly. Il a ſû par les deux valets-de-chambre, que monſieur de Surville s'était battu en déſeſpéré, qu'il avait accuſé Verſannes de lâcheté, de perfidie ; que celui-ci, pouſſé à bout par les injures de ſon adverſaire, qui d'ailleurs, avait fondu ſur lui ſans qu'il y fut préparé, & l'avait

bleſſé à l'épaule gauche, s'eſt défendu vivement : l'épée de Surville s'eſt caſſée ; le marquis a jetté la ſienne, lui a demandé s'il était ſatisfait ? — Non, je ne le ſerai que par ta mort, a-t-il dit, ſaiſiſſant deux piſtolets ; il en a donné un à Verſannes, qui lui a dit de tirer le premier. Il était ſi fort troublé par la colere que, ſa main tremble, il tire & manque ſon coup. Verſannes, plus heureux, l'a renverſé baigné dans ſon ſang ; il n'était pas mort encore, mais il doit l'être à préſent.

Le marquis s'eſt approché de lui. Je meurs, a dit Surville, & je n'ai pu venger Cécile ; elle a un fils ; l'abandonnerez-vous ? Je dois atteſter que vous vous êtes conduit en homme d'honneur ; que c'eſt moi qui toujours fus l'agreſſeur : j'en prends à témoins nos gens.... Mais, oh !

ma ſœur! a-t-il ajouté d'une voix preſque éteinte; grand Dieu! que vas-tu devenir?

Le miniſtre eſt arrivé dans ce moment là. Oh! monſieur, a-t-il continué, en s'adreſſant à lui, j'oſe vous la recommander, & il s'eſt évanoui!

Un brancard qu'on avait eu la précaution d'apporter, étant prêt, on l'a mis deſſus, on l'a emporté.

Cependant le marquis perdait beaucoup de ſang. Germain, ſon valet-de chambre, avait fait venir une voiture, & comme il s'entend un peu à la chirurgie, il a panſé la playe de ſon maître, & l'a fait monter dans le carroſſe, avec le miniſtre qui l'a ramené chez lui; c'eſt de là qu'il m'écrit. On lui a propoſé de le conduire à la ville, pour être plus à portée des ſécours. — Non, non, a-t-il répondu vivement; je veux reſpirer le

même air qu'elle. M'éloigner ! eh ! je ne ſerais plus à même de me juſtifier ; & d'ailleurs, que m'importe la vie ſi Hortenſe me croit coupable ?... Ah ! ne m'éloignez pas du ſéjour qu'elle habite !

On a fait chercher un chirurgien, qui n'a pas trouvé la bleſſure dangereuſe ; mais la direction du coup la rendra difficile à guérir, & l'inquiétude du marquis pour Hortenſe, ajoute à ſon mal, en augmentant la fiévre.

Je lui ai répondu, que j'aimais à le croire innocent, que je le conjurais de ne faire aucune démarche pour voir mademoiſelle de Valſin, qu'elles ſeraient toutes inutiles ; qu'elle était aſſez mal, mais que nous nous flattions que l'extrême tranquillité calmerait ſon agitation. J'ai fini, en le priant de ne pas ſe laiſſer aller au découragement, & que je m'engageais à lui écrire deux fois par jour.

J'ai cru devoir dire à monſieur & à madame de Valſin, l'état dans lequel était le marquis. Le premier a eu l'air de regretter que ce ne fût pas lui qui l'eût bleſſé. La derniere s'eſt attendrie ſur ſon ſort. Sa lettre que je leur ai fait voir, l'a touchée ſenſiblement. — Oh! oui, j'aime à le croire innocent! a-t-elle dit. — Innocent? Madame! a repris monſieur de Valſin; & quand cela ſerait, quel avantage en retirerions-nous? Il ne ſera ſûrement jamais l'époux de ma fille, puiſqu'une autre a des droits à réclamer.... Ah! Verſannes, Verſannes, ſont-ce les ſuites que devait avoir notre intime liaiſon?

Nous déſirions ſavoir, ſi Surville était mort; quelques détails ſur cette malheureuſe affaire, & ſur Cécile. Le miniſtre ne pouvait quitter le marquis; aucun de nous ne pouvait aller

à Silly ; enfin, madame de Cérigni eſt arrivée ; elle s'eſt chargée de cette commiſſion. Elle y eſt actuellement; nous attendons ſon retour avec la plus grande impatience.

Hortenſe, affaiblie à l'excès, peut à peine parler; elle m'a cependant demandé des nouvelles du marquis. Je lui ai dit qu'il m'avait écrit; qu'il était encore à Valſorand, mais aſſez incommodé.... — Et Cécile, où eſt-elle ?... (j'ai vu qu'elle prononçait ce nom avec une eſpece d'horreur) & ſon enfant?... Oh ! il faut, il faut qu'il lui rende un pere.... — J'ai eſſayé de détourner la converſation; mais elle a inſiſté. — Tu lui diras que je réſigne tous mes droits à l'heureuſe Cécile ; d'ailleurs, je ne ſerai pas longtems un obſtacle.... — J'ai mis ma main ſur ſa bouche. Elle a ſouri — Je n'achéverai pas, a-t-elle ajouté; mais

Eugénie, tu veux mon bonheur, & tu ſais s'il eſt ailleurs pour moi, que dans mon tombeau?

Ses parents ſe ſont approché; elle leur a témoigné la plus vive tendreſſe; il ſemblait qu'elle eût repris des forces, pour les raſſurer. Cependant, elle eſt viſiblement plus mal. Mais, adieu, ma chere maman! j'entends revenir madame de Cérigni; je vous quitte; il me tarde d'entendre ce qu'elle aura à nous dire; nous n'avons pu encore percer l'obſcurité qui nous environne; peut-être nous découvrira-t-elle tant de myſteres.

LETTRE XXXIX.

Madame de Cérigni à Madame de S. Firmin.

Dans la nuit.

QUOIQUE je n'aye point l'honneur d'être connue de vous, madame! je prends la liberté de remplacer mademoiſelle votre fille, dans la tâche qu'elle s'eſt impoſée de vous faire les triſtes détails de ce qui ſe paſſe ici; elle eſt ſi fatiguée, & d'ailleurs ſi fort occupée auprès d'Hortenſe, qu'elle n'a ni le tems, ni la force d'écrire; & cependant elle ſait que vous êtes très-inquiéte, & que ſon ſilence augmenterait votre inquiétude. J'ai exigé

d'elle, qu'elle prit un peu de repos cette nuit; je reſte auprès de l'intéreſſante malade; elle exige ſi peu de ſoins; il faut d'ailleurs la laiſſer ſi tranquille, que je profite de ce moment pour acquitter la promeſſe que j'ai faite à mademoiſelle de S. Firmin.

Oh ! madame, quel cruel événement ! que nous étions loin de le prévoir...! mais, ce n'eſt pas des réflexions que vous voulez; je ne puis en faire aucune que vous n'ayez déja faite, & je dois venir aux faits.

J'arrivai hier, dans l'intention de ſéconder votre aimable fille dans les ſoins qu'elle rendait à notre malheureuſe amie, dont l'état m'affligea au delà de ce que je puis dire. Son changement eſt extrême. Il eſt inconcevable que deux jours de maladie & de chagrins ayent pu la changer à ce point.

Quand

Quand elle me vit entrer, elle ſourit. — Ah ! vous me donnerez des nouvelles du marquis, n'eſt-ce pas ? Ils ne veulent pas me permettre de le voir, ni même d'en parler..., comme s'ils pouvaient me défendre de m'en occuper ſans ceſſe.... — Ecoutez ! ils vous diront qu'il eſt bien coupable.... mais je ſuis ſûre qu'il n'eſt que malheureux. — Oh ! il l'eſt beaucoup, s'il l'eſt autant que moi; mais, peut-être le ſera-t-il plus longtems.

Elle a prononcé ces mots avec tant de volubilité que j'eus peine à l'entendre ; elle avait la vivacité de la fievre, qui était très-violente. Je pleurais. — Ne pleurez pas, ma bonne amie ! vous ne ſavez pas que mes peines finiront, pour ne jamais renaître.... dans peu de jours, je ſerai

heureuſe.... mais, ne le dites pas à mes parents, car ils ne veulent pas entendre parler de ce bonheur; & cependant ils diſent qu'ils m'aiment tant.

Ils s'approcherent dans ce moment, & craignant que de parler, ne lui fit encore plus de mal, ils m'emmenerent. Nous déſirions, me dit madame de Valſin, d'avoir quelques détails rélatifs à Cécile, à ſon frere, à la maniere dont toute cette affaire a été conduite; & ſur-tout, nous voudrions ſavoir, ſi réellement le marquis ignorait qu'elle pût réclamer des droits, s'il a été lui-même trompé en croiant que ſon fils était mort, & qu'elle entrait au couvent; quoique ſa juſtification ne puiſſe changer la réſolution que nous avons formée, de ne jamais lui donner Hortenſe, nous déſirerions d'apprendre qu'il ne s'en eſt pas rendu indigne par une perfidie

& un menſonge odieux dont je me plais à le croire incapable.

Mademoiſelle de Surville peut ſeule nous inſtruire ; mais nous ſommes hors d'état d'aller à Silly & de la voir. Veuillez-donc, ma chere madame, vous charger de cette pénible commiſſion. Vous la trouverez plongée dans la douleur; ſon frere doit être mort ; mais j'imagine cependant qu'elle déſire de ſavoir ce que nous penſons de cette cruelle affaire.... Donnez-lui toutes les conſolations dont elle peut être ſuſceptible : dites-lui que, quoiqu'elle ait détruit pour jamais notre bonheur : ah ! dites-lui que nous ne ferons point un obſtacle au ſien, & qu'il ne tiendra pas à nous que le marquis ne lui rende juſtice. Ah ! pourquoi, pourquoi ne nous prévenait-elle pas ? Une lettre qu'elle nous aurait écrite, aurait empêché

cette démarche cruelle, dont l'éclat ne peut que lui faire tort à elle même. Je dis à madame de Valſin que je croyais qu'elle avait été conſeillée par la marquiſe; & je ne me trompais pas.

Je partis tout de ſuite. Arrivée à Silly, je demandai à voir mademoiſelle de Surville. On me fit attendre quelques minutes. Je crus entendre la voix de madame d'Argennes; au moment où j'entrai, la porte d'un cabinet ſe fermait. Je vis que c'était elle qui ſortait; & le bruit d'une voiture me fit comprendre qu'elle était partie.

Ainſi qu'on me l'avait annoncé, Cécile était profondément affligée. J'avais appris par un domeſtique, que ſon frere était mort, il y avait quelques heures. Elle tenait ſon enfant dans ſes bras; je m'approchai. Mademoi-

ſelle, lui dis-je, vous voyez l'intime amie de mademoiſelle de Valſin; mais je ne viens point inſulter à votre douleur; elle eſt ſi naturelle; je viens la partager, & vous offrir toutes les conſolations propres à la calmer.

Des conſolations! madame, dit-elle en pleurant, je n'en mérite aucune: j'ai creuſé moi-même l'abîme affreux dans lequel mon malheureux frere & moi nous ſommes tombés.... Mais cet enfant, ajouta-t-elle, en le preſſant contre ſon cœur, & l'arroſant de ſes larmes, devions-nous l'entraîner avec nous?....

Je ne ſais point, mademoiſelle, ce que vous avez à vous reprocher, répondis-je; mais vos droits ſont ſacrés; & ſoyez aſſurée qu'il ne tiendra pas à la famille de Valſin, qu'ils ne ſoient reconnus.

Oh! jamais, jamais, dit-elle; le

marquis m'a en horreur; & cette funeſte démarche aura redoublé ſa haine. Cependant, ne fallait-il pas aſſurer un ſort à cet être infortuné? — Oui, ſans doute, mademoiſelle, mais la maniere?... — Ah! madame, n'achevez pas; j'ai trouvé, ainſi que vous, qu'elle était blamable; mais, jeune, ſans expérience, je me ſuis laiſſée conduire, & l'on m'a égarée.

Je déſirerais ſavoir, mademoiſelle, ſi monſieur de Verſannes ignorait réellement, que cet enfant exiſtât, & que vous n'étiez point dans un couvent? (Elle rougit.) — Je devais prévoir, madame, cette queſtion; & je l'avoue, elle m'embarraſſe; je ne puis vous répondre, ſans entrer dans des détails humilians pour moi; mais j'en ſuis venue à ce point d'indifférence, pour ce qui me regarde perſonnellement, que je ne crains point

de vous inſtruire de toute cette malheureuſe affaire ; & d'ailleurs il s'agit de juſtifier le marquis ; & je ne balance plus.

Vous n'ignorez pas que, le ſentiment ou la paſſion que j'avais pris pour monſieur de Verſannes, me fit oublier tous les principes de vertu que je devais avoir ; l'extrême tendreſſe que j'avais pour lui, m'aveuglait au point de me faire croire qu'elle était partagée ; elle ne l'était point, & je ne tardai pas à m'en appercevoir ; mais plus ſenſible que fiere, je ne ceſſai pas d'aimer, ou, pour mieux dire, mon amour augmenta, lorſque je connus les ſuites de ma faibleſſe ; ce n'était plus un homme inſenſible, que je voyais dans le marquis, mais le pere de mon enfant ; & cette rélation me le rendit plus cher encore.

Vous avez ſu les ſuites de l'expli-

cation qu'il eût avec mon malheureux frere. Verſannes lui déclara que jamais il ne conſentirait à m'épouſer; & à la douleur de penſer que mon frere courrait le riſque de perdre la vie pour moi, ſe joignit celle de voir qu'il fallait renoncer à toutes les eſpérances que j'avais entretenue. Le marquis s'expatria, changea de nom; il apportait tant de ſoins à cacher le lieu de ſa retraite, que je l'aurais toujours ignorée, ſans madame d'Argennes ma parente.

Mon pere, au déſeſpoir de ce qui était arrivé, comprenant bien que, puiſque je n'avais aucune promeſſe de Verſannes, il ne pourrait l'engager à m'épouſer; craignant la perte de ma réputation, ſi je reſtais à Bordeaux, il réſolut de m'envoyer à Paris, auprès de madame d'Argennes; il lui écrivit; elle lui répondit que ſa

ſanté l'obligeait de faire un voyage en Suiſſe, & qu'elle ne pouvait me recevoir. Elle ajoutait, avec aſſez d'indifférence, que, puiſque le marquis refuſait de m'épouſer, il fallait, après que je ſerais rétablie, me mettre dans un couvent, éloigner l'enfant, & que tout s'oublierait.

On ſuivit ſon conſeil; on m'emmena dans une campagne à quelques lieues de la ville : cet être deſtiné à maudire ſa naiſſance, y vit le jour; on publia qu'il était mort en recevant la vie, & j'entrai dans un monaſtere, réſolue de me faire religieuſe.

Cependant, mon cœur était toujours occupé de Verſannes; je ſentais que je faiſais le plus cruel des ſacrifices : il y avait des momens où je penſais que la vue de ſon fils ferait naître dans ſon ame des ſentimens nouveaux, & qu'il aimerait celle qui

l'avait rendu pere. Vaines illuſions ! ſon cœur était deſtiné à éprouver l'amour dans toute ſa force, & je ne devais pas en être l'objet.

J'étais preſque décidée à prendre le voile, lorſque mon frere m'apporta une lettre de madame d'Argennes.

„ J'ai enfin découvert votre infi-
„ dèle, (m'écrivait-elle). Il eſt à
„ L******* en Suiſſe, ſur le point
„ d'épouſer une jeune perſonne, pour
„ laquelle il n'a pas de goût; malgré
„ cela, il a cherché à la ſéduire, en
„ employant les mêmes moyens qui
„ lui avaient ſi bien réuſſi avec vous;
„ mais ſes parents, plus adroits que
„ les vôtres, ayant découvert ſes
„ projets, le forcent à l'épouſer. Je ſuis
„ bien trompée, ma couſine ! ſi votre
„ préſence, & celle de ſon fils, ne
„ le combleraient pas de joye, en
„ l'empêchant de former un lien qu'il

„ ne peut que déteſter. Venez! il en
„ eſt tems encore; venez réclamer
„ vos droits! partez tout de ſuite,
„ prenez la poſte, obſervez le plus
„ grand myſtere! Il faut un coup d'é-
„ clat; il faut humilier une rivale,
„ vaine de ſes ſuccès; il faut lui prou-
„ ver qu'elle était dans l'erreur, en
„ croyant poſſéder le cœur du mar-
„ quis. J'ai un projet dont la réuſſite
„ comblera, j'eſpere, tous vos vœux.
„ Voici mon adreſſe. Deſcendez chez
„ moi, de la prudence, & ſur-tout de
„ la diſcrétion".

Cette lettre fit naître dans mon cœur les plus douces eſpérances, quand je l'eûs finie. — A quoi vous décidez-vous, me demanda mon frere? — A partir immédiatement. — Eh bien! je vous accompagnerai. Je vais tout préparer, & j'augure bien de ce voyage.

Je ne fis aucune réflexion ſur l'inconſéquence de cette démarche. Je ne penſai plus à l'indifférence du marquis, je ne vis que la poſſibilité d'être à lui : il n'aimait pas, diſait la marquiſe, la femme qu'on voulait lui faire épouſer. Il ne m'aimait pas non plus ; mais j'étais la mere de ſon enfant ; peut-être même, l'obligerai-je, en réclamant mes droits ? Cette derniere idée, ſur-tout, me ſéduiſit, & nous partîmes, ayant les plus douces eſpérances.

Nous mîmes tant de célérité dans notre voyage, que nous arrivâmes quelques jours avant celui fixé pour le mariage. Madame d'Argennes parut enchantée de nous voir. — Il faut du courage & de la fermeté, dit-elle, ſur-tout, laiſſez-vous conduire par moi.

Alors elle nous expoſa ſon projet ;

je le rejettai avec horreur. Quoi! faire un éclat, un ſcandale? non, jamais je n'y conſentirai. — Il le faut; Verſannes, enlacé, ne pourra nous échapper. Quoique mademoiſelle de Valſin l'aime; comme elle eſt fiere, la certitude qu'une autre a des droits antérieurs, (car je ne ſuppoſe pas qu'il lui ait fait la confidence de ſon intrigue avec vous) la fera renoncer volontairement à une union qui ne pourrait qu'être malheureuſe; & ſi je la juge d'après ma façon de ſentir & de penſer, elle vous ſaura même gré d'être venue y mettre obſtacle; d'ailleurs vous avez un motif puiſſant.... votre fils.... — Il eſt vrai, lui répondis-je; mais, ſi j'écrivais à Verſannes? — Gardez-vous en bien! il eſt imprudent; cette lettre pourrait tomber entre les mains de monſieur de Valſin, elle l'engagerait à hâter la célébration

du mariage, & nous manquerions le moment favorable. Je vous le répete, laiſſez-vous conduire par moi.

Oh! madame, comment pouvais-je croire que ma couſine m'en impoſait: je déſirais trop que tout ce qu'elle m'avait dit, fût vrai, pour en douter; cependant mon cœur ſe révoltait à ce qu'on exigeait de moi; mais mon frere m'encouragea. Ah! j'étais loin de prévoir qu'il courrait à ſa perte. O! mon frere! (ajouta-t-elle, en fondant en larmes) pardonne-moi! j'ai été la funeſte cauſe de ta mort; mes regrets & mes remords te vengeront!

La marquiſe penſa que nous ſerions moins expoſés à être découverts dans un village, & nous amena ici; je n'y ai vu perſonne, mais j'entendais parler à l'hôteſſe, du mariage brillant qui devait ſe faire à Valſorand.—On dit qu'ils s'aiment tant, diſait-elle, —

Je voulus lui faire quelques queſtions; la crainte de me trahir, m'en empêcha. Je fis part à mon frere de ce que j'avais entendu; il diſſipa mes craintes, en me diſant que le peuple, qui ne ſe mariait jamais ſans inclination ou préférence, croiait qu'il en était de même des gens de diſtinction, & que je devais m'en rapporter à ce que m'avait dit madame d'Argennes.

Cependant le jour fatal approchait. Ma couſine vint me raſſurer, & fortifier mes eſpérances; hélas! elles auraient dû être déçues, en voyant le marquis avec mademoiſelle de Valſin. J'étais mêlée dans la foule, quand ils arriverent. Oh! comme elle me parut belle! j'avais peine à me perſuader qu'elle ne fût pas l'objet de la plus vive paſſion; l'empreſſement de Verſannes à aller au devant d'elle, ne m'échappa point; mais je crus que

c'était l'uſage ; & j'étais ſi perſuadée qu'il ne l'aimait pas, comme il devait l'aimer, que je pris pour ſimple politeſſe, les témoignages du plus ardent amour.

Ils arriverent à l'égliſe. Mon voile me dérobait aux regards de Verſannes. La majeſté du lieu, la foule dont nous étions entourés, la ſolemnité de la cérémonie, la crainte du ſcandale que j'allais cauſer, tout faillit à m'arrêter. Mon frere, me voyant tremblante, irréſolue, me preſſait. Je cédai à ſes inſtances. Vous avez ſu le reſte. Oh ! madame, j'atteſte le ciel, que, dès que je vis l'état de mademoiſelle de Valſin, le déſeſpoir du marquis, quand j'entendis les expreſſions de ſon amour, j'aurais voulu être morte mille fois, avant de faire cette cruelle démarche.

Je ne ſais point quelles ont été les raiſons de la marquiſe pour me trom-

per, en me disant que Versannes n'aimait pas Hortense. Je veux croire que l'intérêt qu'elle prenait à moi, & à mon malheureux enfant, l'y a engagée; mais, oh! combien elle m'en a imposé! & qu'il n'est que trop vrai que le marquis aime, adore mademoiselle de Valsin!

Je l'ai justifié, madame! Oui, il ignorait que son fils vécût, & que j'étais encore libre; ce secret n'était connu que de ma famille; la maniere cruelle dont il s'est vengé, ne me prouve que trop sa haine; je suis cependant forcée de convenir que mon frere, en mourant, lui a rendu justice, qu'il avait voulu l'épargner; mais, victime de son honneur, de sa tendresse pour son infortunée sœur, mon cher Surville a succombé. Oh! madame, que deviendrai-je? privée du seul appui que j'avais, abandonnée à

moi-même, dans un pays étranger, entourée de gens que j'ai ſi cruellement offenſé. Et cet enfant, quel ſera ſon ſort?...

Le récit de Cécile m'avait paru très-intéreſſant, & j'étais bien plus portée à la plaindre qu'à la blâmer. Je l'aſſurai que Verſannes, perſuadé qu'il ne pourrait jamais épouſer Hortenſe, conſentirait peut-être à s'unir avec elle, ou du moins à reconnaître ſon enfant, & à lui faire un ſort.

Elle me dit que madame d'Argennes lui conſeillait de le pourſuivre comme meurtrier de ſon frere, à moins qu'il ne conſentit à l'épouſer. Mais le puis-je? (ajouta-t-elle.) Surville, en mourant, a déclaré que lui ſeul était l'aggreſſeur, que le marquis avait cédé à la néceſſité de ſe défendre, & d'ailleurs, n'eſt-il pas le pere de mon fils? Non, qu'il vive, qu'il vive heu-

reux ! & puiſſai-je mourir plutôt que de continuer à porter atteinte à un bonheur que j'ai ſi cruellement troublé !

Ce que je lui ai dit de l'état d'Hortenſe, l'a vivement touchée. — Ah ! ciel, a-t-elle dit, aurais-je encore ſa mort à me reprocher ? Oh ! j'eſpére que l'Etre ſuprême la rendra à vos prieres. — Elle m'a priée de revenir la voir. Je le lui ai promis, & je l'ai quittée, pénétrée de ce que j'avais entendu.

Je n'ai pas voulu l'éclairer ſur le caractere odieux de ſa parente ; elle en a beſoin dans l'abandon où elle eſt, & la connaiſſance de ſa perfidie la porterait à la déteſter. Qui pourrait croire que des traits auſſi doux, une phiſionomie auſſi agréable, cachent une ame noire & cruelle ? non ſeulement elle veut détruire le bonheur d'un homme auquel elle n'a pu plaire, &

celui de ſa rivale ; mais elle entraine ſes parents dans l'abime. Il lui importe peu de faire couler des larmes, d'affliger à jamais trois familles, pourvu que ſa vengeance ſoit ſatisfaite. Il faut penſer, pour la juſtifier un peu, s'il eſt poſſible, qu'elle ne croyait pas que cette démarche eut des ſuites auſſi funeſtes ; elle eſpérait, ſans doute, que Verſannes, pouſſé dans ſes derniers retranchemens, épouſerait ſa couſine ; mais encore, elle n'ignorait pas qu'un amour mutuel uniſſait Hortenſe au marquis, qu'elle cauſait leur malheur ; & par-tout ce que m'a dit Cécile, je ſuis perſuadée que, ſi elle l'avait ſu, elle n'aurait jamais ſuivi les perfides conſeils de madame d'Argennes. Oh ! madame, à quels écarts peuvent conduire la coquetterie, la vanité.... & qu'il eſt affreux de penſer que des êtres auſſi intéreſſans, en ont été les victimes !

Au milieu des pénibles réflexions que me faiſait faire le récit de mademoiſelle de Surville, l'idée que Verſannes était innocent, en adouciſſait l'amertume. Monſieur de Valſin m'a écoutée impatiemment ; les deux ſœurs, avec intérêt. — Oh ! je l'ai bien toujours cru, diſait madame de Valſorand, que ce pauvre marquis n'était pas auſſi coupable. Eh bien ! mon frere, il pourra épouſer Hortenſe, puiſque Cécile y renonce ? — Que voulez-vous dire, madame ? il ne l'épouſera jamais ; & ma fille elle-même, ne le voudrait pas, j'en ſuis perſuadé ; d'ailleurs, nous ſera-t-elle conſervée ?

On n'a point voulu faire part à l'intéreſſante malade de ce que j'avais appris de mademoiſelle de Surville ; elle eſt ſi faible qu'un rien l'agite ; & ces détails ne pourraient que redoubler ſon mal, dans ce moment.

J'ai fait demander, ce ſoir, des nouvelles du marquis. Il avait une fievre violente, & ſon domeſtique que j'ai vu un inſtant, m'a dit qu'on avait mille peines à le retenir dans ſon lit. Il y a des momens où l'horreur de ſa ſituation ſe retraçant à lui, il veut mourir, arracher les bandes qui enveloppent ſa playe; & l'on eſt obligé de le garder à vue.

Il voulait venir voir Hortenſe; la crainte ſeule de lui faire de la peine, l'en a empêché.

Oh! madame, comment tout ceci ſe terminera-t-il? je vois un dédale affreux, dont l'iſſue ne peut être que funeſte. Il m'eſt aiſé de comprendre, par tout ce que m'a dit mademoiſelle de Valſin, qu'elle déſire ardemment la mort: eſt-elle à blâmer? & ne ſerait-elle pas trop malheureuſe, ſi ſa vie était prolongée?

Je finis, madame, cette immenſe lettre, en vous aſſurant de tout mon reſpect.

DE CÉRIGNI.

P. S. Mademoiſelle de S. Firmin me charge de vous offrir ſes tendres reſpects; elle vous prie de n'être point inquiéte ſur elle. Notre pauvre amie eſt moins agitée actuellement; mais elle eſt extrêmement affaiblie.

Vous ſaurez, tous les deux jours, ce qui ſe paſſe ici, par Eugénie, ou par moi.

LETTRE XL.

De la même à la même.

Valſorand, le ſurlendemain au ſoir.

C'EST encore moi, madame, qui vous écris, quoiqu'auſſi douloureuſement affectée que mademoiſelle de St. Firmin; cependant, comme je puis mieux me rendre maîtreſſe de ma douleur, je me ſuis chargée de vous inſtruire du triſte & cruel événement.

Oh! madame, notre chere, notre intéreſſante Hortenſe, touche à ſes derniers momens! Qui pourrait peindre l'affliction de ſes infortunés parents! Elle les rend immobiles, incapables d'articuler aucune parole; leurs regards

regards fixés ſur leur fille chérie, ont l'expreſſion du plus violent déſeſpoir ; celui d'Eugénie ne connaît point de bornes ; à genoux, auprès du lit de ſon amie mourante, tenant une de ſes mains, elle l'arroſe de ſes larmes, & ſemble la conjurer de vivre. Madame de Valſorand ne ſe connaît plus ; on a été obligé de l'éloigner de la chambre de ſa niece, car ſes cris la troublent & l'effraient.

Oh ! quel ange, madame, & qu'elle était digne d'un plus heureux ſort ! Ma lettre, que vous aurez reçue ce matin, vous aura préparée à ce que celle-ci doit vous apprendre ; cependant j'étais loin de croire que cette charmante fille fût ſi près de ſa fin. Le médecin nous dit hier, qu'elle était aſſez mal, mais qu'elle pouvait vivre encore pluſieurs jours ; que même il pourrait ſurvenir une criſe, qui

produirait une révolution favorable ; mais qu'il fallait éviter de l'émouvoir, & la laiſſer toujours dans la plus grande tranquillité. Hélas ! nous ne prévoyions pas l'événement qui devait troubler ce repos, & qui hâte ſa fin!

Le marquis, ayant appris que j'étais à Valſorand, me fit conjurer hier, d'aller le voir : je me rendis au presbytere ; je le trouvai dans la plus grande agitation ; il s'était levé, malgré les inſtances du chirurgien & de ceux qui l'entouraient ; cependant il ne pouvait ſe ſoutenir. En me voyant entrer, il voulut s'avancer vers moi, & retomba ſur ſon fauteuil. — Ah ! madame, venez-vous apporter quelque conſolation à un malheureux ? — Hortenſe .... Ne ſuis-je pas pour elle un objet d'horreur ? — Je lui répondis, qu'on n'oſait prononcer ſon nom devant elle ; qu'au ſurplus, elle

demandait ſouvent de ſes nouvelles, & paraiſſait plus le plaindre que le blâmer. — Ah ! ſi je pouvais la perſuader de mon innocence.... Mais, jamais ſes parents .... — Ils en ſont convaincus, lui dis-je, en l'interrompant, & Cécile a juſtifié.... — Elle, & comment ?

Je lui racontai alors ma viſite à mademoiſelle de Surville ; la converſation que nous avions eue. Il parut étonné. — Quoi ! elle juſtifie celui dont elle a tant à ſe plaindre ; mais elle a pu vous le dire ? Madame, jamais je ne lui ai témoigné cette tendreſſe qu'elle était en droit d'attendre, & qu'Hortenſe ſeule pouvait m'inſpirer. Il s'exhâla alors contre la marquiſe ; & je crois que, ſi elle eût été préſente, elle aurait eu peine à échapper à ſa fureur.

Mais quoi ! ajouta-t-il ; Hortenſe

croit encore que je l'ai trompée ! Vous ne pouvez l'éclairer ? Oh ! madame, que me ſert d'être juſtifié, ſi elle ne le ſait pas ? Que m'importe le jugement de ſes parents ? ſes doutes ſur ma ſincérité, me rendent ſeuls le plus malheureux des hommes ! Ah ! qu'elle ſache que je n'ai jamais aimé qu'elle, & que j'étais ſincere, quand je l'aſſurais que Cécile ne pouvait mettre obſtacle à mon bonheur. Il faut, il faut qu'elle en ſoit inſtruite ; ma vie, & peut-être la ſienne en dépendent !

Je lui alléguai alors les défenſes du médecin, & je lui promis que, dès que je m'appercevrais de quelque intervalle lucide, je lui ferais part de tout ce que Cécile m'avait dit pour le diſculper. — Voudra-t-elle vous croire ? Ah ! que ne puis-je la perſuader moi-même ; mais, les cruels qui l'entourent, m'en empêcheraient !

Ah ! faut-il qu'elle ſoit la ſeule qui me croie encore coupable, quand le bonheur ou le malheur de ma vie ſont attachés à l'opinion qu'elle peut avoir de moi ?... Mais, elle eſt donc bien mal, reprit-il, après un moment de ſilence ? Ne me le cachez pas, ajouta-t-il avec une douleur concentrée ; elle a peut-être ceſſé ?.... Ah ! mon Dieu, mon Dieu ! je ne puis ſoutenir cette idée.

Je fus ſi effrayée de l'état violent dans lequel il était, que je me hâtai de le raſſurer, en lui diſant ; qu'en effet, elle était aſſez mal, mais qu'on ſe flattait que ſa jeuneſſe, le calme & la tranquillité, aidés des ſoins du médecin, la rétabliraient. Ah ! qu'elle vive, qu'elle vive ! & que je meure mille fois, pour épargner ſes jours !

Voyant que tout ce que je lui diſais, ne ſervait qu'à aigrir ſa douleur

& augmenter ſon agitation, je le quittai, en lui promettant de revenir & de lui faire donner ſouvent des nouvelles d'Hortenſe.

Elle ignorait que j'avais été chez le marquis; cependant, lorſque j'entrai dans ſa chambre. — Ne l'avez-vous point vû, s'écria-t-elle? Eſt-il donc ſi malade, qu'il ne puiſſe venir auprès de celle qui ne demande que de le voir un inſtant?

Je lui dis qu'il était en effet très-incommodé, qu'elle était d'ailleurs ſi faible, qu'on craignait pour elle l'émotion que lui cauſerait la préſence de Verſannes. — Ah! le bonheur me rendrait des forces, dit-elle en s'animant. — Mais, repris-je, cette entrevue ne pourrait qu'être douloureuſe pour tous deux. — Douloureuſe! Eh! pourquoi? Ne m'aimerait-il plus? (Puis, ayant l'air de ſe rappeller la

cruelle vérité.) Oh ! oui, bien douloureuſe, puiſque nous devons être étrangers l'un à l'autre. Mais, eſt-il donc bien vrai que je ne le reverrai plus ? C'eſt un ſacrifice cruel ; il faut le faire. — Je l'aſſurai qu'elle pourrait ſe rétablir. — Non, dit-elle, impoſſible, je me ſens, mais je me réſigne ; d'ailleurs, vous l'avez dit, je crois, nous ne pourrions nous revoir ſans la plus extrême douleur ; car il eſt bien coupable, & cependant il m'eſt encore ſi cher.

Il me ſemblait que c'était le moment de lui dire que Cécile l'avait diſculpé, mais madame de Valſin, témoin de cet entretien, que je conſultai là-deſſus, me fit obſerver qu'elle était trop agitée, & qu'un ſentiment nouveau, quelque doux & agréable qu'il pût être, augmenterait cette agitation.

Nous paſſâmes la ſoirée dans ſa chambre. Elle s'aſſoupiſſait de tems en tems, & ſortait de cet aſſoupiſſement, pour tomber dans des rêveries encore plus effrayantes : les noms de Verſannes, de Cécile, ſouvent répétés, annonçaient combien elle en était occupée. Eugénie voulut paſſer la nuit auprès d'elle avec Marie, & nous engagea à nous retirer de bonne heure, pour prendre quelque repos. Je me jettai ſur mon lit, toute habillée, réſolue de redeſcendre auprès de mademoiſelle de S. Firmin, & de veiller avec elle.

Il y avait à peine une heure que j'étais retirée, lorſque j'entendis dans la chambre d'Hortenſe, qui eſt audeſſous de la mienne, des cris, des gémiſſemens. Je diſtinguai une voix étrangere. Je me lève très-émue, je deſcends. Jugez, madame, de ma ſur-

priſe, lorſque je vois Verſannes à genoux auprès du lit de mademoiſelle de Valſin, tenant une de ſes mains; elle était évanouie dans les bras d'Eugénie. Elle n'eſt pas morte, s'écria-t-il, en me voyant entrer; non, elle vit encore; elle vivra pour me rendre le plus heureux des hommes. Hortenſe! Hortenſe! ajouta t-il, en voulant ſe ſoulever; dis moi que tu crois à mon innocence! répéte-moi que je te ſuis encore cher.... Mais elle ne me répond point. Oh! Ciel (en ſe levant avec effort, & d'un air égaré) je n'ai plus qu'à mourir!

Le cri douloureux qu'il pouſſa, tira Hortenſe de l'eſpece d'inſenſibilité dans laquelle elle était plongée. Elle ſoupira faiblement. J'ai cru le voir, dit-elle d'une voix éteinte; eſt-il toujours là? Ces mots, à peine prononcés, ranimerent Verſannes. — Oui, mon adorable

amie ! il eſt ici pour t'adorer ; la mort ſeule pourra nous déſunir !

Craignant pour l'un & l'autre, les ſuites de cette entrevue, je voulus engager le marquis à ſe retirer, en lui repréſentant l'état de faibleſſe dans lequel ils étaient tous deux. — Non, non, on ne m'arrachera pas d'ici, s'écria-t-il avec véhémence, Hortenſe ne ſaurait l'exiger ; elle eſt à moi ; nous devions être unis, nous le ſerons ; elle connaît mon innocence.

Oui, dit-elle faiblement, il ne m'a pas trompée, il m'aime encore.... Mais, qu'importe, je ne ſerai jamais à lui. — Eh ! qui peut s'y oppoſer, reprit-il vivement ? Ton pere n'a-t-il pas donné ſon conſentement ? —Non, jamais, jamais, interrompit-elle, une autre a des droits. — Ils ſont anéantis, ces droits. Toi ſeule, ô mon Hortenſe, en as ſur mon cœur !

Il s'était penché ſur le bord du lit, en diſant ces derniers mots; il preſſait la main de mademoiſelle de Valſin contre ſon cœur, la couvrait de baiſers; elle était ſi émue, ſi fort affaiblie, qu'elle ne pouvait lui répondre. Hélas! ce que j'avais prévu arriva. Le marquis avait été ſi violemment agité, que le peu de forces qu'il avait encore l'abandonna. Un faux mouvement qu'il fit pour ſe retenir, dérangea les ligatures de ſa playe; elle ſe r'ouvrit, & il tomba en arriere, ſans connaiſſance & perdant beaucoup de ſang.

Oh! madame, qui peindra l'état de la malheureuſe Hortenſe? elle voulait ſe lever pour le ſécourir; mais, Eugénie & Marie-l'en empêcherent; d'ailleurs, elle était mourante elle-même, & elle s'évanouit.

Cependant Germain (le valet-de-

chambre du marquis) qui était dans un cabinet voiſin, accourut à nos cris; il étancha le ſang, rattacha les bandes, & voyant que les ſécours que nous lui donnions pour le ranimer, étaient inutiles, il l'emporta chez lui avec un autre laquais. Malheureuſement ils furent rencontrés par monſieur de Valſin qui, entendant beaucoup de bruit, inquiet & allarmé, s'était relevé, & venait voir ce qui ſe paſſait. La vue de ce corps pâle, immobile, lui fit croire que le marquis n'était plus. Il pouſſa un cri, & toujours emporté par le premier mouvement, il entra précipitamment dans la chambre où nous étions. — Oh! mon Dieu, quelle affreuſe ſcene, me dit-il. Quoi! ce malheureux eſt venu expirer aux yeux d'Hortenſe?

Elle commençait à reprendre ſes ſens. Elle entendit ces dernieres paro-

les. — Il eſt donc bien vrai qu'il n'eſt plus ? Ah ! les traces de ce ſang, ajouta-t-elle, en fixant les yeux ſur le fauteuil que Verſannes venait de quitter, ne m'annoncent que trop qu'il a ceſſé de vivre. Nous voulumes la diſſuader. — Non, non, vous ne m'en impoſerez point. Il eſt mort, & je n'ai pas beſoin du témoignage de mon pere.

Depuis cet inſtant, elle a été dans un délire continuel. La fievre a conſidérablement augmenté ; elle eſt en feu, rien ne peut la calmer. Verſannes, mourant & mort, s'offre ſans ceſſe à ſon imagination égarée. Ah ! pourquoi lui ai-je ſurvécu ? s'écrie-t-elle ; mais je te rejoindrai bientôt, ame de ma vie ! & la mort eſt trop lente au gré de mes ſouhaits !

Le médecin eſt venu. Effrayé du changement qui s'eſt fait en elle, il a voulu ſavoir ce qui l'avait produit.

Voyant qu'on ne pouvait réuſſir à perſuader Hortenſe de l'exiſtence du marquis, il a penſé que ſa vue ſeule produirait cet effet, & diſſipant ſon erreur, la rendrait à la raiſon.

Il eſt allé le voir, eſpérant de l'engager à ſe faire tranſporter au château ; mais il l'a trouvé auſſi très-mal, & ſur-tout ſi fort affaibli par la perte du ſang, qu'il a craint une nouvelle cataſtrophe, s'il y venait, & il n'a pas voulu même lui en faire la propoſition.

Il eſt revenu auprès d'Hortenſe, & lui a dit avec ſerment, que le marquis exiſtait. — Il exiſte, a-t elle dit avec un ſourire amer ; eh ! ne l'ai-je pas vu mort ? Il eſt mort, a-t-elle ajouté, en peſant ſur ce dernier mot ; eh bien ! moi auſſi je mourrai.

Depuis lors, elle obſerve un profond ſilence. On s'agite autour d'elle,

ſans qu'elle ait l'air d'y faire attention ; le nom de Verſannes ſouvent répété, ne la tire plus de cette ſtupeur ; elle regarde ſans voir, elle écoute ſans entendre. La douleur de ſes parents, celle d'Eugénie, la mienne, ne la touchent plus. Il y a des momens où elle parle bas, ou du moins on peut croire qu'elle parle, au mouvement de ſes lèvres. Nous nous approchons d'elle pour chercher à comprendre ce qu'elle dit. Elle a l'air de ne pas nous appercevoir ; ſon regard étonné & vague ne ſe fixe plus ; elle offre déja l'image de la mort ; & nous tous, celle du déſeſpoir.

Mais vous déſirez ſavoir, madame, comment le marquis a pu venir juſques dans ſa chambre, ſans être vu ni rencontré par quelqu'un de nous? La pauvre Marie, ayant entendu ſa maîtreſſe, manifeſter le plus vif déſir

de le voir, & ſachant, par le valet-de-chambre de Verſannes, qu'il avait le même déſir ; trouvant Hortenſe un peu mieux, imagina qu'elle pourrait aiſément leur procurer cette ſatisfaction. La crainte d'être traverſée dans ſon projet, l'empêcha d'en faire part à Eugénie ou à moi. Il y a, derriere la chambre de mademoiſelle de Valſin, un petit cabinet, où Marie couche, qui a une ſortie ſur le jardin. Verſannes y a été amené, après que nous avons été retirés. Mademoiſelle de S. Firmin, aſſiſe auprès du lit dont le rideau était entr'ouvert, tournait le dos à la porte de ce cabinet ; elle était occupée à écrire quelque choſe ſous la dictée d'Hortenſe ; & plus occupée encore de ſa douleur, elle n'entendait pas un léger bruit qui ſe faiſait près d'elle, croyant que c'était Marie, lorſqu'elle entendit tout

à coup ſon amie s'écrier : Oh Ciel ! Verſannes ! Elle crut que c'était une illuſion ; elle allait la raſſurer, lorſqu'elle vit le marquis s'élancer auprès du lit, en criant : laiſſez-moi me juſtifier : oh ! mon Hortenſe, je ſuis innocent, je le jure.

Eugénie voulut le retenir ; mais il était trop tard, & Hortenſe, ſaiſie, perdit connaiſſance. J'arrivai dans ce moment là. Marie déſeſpérée, s'accuſe de la mort de ſa maîtreſſe. Hélas ! je crois qu'elle l'a hâtée ; mais il n'eſt que trop vrai, qu'elle était déja certaine avant ce cruel événement.

Oh ! madame, que deviendront ſes infortunés parents ? Mais je m'arrête, en vous priant de joindre vos prieres aux miennes, pour qu'il plaiſe à l'Etre Suprême d'adoucir le coup dont ils doivent être frappés !

LETTRE XLI.

Mademoiſelle de S. Firmin, à Madame de S. Firmin.

Valſorand, le lendemain matin.

OH ! maman, je me jette dans vos bras; je ne la reverrai plus. Je n'entendrai plus la voix de mon Hortenſe; ſes yeux ſe ſont fermés pour toujours ; les miens, offuſqués de larmes, voient à peine pour vous tracer ces lignes. Maman, maman, eſt-il bien vrai qu'elle n'exiſte plus ?..... Mais je ne puis vous en dire davantage. Je laiſſerai à madame de Cérigni, le ſoin de vous inſtruire des

triſtes détails. Je penſais que je ſoulagerais ma douleur, en l'exhâlant avec vous, qui la partagez ſi vivement; mais mon cœur briſé, bat à peine, & ma main ſe refuſe à écrire !

LETTRE XLII.

Madame de Cérigni à la même.

Valſorand, au ſoir.

Vous êtes déja inſtruite, madame! & vous pleurez, avec nous, l'aimable & malheureuſe Hortenſe; vous vous formez une idée de la profonde affliction dans laquelle nous ſommes tous plongés; elle eſt de nature à ne pouvoir être dépeinte. Madame de Valſin s'était toujours flattée que la jeuneſſe de ſa fille la tirerait d'affaire; elle la croyait mieux, au moment où elle eſt expirée; elle a été ſi fort atterrée de ce coup imprévu, qu'elle eſt aſſez mal.

Monſieur de Valſin garde un ſilence morne; ſans ceſſe auprès du corps glacé de ſa fille chérie, il ſemble vouloir ſe repaitre de cet affreux ſpectacle; on a voulu l'en éloigner; il s'eſt refuſé à nos inſtances. Sa douleur s'exhâle en longs gémiſſemens; des larmes rares coulent ſur ſes joues, & ſemblent devoir les ſillonner; il parait anéanti ſous le poids de l'affliction, & avoir perdu ſon impétuoſité naturelle. Madame de Valſorand pleure, gémit, veut qu'on lui parle ſans ceſſe d'Hortenſe; elle ſe reproche d'avoir donné à Verſaunes la facilité de la voir, de faire naître dans ſon cœur un ſentiment qui lui coute la vie.

Pour Eugénie, oh! madame, elle eſt le vrai modele de la plus vive douleur; elle n'eſt pas reconnaiſſable, & je m'impatiente qu'elle ſoit auprès de vous; tout lui retrace ici une

amie chérie, elle ne peut quitter ſa chambre; c'eſt dans ſes bras qu'elle eſt expirée cette nuit; ſes dernieres paroles ont été une bénédiction pour ſes infortunés parents; lorſqu'elle a ſenti ſa fin approcher, elle a profité d'un inſtant de mieux être qui précéde toujours le dernier moment, pour demander leur pardon.

Oh ! mon pere, a-t-elle dit à monſieur de Valſin, en lui prenant la main, j'ai été déſobéiſſante, rebelle à vos ordres. J'ai aimé un homme qui vous déplaiſait.... Ah ! quoique vous ſoyez revenu de votre prévention contre lui, je n'en ſens pas moins tout mon tort. J'en ſuis punie.... cet amour me coute la vie.... je n'ai pu ſurvivre à celui....

Monſieur de Valſin a voulu encore l'aſſurer qu'il reſpirait. — Je ſais que non, a-t-elle répondu, en reprenant

un air égaré, ne l'ai-je pas vu mort? d'ailleurs, a préſent il ſerait trop tard, & l'heure fatale approche.... Nous nous ſéparons pour un tems.... mais nous nous rejoindrons pour l'éternité. Oh ! qu'il doit être délicieux ce ſéjour que je vais habiter, puiſqu'il eſt un dédommagement des peines qu'on éprouve dans cette vie, à préſent elles me paraiſſent un ſonge.... la ſeule dont je ſente toute l'horreur, c'eſt de vous quitter.... oui, je croyais ne plus aimer la vie.... & je ſens, en voyant couler vos larmes, que j'y tiens encore.... Calmez, calmez cette vive douleur!... Elle rend mes derniers momens trop affreux.... oh! mon pere, oh! maman, oh! vous tous que je chéris.... penſez quelle aurait été mon exiſtence, ſi elle ſe fut prolongée.... mon malheur aurait fait votre tourment..... Je vais

être ſi heureuſe, je crois voir les cieux ouverts.... penſez à moi, ſans amertume; aimez mon Eugénie, pour l'amour de moi, & ne déteſtez pas la mémoire du malheureux Verſannes.

Je ne ſais, madame, comment j'ai pu vous rendre ſes dernieres paroles; nos ſanglots étaient ſi forts qu'ils devaient m'empêcher de les entendre; mais ſa voix s'était animée; elle ſemblait avoir repris un nouvel être; elle nous a tous remercié de ce qu'elle appelle nos ſoins; les domeſtiques même n'ont pas été oubliés; elle a conſolé Marie, dont la douleur était plus vive; elle a voulu embraſſer encore une fois ſes parents. (Madame de Valſin s'eſt trouvée mal; il a fallu l'éloigner.) Elle nous a tendu la main, à mademoiſelle de S. Firmin, & à moi. — Venez mes amies! venez recevoir le dernier baiſer de l'amitié! toi, ſurtout

tout, mon Eugénie, viens fermer les yeux de celle qui t'aima à l'égal d'elle même.... La mort ne nous ſépare qu'en apparence.... tu m'aimeras toujours....

Sa voix s'affaibliſſait par degrés; ce dernier mot a été à peine entendu; elle a preſſé encore de ſes lèvres la main de ſon pere, a fait à Dieu une invocation, à demi-voix; ſa tête s'eſt penchée ſur l'épaule d'Eugénie, & elle eſt expirée ſans agonie.

Oh! madame, quel vaſte ſujet de réflexions! ſur quoi peut-on compter dans la vie, & qu'elle tient peu ce qu'elle promet! Ces malheureux parents qui plaçaient leur bonheur dans la poſſeſſion d'un enfant accompli, ſe le voyent enlevé au moment où ils croyaient aſſurer ſa félicité. La leur eſt détruite pour toujours, & leur exiſtence ne ſera plus qu'une mort an-

ticipée. Je crains que madame de Valſin ne ſe rétabliſſe jamais. Oh ! cette épreuve eſt trop cruelle ; mais les voies de Dieu ſont impénétrables. Puiſſe cet Etre Suprême leur donner la réſignation qui leur eſt néceſſaire !

Monſieur Duval eſt venu nous voir un moment ; je l'ai reçu. Il m'a dit que le marquis était très-malade ; il ſe refuſait aux remedes & aux ſoins du chirurgien ; cependant on s'eſt aviſé de lui dire, ce matin, qu'Hortenſe le conjurait de ne pas ſe laiſſer aller au déſeſpoir. — Elle m'aime donc encore, a-t-il dit ; oh ! qu'il me ſera doux de vivre pour elle !

Sa faibleſſe eſt extrême, & il aurait été impoſſible de le tranſporter au château, comme on en avait eu l'idée. Comment lui apprendre la cruelle vérité ? Il faudrait la lui cacher juſqu'à ce qu'il fût mieux, & en état de ſup-

porter ce coup affreux; mais je crains qu'il ne l'apprenne. J'ai recommandé au miniſtre le plus profond myſtere, & que ſur-tout il le fit obſerver à tous ceux qui entourent Verſannes. Ah! quoiqu'il ſoit l'auteur de toutes nos peines, il m'inſpire un très-grand intérêt, & je le trouve bien plus malheureux que coupable.

J'ai reçu ce matin un billet de Cécile, qui me conjure d'aller la voir, de la raſſurer ſur l'état d'Hortenſe & du marquis. Je l'avoue, je n'ai pas été maîtreſſe de mon premier mouvement, en lui répondant; je me ſuis laiſſée aller à toute ma douleur ſur la mort prématurée de mon amie. Je crains d'avoir bleſſé ſon cœur. Mais le mien eſt déchiré, & le chagrin qu'il éprouve, ſera éternel. Je ſuis, ſans ceſſe attirée auprès du lit de cette ange. Je crois entendre ſa douce voix,

& la vue de ce corps pâle & déja défiguré, en détruiſant mon illuſion, rend ma peine plus ſenſible encore. Nous ne pouvons nous réunir ; il ſemble que nous ayons chacun des reproches à nous faire. Ah! ſans moi, peut-être.... Mais, je vous quitte, madame! pour aller rejoindre ces infortunés parents, ou, du moins, pleurer avec Eugénie.

J'ai l'honneur d'être, &c.

DE CÉRIGNI.

LETTRE XLIII.

De la même à la même.

Valforand.

J'AI encore des ſcenes cruelles à vous raconter, madame ! & je mets votre ſenſibilité à une cruelle épreuve. Le malheureux Verſannes eſt inſtruit de l'affreuſe vérité. On avait eſpéré pouvoir la lui cacher juſqu'à ce qu'il fut un peu mieux ; les précautions même qu'on a voulu prendre, ont trahi le funeſte ſecret.

La douleur de monſieur de Valſin l'empêchant de s'occuper des ſoins qu'exigeaient les funérailles, j'écrivis à monſieur de Murcy, ſon beau frere, pour le prier de venir le remplacer ;

il arriva avant hier au ſoir. Il chériſſait ſa niece, & ſa douleur égale la nôtre. Lorſqu'il eût paſſé deux heures avec nous, le déſir de ſavoir comment était le marquis, qu'il a toujours beaucoup aimé, l'engagea à aller le voir.

Nous lui fimes obſerver combien il était important de ne point lui parler d'Hortenſe, ou, du moins, de lui cacher qu'elle n'exiſtait plus. Il y alla, & fut introduit. Dès que Verſannes le vit entrer, quoiqu'il fut très-affaibli, il le reconnut. — Ah! c'eſt vous, monſieur, lui dit il, venez donc me donner des nouvelles de mon Hortenſe adorée : ils me diſent qu'elle eſt bien : j'ai peine à le croire ; l'état de faibleſſe, dans lequel je me rappelle confuſément de l'avoir vue, me fait craindre qu'ils ne m'en impoſent.

Monſieur de Murcy, ne pouvant retenir ſes larmes, garda le ſilence un moment. — Vous ne me répondez point, monſieur, (continua le marquis, en s'animant) vous pleurez.... Ah! mon Dieu, il n'eſt que trop vrai que je l'ai perdue. — Peut-être aurait-il fallu en convenir alors. Mais, monſieur de Murcy, craignant la violence du coup, voulant lui apprendre ſon malheur par gradations, ou attendre qu'il eut plus de forces pour le ſoutenir, ſe remit & chercha à le diſſuader.

Je pleure ſur vous, lui répondit-il; mais Hortenſe.... oui, elle eſt bien. Tachez de vous remettre, mon cher Verſannes, & croiez que, quelque ſoit l'iſſue de tout ceci, mon amitié vous eſt vouée pour jamais!

On croit ce qu'on déſire. Le marquis crut ce que monſieur de Murcy

lui disait ; & l'idée qu'Hortense était bien, toute invraisemblable qu'elle aurait dû lui paraître, s'il avait fait quelques réflexions, sembla lui donner un nouvel être.

Cependant, comme une conversation plus longue l'aurait fatigué, & qu'elle embarrassait monsieur de Murcy, il le quitta, en lui promettant de venir le revoir.

Il s'était apperçu que sa chambre donne sur la rue ou le chemin, qu'elle est au rez-de-chaussée, & qu'il serait bien difficile qu'il ne vit pas de son lit, qui est en face des croisées, & dont il ne peut supporter les rideaux fermés, passer le convoi funebre. Il conclut, avec le ministre, qu'on tâcherait de lui faire changer de chambre, sous le prétexte du bruit qu'il entendait, & qui troublait son repos.

Monſieur Duval en fit la propoſition au marquis, le ſoir même; mais il la rejetta, en diſant qu'il ſe ſentait trop faible pour être tranſporté, & que d'ailleurs il pouvait voir le château depuis ſon lit, que c'était ſa ſeule conſolation; qu'il demandait, pour unique grace, qu'on le laiſſât dans cette chambre; qu'il ſavait que ſon Hortenſe y avait été ſouvent; que même, ils y avaient paſſé quelques momens enſemble, dans une viſite qu'ils faiſaient à madame Duval, & qu'il ne la quitterait point, tandis qu'il ſaurait qu'elle était encore à Valſorand. On lui dit qu'il l'a reprendrait, quand il ſerait mieux. Il inſiſta ſi vivement, pour la garder, qu'on fut obligé de céder.

On penſa alors qu'on pourrait fermer les rideaux des fenêtres. A chaque inſtant, il voulait avoir des nou-

velles d'Hortenſe. — Elle eſt mieux, diſait-il ; ah ! ſans doute, la certitude de mon innocence aura contribué à ſon mieux être. Nous pourrons encore être heureux.

Cependant le moment de rendre les derniers devoirs approchait ; monſieur de Valſin, quoique incapable d'agir, voulut, malgré nos inſtances, accompagner le corps de ſa fille bien aimée. Madame s'était levée, & m'avait conjurée de la lui laiſſer voir encore une fois. Craignant pour elle l'horreur de ce ſpectacle, je m'y étais vivement oppoſée, & ne pouvant la faire renoncer à cette idée, je lui dis que c'était trop tard, & qu'on avait été forcé de hâter l'enſeveliſſement. J'étais donc occupée des moyens de lui cacher, & à notre chere Eugénie, l'inſtant du départ, & je n'oſais quitter la chambre, dans la crainte qu'elles ne me ſuiviſſent.

Penſant que le convoi était en marche, je ſortis pour aller auprès de madame de Valſorand qui n'avait pu quitter ſon lit, étant fort incommodée. Je rencontre Marie, toute éplorée, qui me demande un flacon pour monſieur de Valſin qui s'était trouvé mal. Elle ne m'en dit pas davantage, pour ne pas m'allarmer; mais ſon air ſiniſtre m'effraia. J'allais lui faire une queſtion, lorſqu'un domeſtique entra, en s'écriant. — Eh ! mon Dieu ! ce pauvre marquis ſuivra bientôt votre chere demoiſelle. — Marie lui fit ſigne de ſe taire; mais il en avait trop dit, & ſans en entendre davantage, je ſortis pour aller chez le miniſtre. L'émotion m'ôtait la force de marcher; cependant j'arrivai au moment où on rapportait Verſannes : le convoi était arrêté ; chacun pleurait; monſieur de Valſin, aſſis ſur un banc,

était à moitié évanoui, entouré de gens qui s'empreſſaient à le ſécourir. Je dis à monſieur de Murcy qu'il fallait l'éloigner de ce ſpectacle, le tranſporter au presbytere, continuer ſans lui la cruelle cérémonie. Il approuva mon idée; nous conduiſimes ce pere infortuné, chez le miniſtre.

Dès qu'il fut revenu à lui. — Où eſt ma fille? où eſt Verſannes? j'ai cru les voir.... Ah malheureux! ajouta-t-il, tu n'as plus de fille.... mais, pourquoi m'empêcher de lui rendre les derniers devoirs?... Oh! mon enfant! on n'a pas voulu me permettre que je t'accompagnaſſe à ta derniere demeure.

Des larmes inondaient ſon viſage, lui qui n'en a jamais répandu. — Mais, où eſt le marquis? reprenait-il d'un air égaré; ne l'ai-je pas vu? il voulait enlever mon Hortenſe.... oh!

rendez-la moi ! car, je le ſais, il n'a pu exécuter ſon affreux projet.

N'étant point au fait de ce qui venait de ſe paſſer, j'avais peine à le comprendre ; nous étions ſeuls ; je ne voulais pas lui faire des queſtions. Enfin, le fils du miniſtre arriva, & je le priai de m'inſtruire.

Sachant le moment où le convoi devait paſſer, on avait voulu fermer les jalouſies & les rideaux des fenêtres de la chambre de Verſannes ; non ſeulement, il s'y était oppoſé, mais il avait voulu ſe lever, ſe trouvant un peu mieux, & s'établir dans un fauteuil auprès de la croiſée, pour mieux voir, dirait-il, la demeure de ſon Hortenſe. Tout ce qu'on avait fait pour le détourner de cette idée, avait été inutile ; il s'était aigri & animé au point de faire craindre qu'il ne prit un redoublement, ſi l'on s'op-

poſait à ce qu'il déſirait; c'était le moment de l'inſtruire; mais on ſe flatta qu'on pourrait lui dérober cet horrible ſpectacle, où, s'il le voyait, lui faire croire que c'était madame de Valſorand, qu'on lui avait dit être malade.

Mais, peut-on tromper l'amour? Ses yeux étaient conſtamment fixés ſur la rue; il apperçut le convoi, avant madame Duval & Germain, qui étaient reſtés auprès de lui. — Ah! grand Dieu! dit-il, mon Hortenſe!

Je vous ai dit que la fenêtre était au rez-de-chauſſée. Il l'ouvre; & plus prompt que l'éclair, avant qu'on pût le retenir, il la franchit, malgré ſon extrême faibleſſe, va ſe jetter au devant de la biere, en criant. — Arrêtez, arrêtez! réuniſſez-nous dans le même tombeau! Et il eſſayait d'ouvrir le cercueil.

Vous jugez, madame! quel fut l'é-

tonnement, l'effroi des aſſiſtans. Monſieur de Valſin fut ſaiſi au point de ſe trouver mal. Verſannes avait perdu connaiſſance ; & ce fut un bonheur, parce qu'on put l'arracher à cette ſcene de douleur. On profita de cet état d'inſenſibilité pour le tranſporter dans une autre chambre, & nous emmenâmes monſieur de Valſin.

J'eſpérais que ces dames ne ſeraient point encore informées de ce qui venait de ſe paſſer, & qu'on pourrait le leur cacher. Malheureuſement Eugénie rencontra le domeſtique qui m'en avait inſtruit, qui ne fut pas plus diſcret avec elle, qu'avec moi, & la mit au fait.

Elle fut tentée de me ſuivre ; mais, retenue par la crainte que madame de Valſin ne s'inquiétât de notre abſence, & ne ſoupçonnât la cruelle vérité, elle rentra auprès des deux

ſœurs ; ſon air ému frappa ces dames ; elles lui firent des queſtions ; ſon trouble, ſes larmes qu'elle ne put retenir, l'empêcherent d'y répondre ; enfin, il fallut leur dire la vérité.

Madame de Valſin voulait venir au presbytere, juger par elle-même de l'état de ſon mari, lorſqu'il arriva. L'impreſſion qu'éprouverent mutuellement ces infortunés parens, fut terrible. Nous avons donc tout perdu, s'écrierent-ils enſemble, en ſe jettant dans les bras l'un de l'autre ; notre douleur ſera éternelle, & notre exiſtence ne ſera plus pour nous qu'un fardeau.

Jamais je n'ai vu de ſpectacle plus déchirant. Oh ! madame ; en effet, quelle peine peut être égalée à celle de perdre un enfant, un enfant unique, duquel on attendait tout le bonheur de ſa vie ? & combien le ſort

de monſieur & de madame de Valſin, me parait affreux!

Le retour de monſieur de Murcy redoubla encore leur déſeſpoir; & je ne crois pas que jamais aucune conſolation puiſſe les calmer: ah! pourrait-on leur en donner? Non, la mort ſeule eſt le terme d'une douleur auſſi vive, auſſi naturelle; celle d'Eugénie eſt toujours la même, & ne reçoit, non plus, aucun adouciſſement.

Monſieur de Murcy alla hier, dans la ſoirée, s'informer de l'état du marquis. Il avait repris la connaiſſance, mais il eſt dans un délire continuel; il a eu même quelques accès de tranſports au cerveau; ſon imagination frappée, lui repréſente ſans ceſſe le convoi funebre. Il veut qu'on le réuniſſe à ſon Hortenſe; deux fois il a été ſur le point de s'élancer encore

par la fenêtre. On doit le garder à vue, & trois hommes ont de la peine à le retenir. Il n'a point reconnu monſieur de Murcy, quoiqu'il lui parlât; mais tout ce qu'il lui a dit, annonçait le déſordre de ſa tête & de ſon cœur. Monſieur Sirval le trouve très-malade; il dit cependant qu'il peut ſe rétablir; mais il doute qu'il perde jamais ſa profonde mélancolie.

On m'écrit de L*******, que madame d'Argennes eſt partie ſubitement, laiſſant ſa couſine, qui eſt toujours à Silly, où elle attend ſon frere qui doit venir la chercher. Elle m'a répondu une lettre très-bien ſentie. Elle s'accuſe de tous les malheurs qui ſont arrivés; " ſon ſort eſt décidé, dit-elle; „ mais celui de ſon fils l'effraie; elle „ eſpere que le marquis, rendu à la „ raiſon, ſe reſſouviendra qu'il eſt „ pere, & fera quelque choſe en fa-

„ veur de cet infortuné. Elle ajoute,
„ que l'arrivée de ſon frere ne doit
„ point nous donner lieu de craindre
„ une nouvelle cataſtrophe, puiſqu'el-
„ le aimerait mieux mourir mille fois,
„ que d'expoſer encore les jours de
„ celui qu'elle aime uniquement, du
„ pere de ſon fils, & ceux du frere
„ qui lui reſte. D'ailleurs, continue-
„ t-elle, ma vengeance me rendrait-
„ elle celui que j'ai perdu, & le bon-
„ heur?

Je veux aller la voir avant de quitter Valſorand; elle m'intéreſſe; l'abandon extrême dans lequel elle ſe trouve, rend ſon ſort encore plus malheureux. Je voulais partir demain, mais on me conjure de reſter encore quelques jours; je ſerai d'ailleurs bien aiſe d'être à portée de voir ſouvent Verſannes.

Eugénie a voulu vous écrire plu-

ſieurs fois, madame ; mais elle eſt dans un état d'abattement ſi grand, qu'elle n'a pas la force de tenir la plume. Occupée d'un ſeul & unique objet, elle eſt comme abimée dans ſa douleur.

Elle me charge de vous offrir ſes plus tendres reſpects.

Recevez, madame ! les aſſurances de mon dévouement.

DE CÉRIGNI.

LETTRE XLIV.

Mademoiſelle de S. Firmin à Madame de S. Firmin.

Valſorand.

OH ! ma chere maman, quelle bonne lettre j'ai reçue de vous ! Comme elle a porté le calme & la réſignation dans mon cœur ! oui, je n'ai pas tout perdu, puiſqu'il me reſte encore la meilleure, la plus tendre des meres.

Qu'il me tarde de retourner auprès de vous, de pleurer avec vous mon Hortenſe ! mes larmes ſeront moins ameres ; tout, ici, la retrace à mes yeux. Il me ſemble toujours que je dois & la voir & l'entendre, & l'af-

fliction de ſes malheureux parents augmenterait encore la mienne, ſi cela était poſſible. Il ſemble qu'elle s'aigrit par la communication, & cependant nous ne pouvons ſoutenir la ſolitude. Comme madame de Valſin n'eſt point encore ſortie de ſa chambre, elle eſt notre point de réunion, & madame de Valſorand, faible & malade, s'y fait tranſporter. Monſieur de Valſin ne quitte pas ſa femme, il ſemble craindre qu'elle ne lui ſoit enlevée; c'eſt le ſeul lien qui le retienne encore. Lorſque je n'aurais pas aimé (me diſait-il hier) mon épouſe, ma compagne, la mere de ma fille bien aimée aurait tous les droits à ma tendreſſe.

Ce n'eſt plus cet homme vif, impétueux; la violence du chagrin l'a changé au point qu'il eſt méconnaiſſable; il ſe reproche ſes bruſqueries

vis-à-vis de ſa fille, & quoiqu'il régarde Verſannes comme l'auteur de toutes leurs peines, il s'intéreſſe à lui.

Il fut tant aimé d'Hortenſe, dit-il; ah! peut-être l'eût-il rendue heureuſe.

Cependant il ne peut ſe réſoudre à le voir, & déſire qu'il parte ſans y être obligé, dès que madame de Valſin ſera aſſez forte pour ſupporter la voiture. Ils quitteront Valſorand; ce ſéjour leur retrace ſi vivement la cruelle perte que nous avons faite; c'eſt le théatre de tous nos malheurs, & j'eſpere n'être jamais appellée à y revenir. Cette égliſe où le bonheur de mon Hortenſe devait être aſſuré, & où il fut détruit pour jamais; cette chambre où elle a ceſſé d'exiſter; oh! la vue de tous ces objets briſe mon cœur, & redouble le ſentiment douloureux qui l'accable.

Je crois que madame de Valſorand ſe décidera à aller vivre avec ſa ſœur ; elle dit qu'elle ne pourrait plus habiter ce ſéjour, & qu'elle veut aller finir une vie, que la mort de ſa niece a empoiſonnée pour jamais, auprès de ceux qui la pleureront toujours avec elle.

Ils me témoignent, tous les trois, la plus tendre amitié. — Vous fûtes ſi cherement aimée de mon Hortenſe, me diſait ce matin madame de Valſin, que je vous regarde comme la moitié d'elle-même. Remplacez-la autant qu'il peut être en vous ! ſoiez ma fille ! regardez-moi comme votre ſeconde mere ! donnez-moi encore ce nom ſi doux ! Oh ! cette illuſion ſera un adouciſſement à ma vive & juſte douleur.

Madame de Cérigni alla voir hier le marquis. Elle le trouva mieux pour

la ſanté ; il a peu de fievre, mais il eſt plongé dans la triſteſſe la plus profonde. Il eût peine à rompre le ſilence, & ſes premiers mots furent une accuſation contre lui même. — Oui, c'eſt moi qui l'ai tuée, dit-il ; je l'aimais tant, je l'aime tant encore, & j'ai pu être ſon aſſaſſin ! La vie eſt pour moi un fardeau cruel ; mais je dois vivre pour expier mes crimes.

Son valet de chambre a dit à madame de Cérigni, qu'il s'occupait de ſon fils. Il s'eſt informé ſi Cécile avait quitté Silly. Apprenant qu'elle y eſt encore, il a voulu lui écrire ; mais ſon extrême faibleſſe l'en rend incapable. Sa vue inſpire le ſentiment le plus pénible, & il eſt changé au point qu'on a peine à le reconnaître. Il a conjuré madame de Cérigni de venir le revoir. — Je dois être pour vous,

lui-a-t-il dit, un objet d'horreur. Mais ſi vous pénétrez au fond de mon cœur, je deviendrai celui de la pitié.

Oh! les tourmens qui le déchirent, ne peuvent être égalés que par ceux de l'enfer. Hortenſe! Hortenſe, mon ame pourra-t-elle jamais être réunie à la tienne? .... Et ſes infortunés parents, grand Dieu! .... Ne maudiſſent-ils pas le malheureux qui cauſe leur déſeſpoir? Ah! dites-leur que mon ſupplice commence déja dans ce monde! Priez-les de ne pas me haïr, comme je le mérite. Je fus aimé d'Hortenſe; n'eſt-ce pas un titre à leur pitié? Oui, elle m'aima, & c'eſt un tourment de plus. J'en étais ſi peu digne, & cependant je ne l'ai pas trompée .... Non, elle fut, elle ſera toujours l'unique objet de ma vive & conſtante paſſion .... mais, elle n'eſt plus...!

Il s'arrêta, comme épouvanté lui-même de ſes paroles. Puis retombant dans un morne ſilence, il ne le rompit plus, & ne s'apperçut pas même du départ de madame de Cérigni.

Elle revint, pénétrée de l'état où elle l'avait vû, craignant que ſa raiſon ne fût pour toujours altérée. Dans de certains momens, ſuivant ce que nous a dit le miniſtre, il paraît avoir oublié toutes ſes peines; il cauſe avec une volubilité étonnante, des choſes les plus indifférentes. On croirait qu'il veut s'étourdir; mais peu à peu, il s'épuiſe & retombe dans le plus violent déſeſpoir; il en ſort auſſi quelquefois par des éclats de rire forcés & convulſifs; tout annonce un dérangement dans ſa tête, qui donne lieu de craindre qu'il ne ſe rétabliſſe jamais. Ce matin, la cloche qui ſonnait, a

frappé ſon oreille ; il ſe léve précipitamment, ordonne à ſon domeſtique de l'habiller : c'eſt le moment, dit-il, mon Hortenſe m'attend ; enfin, nous allons être unis pour jamais.... Il s'étonnait de ſa faibleſſe, s'impatientait de la lenteur de Germain. L'arrivée de monſieur Duval, qui eſt entré chez lui, en le tirant de ſon erreur, a redoublé toute l'amertume de ſon chagrin.

Oh ! ma chere maman, comme il eſt intéreſſant, & qu'il eſt difficile de n'être pas pénétré de la plus tendre pitié pour lui ! Oh ! la mort, la mort n'eſt-elle pas à déſirer pour un homme auſſi malheureux, & combien il doit redouter la durée de ſon exiſtence !

Le miniſtre a cru comprendre, par ce qu'il lui a dit, qu'il voulait renoncer au monde pour jamais. Je

crois, au reſte, qu'il n'a pas encore formé de plan, & que, tout entier à ſa douleur, il ne s'occupe pas de l'avenir.

Monſieur de Valſin a été ému du récit que nous a fait madame de Cérigni; il a eu un moment l'idée d'aller voir le marquis; mais la crainte de n'être pas maître de ſon premier mouvement, & d'aggraver ſûrement leur douleur mutuelle, l'en a empêché; il l'a fait cependant aſſurer qu'il ne le haïſſait pas, qu'il ſe rappellerait toujours qu'il était le fils de ſon meilleur ami, & que, ſurtout, il fut aimé d'Hortenſe.

Les deux ſœurs lui ont fait faire la même aſſurance, & Juliette, qui ſort d'ici, nous a dit qu'elle l'avait un peu calmé.

On parle de retourner à L***** dans peu de jours. J'y paſſerai enco-

re une ſemaine, puis je reviendrai auprès de vous; la préſence de ma tendre mere adoucira, ſans doute, la douleur dont mon ame eſt pénétrée. Oh! oui, vous pleurerez avec moi, mon amie chérie! vous me permettrez de vous en entretenir ſans ceſſe, & je ſens bien que ce ſujet ſera inépuiſable.

La déſolation des payſans de Valſorand eſt extrême; il y en a de fort pauvres. Elle faiſait des penſions à pluſieurs familles; c'était à cet uſage qu'elle employait l'argent deſtiné à ſes menus plaiſirs; elle a habillé tous les enfans pauvres, & quand le maître d'école était content d'eux, elle leur donnait des prix de ſa main. Elle avait exigé le plus profond ſecret; en les menaçant, s'ils le trahiſſaient, de leur retirer ſes bontés, & ce n'eſt qu'à ſa mort qu'on l'a ſu.

La nuit que Verſannes vint troubler d'une maniere ſi funeſte, elle voulait me dicter ce qu'elle appellait ſes dernieres volontés. Elle pouvait diſpoſer d'un bien qui lui avait été légué par un oncle. Elle prie de permettre que les rentes en ſoyent employées à entretenir les familles les plus pauvres de Valſorand ; c'eſt le miniſtre de la paroiſſe qui ſera chargé du ſoin de les diſtribuer ; elle donne auſſi un capital pour conſtruire une maiſon dans laquelle il doit y avoir une grande ſalle bien éclairée, & une cuiſine ; la premiere ſera échauffée pendant tout l'hiver, par un poële ; & les pauvres qui ne peuvent acheter du bois, iront s'établir là ; on donnera aux plus néceſſiteux une ſoupe & du pain ; & comme on ne peut point travailler à la campagne pendant les trois mois d'hiver, les

jeunes garçons apprendront différentes profeſſions dont on payera l'apprentiſſage, les jeunes filles auſſi; & ceux qui réuſſiront le mieux, auront une récompenſe proportionnée à leurs talens; ceux, au contraire, qui ſe refuſeront au travail, ſeront chaſſés honteuſement de la ſalle, &c. Vous ſavez la maniere dont nous fûmes interrompues; il lui reſtait encore beaucoup de choſes à me dicter. L'état affreux où elle eſt tombée depuis, l'empêcha d'achever, elle ne fut plus à elle-même, excepté dans ſes derniers momens, qui furent conſacrés à ſes parents.

Quoique ſa ſignature manque à ce que j'ai écrit ſous ſa dictée, cependant monſieur de Valſin veut qu'il ait ſon plein effet; & comme elle ne ſavait pas exactement la ſomme dont elle pouvait diſpoſer; que ce qu'elle

avait en proprieté, ne ſuffirait pas pour remplir ſes volontés, il a dit à monſieur Duval qu'il y ſuppléerait, mais, qu'en attendant qu'il pût s'en occuper, il continuait les penſions que faiſait ſa fille, & il a ordonné qu'on fit le plan de la maiſon, & qu'on préparât les matériaux pour la commencer.

Cependant, la certitude qu'ils n'ont rien perdu, quant aux bienfaits, ne conſole point les pauvres qu'elle aſſiſtait. Elle était ſi bonne, ſi douce, ſi aimable, diſent-ils. Oh! ſes refus, ſi elle en faiſait quelquefois, valaient les charités d'un autre! L'expreſſion naïve de leur douleur & de leur reconnaiſſance, eſt plus éloquente que les oraiſons les plus pompeuſes.

Mais, adieu ma chere maman. J'éprouve un ſoulagement ſi doux à

m'entretenir avec vous, que je ne m'apperçois pas que mes yeux affaiblis, me refuſent leur ſécours.

Dans peu je ſerai dans vos bras.

LETTRE XLV.

De la même à la même.

Valsorand.

UNE lettre que monsieur de Valsin vient de recevoir du marquis, a rendu à notre affliction toute son amertume. Cet infortuné lui écrit, lui fait un adieu éternel. Il va à la Trappe, *ensevelir une existence abhorrée*; ce sont ses mots. Monsieur de Valsin a été vivement ému, en faisant cette lecture; il voulait aller le voir pour le dissuader de ce projet; mais déja il était parti, & l'ordre de ne remettre sa lettre que deux heures après son départ, avait été exécuté.

Il a paru en proye au plus violent déſeſpoir, en quittant ce ſéjour. Le miniſtre l'accompagne juſqu'à Geneve, parce qu'il craint qu'en le laiſſant ſeul avec ſon domeſtique, il ne ſoit tenté d'abréger ſes jours ; cependant on ſe ſouvient de lui avoir entendu dire que jamais il ne hâterait la fin de ſa vie ; que le ſuïcide était une lâcheté ; mais ſes accès de délire qui, fréquemment ſe ſuccédent, en font redouter les ſuites. Monſieur Duval ne le quittera qu'à l'arrivée de monſieur de Melcour, qui vient à ſa rencontre, & qui doit même ſe trouver en même tems qu'eux à Geneve.

Nous étions loin de nous douter qui ſon départ fût ſi prochain ; hier matin, madame de Cérigni m'engagea d'aller le voir avec elle. Je redoutais ce moment, & j'étais déjà auprès

de lui, que je n'étais pas encore revenue de mon émotion; elle augmenta même en le voyant. Oh ! maman, comme il eſt changé ! ſa pâleur & ſa maigreur ſont extrêmes; ſes yeux enfoncés, ſont éteints; le déſordre de ſa tête parait dans ſes regards qui ſont vagues, fixes & diſtraits. Quoiqu'il nous attendit, il parut ſurpris à ma vue. — Quoi ! vous ne craignez pas l'aſpect de celui qui pour jamais vous a privé de votre amie ! — Ces mots furent prononcés d'un ſon de voix concentré & ténébreux; puis, s'enterrompant, il me regarda fixement, comme s'il eût voulu pénétrer ma penſée; & me voyant pleurer. — Il eſt donc bien vrai qu'elle n'eſt plus? ajouta-t-il en élevant la voix, car ce n'eſt pas pour moi que vos larmes coulent? ... Je croyais qu'ils m'avaient trompé.... — Et il retomba dans un

accablement profond. Je m'approchai de lui, je pris ſa main que je ſerrais avec affection; il la dégagea, & ſaiſiſſant la mienne, il la preſſa contre ſon cœur. — Il bat encore, dit-il, & c'eſt toujours pour elle. — Il la retint longtems.... — Comme elle vous aimait ! ajouta-t-il, après un court ſilence; je crois encore l'entendre, lorſqu'elle appellait ſon Eugénie ! Oh ! mon Dieu ! mon Dieu, & je ne l'entendrai plus ! — Il abandonna alors ma main, ſe leva d'un air égaré, ſe promena dans la chambre, avec la plus grande agitation; puis, s'approchant de moi, il me mena vers la croiſée. — Je l'ai vue paſſer là, elle était dans ſon cercueil.... les cruels ! ils m'ont empêché de me réunir à elle !... oh ! jamais nous n'aurions dû être ſéparés .... mais, elle me ſourit du haut des cieux.... je crois la voir....

Ombre adorée! ajouta-t-il, en élevant ſes mains; ah! que ne puis-je hâter l'inſtant de notre réunion!

Vous comprenez, ma chere maman, toute l'impreſſion que me firent ces paroles & l'air dont elles furent prononcées! Je voulus lui dire quelque choſe, & les ſanglots m'en empêcherent; cependant il ſe calma, & me demanda même des nouvelles de monſieur & de madame de Valſin, ſans témoigner aucun déſir de les voir. Il ne s'expliqua pas non plus ſur ſes projets; il nous dit, qu'il attendait ſon ami Melcour, & croyait partir au plus tôt. Au moment où nous prenions congé de lui, il ſe pencha vers moi, avec un demi ſourire. — Dites-lui que je n'ai jamais aimé qu'elle.... Elle le ſait, je le lui ai dit moi-même; mais confirmez-le lui encore!...

Ce propos, qui annonçait ſi bien le déſordre de ſes idées, me fit treſſaillir. Il s'en apperçut, & portant la main ſur ſon front. — Ah ! ma tête, ma tête n'y eſt plus, & mon cœur ſe déchire.... pourquoi votre regard a-t-il détruit la plus douce des illuſions?

Alors il nous quitta bruſquement, & courut ſe renfermer dans un petit cabinet, où il paſſa tout le reſte du jour à écrire à monſieur de Valſin & à Cécile; ces deux lettres lui donnerent beaucoup de peine; il déchirait ce qu'il avait écrit, & il en recommença pluſieurs, qui eurent le même ſort. Je vous envoye celle qu'il a adreſſée au premier; elle peint le déſordre de ſes penſées. Monſieur & madame de Valſin en ont été ſingulierement touchés. Madame de Valſorand ne parle que de lui, & le regrette à peu-près autant que ſa niece.

Pendant qu'il était occupé à écrire, Germain, revenant de la ville, lui apporta une lettre de monſieur de Melcour, qui le décida à partir ce matin de très-bonne heure. Il n'a point voulu ſe coucher, & s'eſt fait conduire, cette nuit, dans la cour du château. Il a été longtems appuié contre un arbre de lilas en fleur; il ſavait que c'était celle qu'Hortenſe préferait; il en a cueilli une petite branche, l'a placée ſur ſon cœur. — Elle y reſtera toujours, a-t-il dit, à côté de l'image chérie de celle que je ne ceſſerai jamais d'adorer. — Il s'eſt mis à genouils ſur le ſeuil de la porte; a fait à Dieu une invocation à demi-voix, & ſe relevant, il a voulu que Germain le conduiſit au cimetiere : ce bon ſerviteur s'y eſt refuſé; le marquis a inſiſté ſi vivement qu'il a été contraint d'obéir. En arrivant auprès

des tombes, ſon ſaiſiſſement eſt devenu ſi violent qu'il a preſque perdu connaiſſance, Germain, profitant de cet accident, l'a entrainé hors de ce lieu d'horreur, & l'a ramené dans ſa chambre, où il a eu un moment de délire aſſez effrayant. Le miniſtre a grondé le domeſtique d'avoir cédé à ſes inſtances; il le trouvait ſi mal qu'il a propoſé de renvoyer le départ; mais Verſannes n'a pas voulu y conſentir, & ils ſont partis ce matin à cinq heures : il était cependant un peu remis des ſecouſſes qu'il avait éprouvées.

Oh! ma chere maman, quel vaſte ſujet de réflexions! ce jeune homme, l'eſpoir de ſa famille, réduit par le déſeſpoir à aller s'enſevelir dans une retraite auſtere & profonde. J'eſpere que ſon ami le détournera de cette réſolution; monſieur de Melcour a

beaucoup d'aſcendant ſur lui ; d'ailleurs il lui repréſentera le chagrin de ſon oncle, l'abandon dans lequel le comte ſe trouverait, s'il ſuit à ce projet; & je ne doute pas qu'il ne l'engage à retourner avec lui à Bordeaux.

Madame de Cérigni eſt allée à Silly voir Cécile qui l'en a fait ſolliciter. Je m'impatiente de ſavoir ce que le marquis lui a écrit, & quels ſont enfin les projets de cette fille infortunée.

Nous quitterons Valſorand dans trois jours. Je vous écrirai avant, ou tout de ſuite après mon arrivée à la ville. Je redoute de rentrer dans cette maiſon que nous avons quittée avec des diſpoſitions ſi différentes de celles que nous rapportons à L*******. Je crains pour ces infortunés parents. Tout ce qui leur retrace l'objet qu'ils ont perdu, eſt un accroiſſement à leur vive & juſte douleur.

Oh ! ma bonne maman, je voudrais aller d'ici à S. Firmin ; mais comment réſiſter à madame de Valſin, qui me conjure de ne pas la laiſſer ſeule dans ces premiers momens. Elle eſt un peu mieux ; mais ce mieux ne ſe ſoutiendra pas contre les ſecouſſes qu'elle éprouvera à ſa rentrée à la ville.

Adieu, ma chere maman, le plaiſir de vous voir, ſera le ſeul dont mon cœur puiſſe ſentir le prix !

LETTRE XLVI.

Le Marquis de Verſannes à Monſieur de Valſin.

LE malheureux qui fut la cauſe de toutes vos peines, oſe-t-il s'adreſſer à vous? à vous, qui deviez être ſon pere; à vous, qui futes celui d'Hortenſe?... ah! ce nom cher & ſacré, j'ai pu le tracer.... mes larmes l'effacent.... ce ſont celles du déſeſpoir. Arraché à la mort par les ſoins cruels de ceux qui m'entourent, je ne puis l'être aux tourmens qui déchirent mon cœur.... Ne maudiſſez pas ma mémoire. Je devais être l'époux de votre fille; n'eſt-ce pas un titre à votre pitié?... Elle ne m'a pas haï, je le ſais, &

cependant, ne devais-je pas être pour elle un objet d'horreur? Je pars, monſieur! je quitte des lieux qui devaient être le théatre de mon bonheur, & qui ſont devenus celui de mon ſuplice éternel. Je vais enſevelir dans une retraite profonde une exiſtence odieuſe; tous les liens qui me retenaient au monde, ſont rompus. Je ne vis plus que par le ſouvenir, & ce ſouvenir eſt déchirant pour mon ame. Je vais dans ce ſéjour habité par des infortunés dévoués à un ſilence éternel. Je creuſerai moi-même la tombe qui ſera mon dernier aſile. Ah! que ne l'ai-je habité avant de venir porter la déſolation dans votre famille!... j'eſpere que mon ame, bientôt dégagée des liens peſants qui la retiennent encore, ſera réunie à celle de mon Hortenſe adorée. Ne m'enviez pas cette eſpérance! elle ſeule peut

diminuer l'excès de ma douleur. Adieu mon pere!... oui, vous deviez l'être! vous m'avez donné le doux nom de fils; ah! j'en avais pour vous tous les ſentimens, & je ſens qu'ils ne ſont pas éteints dans mon cœur! Souvenez-vous que je fûs celui de votre ami!... que je fus aimé d'Hortenſe, & ne me haiſſez pas, comme je le mérite.

LETTRE XLVII.

Mademoiſelle de S. Firmin à Madame de S. Firmin.

Valſorand.

JE penſe que vous êtes impatiente de ſavoir ce qui concerne Cécile, *m'a* chere maman ! Madame de Cérigni la trouva très-affectée de la lettre qu'elle avait reçue du marquis.— Oh ! madame, lui dit-elle, en la voyant entrer ; il eſt parti, ſans vouloir voir ſon fils, & cependant ce qu'il fait pour cet enfant, prouve qu'il ne lui était pas indifférent. Je ne jouirai pas de ſes bienfaits, & le voile que je vais prendre en rentrant en France, élévera entre

entre le monde & moi une barriere invincible ; je n'ai pas beſoin de richeſſes; mais je comprends toute la délicateſſe de ſon motif; ce malheureux enfant, par l'ignominie de ſa naiſſance, ne peut prétendre à aucune fortune, & je puis diſpoſer, dès à préſent, en ſa faveur, de celle dont le marquis me rend la maîtreſſe par cette lettre. Elle l'a donnée à lire à madame de Cérigni.

„ Verſannes l'a conjurée de l'ou-
„ blier, cependant il lui recommande
„ ſon fils. Puis-je déſirer, lui dit-il,
„ que vous lui parliez de ſon pere?...
„ non ; qu'il ignore tous mes torts
„ vis-à-vis de vous ! j'eus celui de
„ feindre auprès de vous une tendreſ-
„ ſe qui m'était étrangere ; l'aveu que
„ je vous en fais, vous eſt une preu-
„ ve de ma ſincérité. Vous me croirez

„ donc, mademoiſelle, quand je vous
„ aſſurerai que, ſi je n'ayais pas été
„ trompé, ſi j'avais ſu qu'il exiſtait
„ un fruit de notre faibleſſe mutuelle,
„ j'aurais, en vous épouſant, réparé
„ l'injure dont j'étais coupable en-
„ vers vous; mon cœur froiſſé par
„ la douleur, eſt à préſent inſenſible
„ aux ſentimens les plus doux; la
„ rélation de pere, qui m'eût com-
„ blé de joye, ne parait plus me faire
„ éprouver de ſenſations agréables;
„ d'ailleurs conſentiriez-vous, lorſque
„ je le déſirerais, à porter le nom du
„ meurtrier de votre frere? Ah! ma-
„ demoiſelle, à quels remords ſon
„ acharnement me livre! je voulais
„ l'épargner. Pourquoi n'eſt-ce pas
„ lui qui fût vainqueur? pourquoi
„ ſa main ne mit-elle pas fin à une
„ vie déplorable?... Mais je vivrai,
„ comme ne vivant plus. Je renonce

„ pour jamais à un monde où je n'eſ-
„ ſuyai que des peines. Ah ! ſi j'euſ-
„ ſe été le ſeul malheureux !... mais
„ la mort.... la mort a frappé une
„ créature céleſte ; & vous mademoi-
„ ſelle ! je vous ai plongée dans l'a-
„ bime du malheur. Si le don de ma
„ fortune peut vous être un dédom-
„ magement, je vous nomme mon
„ héritiere, & j'ai pris des meſures
„ pour que vous n'éprouviez aucun dé-
„ ſagrément à cet égard. L'écrit ci-
„ joint eſt une donation en forme de
„ ce que je poſſéde ; dès que vous le
„ produirez, vous entrerez en poſ-
„ ſeſſion de mes biens. J'eſpere, ma-
„ demoiſelle ! qu'un ſecond choix,
„ mais plus heureux, vous conſolera
„ du premier. J'oſe vous recomman-
„ der mon fils ; que votre tendreſſe
„ conſtante le récompenſe du mal-
„ heur attaché à ſa naiſſance ; & puiſ-

» ſe mon ſouvenir ne troubler jamais
» votre tranquillité ! oui, oubliez le
» malheureux Verſannes "!

Ah ! que ferais-je de ſa fortune, (dit Cécile, en fondant en larmes) me rendrait-elle le bonheur attaché à l'innocence ? bonheur que j'ai perdu par ma faute.... mais cet enfant profitera des bienfaits de ſon pere à chaque inſtant. J'attends mon frere, je le remettrai entre ſes mains; j'eſpere qu'il ſera ſon appui, ſon protecteur. Pour moi, mon parti eſt pris, & rien ne peut m'en détourner. Vous ne me blamerez pas, madame ?

Il me ſemble, mademoiſelle, répondit madame de Cérigni, que vous pourriez faire mieux encore. Perſonne ne peut remplacer une mere auprès de ſon enfant; je ſais que la tache de ſa naiſſance vous empêche de demeurer à Bordeaux; mais ſi vous réa-

liſiez la fortune que vous laiſſe monſieur de Verſannes; ſi vous alliez vivre dans une petite ville de province; ſi vous vous conſacriez uniquement à l'éducation de votre fils, vous renoncerez au monde; ce ne ſera pas un ſacrifice pour vous, puiſque vous voulez entrer dans un couvent: ſi vous étiez ſeule, j'approuverais votre réſolution; mais vous êtes mere, & c'eſt un moyen de réparer ce malheur que d'en remplir les devoirs. Quoi! vous abandonneriez ce petit malheureux? ah! ſi vous lui refuſez vos ſoins, de qui eſt-il en droit d'en attendre? Quoique perſuadée de l'intérêt que monſieur votre frere prend à vous, peut-être ne l'enviſagera-t-il que comme le fruit de votre déshonneur, la cauſe de votre exil de la ſociété, & lui en fera-t-il porter la peine, même involontairement, par une indifférence

mortifiante. Que cette faible créature ne ſoit pas abandonnée entierement de l'auteur de ſes jours!...

Cécile était émue, paraiſſait balancer; enfin, rompant le ſilence.—Mais, madame! comment me couvrir aux yeux du public, de l'opprobre attaché à la faute dont je me ſuis rendue coupable! mon fils, lui-même, n'en ſerait-il pas la victime?—Ah! mademoiſelle, en la reparant, vous ceſſez de mériter le blame; d'ailleurs je vous le repéte, vous ne pouvez vivre à Bordeaux; allez habiter une petite ville dans une de vos provinces, faites-vous paſſer pour veuve; & ſi j'en crois votre répentir, votre conduite future ſera une réparation authentique du paſſé.

Tu l'emportes, mon fils! (s'écria Cécile vivement, en le ſerrant contre ſon cœur) oui, je ſerais plus coupa-

ble mille fois, ſi, me livrant au découragement & au déſeſpoir, je t'abandonnais. Je ſuivrai vos conſeils, madame; lorſque ſon éducation ſera finie, il ſera toujours tems d'accomplir mon projet de retraite abſolue; permettez-moi de vous donner quelquefois de mes nouvelles, & veuillez me conſerver votre ſouvenir!

Au moment où elles ſe ſéparaient, une voiture s'eſt arrêtée à la porte de l'auberge; c'était monſieur de Surville qui arrivait; ſa ſœur a été ſi émue qu'elle n'a pu venir au devant de lui. Madame de Cérigni voulait ſe retirer, mais Cécile l'a conjurée de reſter encore quelques inſtans. Son frere parait l'aimer tendrement; il a fait beaucoup de careſſes à l'enfant, qui eſt charmant; ayant demandé quelques détails ſur Verſannes, Cécile lui a montré ſa lettre. — Acceptez-vous ſes bienfaits?

ma ſœur! — Je ſuis mere, mon frere! je ne puis les refuſer; ſi je ne l'étais pas, je les aurais dédaigné, il n'eût oſé me les offrir; c'eſt aſſez que mon fils me reproche ſa naiſſance; je ſerais reſponſable ſi, par un refus & une fierté déplacée, je l'expoſais à la miſere. — Monſieur de Surville lui a demandé quels étaient ſes projets. Elle lui a expoſé le plan que madame de Cérigni lui a tracé; il l'a trouvé bon, & juge auſſi qu'on ceſſe d'être coupable quand on répare ſa faute.

Ils ont décidé qu'elle s'établirait en Bourgogne ou dans le Dauphiné; elle y paraitra dans les habillemens d'une veuve, ſous le nom de madame de Ciran; ſon frere paſſera quelque tems avec elle, & il fera venir de Bordeaux une parente âgée, qui lui ſervira de mere, ſur l'attachement de laquelle ils peuvent compter.

Ils partiront demain. Monſieur de Surville parait auſſi moderé que ſon frere était impétueux. Il a parlé de Verſannes ſans emportement. — Nous ne pouvons le pourſuivre comme meurtrier, a-t-il dit, puiſqu'il eſt le pere de votre enfant, & que d'ailleurs mon frere vous a prié de ne pas le venger; mais, comme il le dit lui-même, le premier titre vous aurait empêché de le prendre pour époux, & nous nous y ſerions oppoſé, lors même qu'il l'aurait déſiré. Puiſſe-t-il goûter quelque tranquillité dans l'aſile qu'il a choiſi!

Comme le marquis cache à Cécile ſon départ pour la Trappe, madame de Cérigni a compris qu'il avait ſes raiſons pour obſerver le myſtere, & ne l'a point trahi. D'après l'idée qu'elle s'eſt formée du caractere de mademoiſelle de Surville, elle la croit faible, ſe laiſſant

facilement diriger, & cédant à l'impulſion qu'on lui donne; elle parait plus tendre que ſenſible, & ſi les impreſſions qu'elle éprouve, ſont vives, elles ſont légeres. A peine avait-elle adopté le plan que lui a propoſé madame de Cérigni, qu'elle s'eſt occupée de détails minucieux avec une légéreté qui a étonné mon amie; au reſte elle en ſera moins malheureuſe; ſi elle ſe laiſſait affecter profondément, le ſouvenir de ſes peines troublerait à jamais la tranquillité de ſa vie; elle peut encore jouir de quelque bonheur; il eſt au pouvoir de ſon fils de la dédommager de tout ce qu'elle a ſouffert.

Monſieur Duval n'arrive point, on l'attendait ce matin; il reviendra ce ſoir ſans doute; je ne fermerai pas cette lettre avant ſon retour; il me tarde de ſavoir comment le marquis

aura ſoutenu le voyage, & ſi la vue de ſon ami n'aura pas produit en lui une heureuſe révolution; il paraiſſait le chérir; au reſte, tous ſes ſentimens ſont actuellement abſorbés dans un ſeul; le regret.... le regret dévorant déchire ſon cœur, & je crois que, comme il le dit à Cécile, il eſt fermé à toutes les ſenſations agréables. Je vous quitte à préſent pour vous rejoindre demain. Adieu ma chere maman!

CONTINUATION.

Le lendemain.

Le miniſtre ſort d'ici. Il nous a dit que pendant toute la route, Verſannes était reſté dans un accablement extrême; il n'a preſque point parlé, a refuſé toute eſpece de nourriture.

Monſieur de Melcour était déja à Geneve ; Germain a pris les devants pour le prévenir de l'arrivée de ſon maître. Lorſque la voiture a été à la porte de l'auberge, il eſt venu recevoir Verſannes, qui d'abord a paru ne pas le connaître ; puis, revenant à lui, il s'eſt jetté dans ſes bras, ſans dire un ſeul mot. Monſieur de Melcour a ſenti toute l'éloquence de ce ſilence, & ne l'a pas rompu ; des larmes inondaient ſon viſage ; l'altération frappante des traits du marquis, l'avait ſaiſi au point qu'il n'avait pu retenir un cri douloureux. Verſannes n'y a fait aucune attention ; on les a conduit dans une chambre. — Elle eſt morte, a-t-il dit, celle qui devait faire mon bonheur.... mais, non, elle vit là ; (preſſant ſon cœur) elle y vivra ſans ceſſe, & ne mourra qu'avec moi....

Monſieur de Melcour s'eſt promptement apperçu du déſordre momentané de ſes idées ; il lui a parlé de ſon oncle, eſpérant faire quelque diverſion ; mais le marquis a ramené la converſation ſur l'objet de ſes regrets, & s'animant par degrés, il en a parlé avec ſa vivacité ordinaire. Son ami, jugeant que la contradiction aigrirait ſa douleur, l'a écouté avec le plus grand intérêt ; bientôt les forces de Verſannes ont été épuiſées ; on l'a engagé à ſe mettre au lit.

Le miniſtre a fait part à monſieur de Melcour du projet que le marquis a formé d'aller à la Trappe ; ce dernier eſpere l'y faire renoncer ; mais je crains qu'il n'y réuſſiſſe pas.

Verſannes a paſſé une nuit fort agitée, ſans ceſſe occupé d'Hortenſe ; il croit toujours la voir, & lui parle, comme ſi elle pouvait l'entendre.

Monſieur de Melcour avait envie de paſſer quelques jours à Geneve, afin que le Marquis pût ſe repoſer & ſe mettre en état de continuer leur voyage ; mais il n'a point voulu y conſentir, & ils ſont partis en même tems que monſieur Duval, auquel il a fait les remerciemens les plus tendres. — Je ne reverrai donc plus perſonne, a-t-il dit en s'en ſéparant, qui ait connu mon Hortenſe adorée; je ne trouverai plus que des cœurs froids qui ne comprendront jamais l'étendue de la perte que j'ai faite! — Son ami l'a aſſuré qu'il la partageait vivement. — Eh ! tu ne la connaiſſais pas, tu ne peux me comprendre. Dites à ſes infortunés parents.... mais, non, ne leur dites rien. Ah ! qu'ils oublient juſqu'au nom du malheureux qui cauſa toutes leurs peines! & il eſt parti.

Monſieur de Melcour a promis à monſieur Duval de lui écrire ſur la route. Il a le projet de tromper Verſannes, de le conduire à Bordeaux, dans les bras de ſon oncle ; mais je ne doute pas qu'il ne s'apperçoive de la ruſe, & ne faſſe échouer ce projet.

Nous quittons ces lieux demain. Oh ! maman, combien peu on s'accoutume à la peine & à la douleur ! chaque inſtant ajouté à notre exiſtence, augmente notre triſteſſe, & rien ne peut nous en diſtraire. Ah ! c'eſt qu'à chaque inſtant nous nous appercevons plus du vuide que nous laiſſe notre Hortenſe chérie. Elle devait nous fermer les yeux, (diſent ſes parens) c'était à elle à nous ſurvivre.

Mais, adieu ma chere maman ! ce n'eſt qu'auprès de vous que je

pourrai trouver quelque adouciſſement à ma vive & juſte douleur. Croiez à toute la tendreſſe de votre fille.

EUGÉNIE DE S. FIRMIN.

CONCLUSION.

MONSIEUR de Melcour écrivit à monſieur Duval qu'il n'avait pu engager le marquis à renoncer à ſon projet de retraite abſolue ; l'idée de ſon oncle iſolé, & ne tenant qu'à lui dans le monde, n'avoit pu le détourner de cette réſolution. Il s'était apperçu qu'on avait pris la route de Bordeaux, & avait menacé d'uſer de violence contre lui-même, ſi l'on ne prenait celle du Perche ; ſon ami voyait ſon obſtination, & craignit que Verſannes ne trouvât le moyen d'exécuter ſa menace ; d'ailleurs il eſpérait que quelques mois de ſéjour à la Trappe, le rendraient à lui-même, & le dégouteraient bientôt d'un genre de vie auſſi rigoureux & ſi peu

conforme à ſa maniere d'être précédente. Mais, ſemblable au comte de Comminges, l'infortuné a perſiſté dans ſon projet, a réſiſté aux inſtances de ſon oncle, qui eſt venu le conjurer de quitter ce ſéjour du ſilence & du déſeſpoir; il a prononcé ſes derniers vœux; il continue d'être un exemple de pieté & de réſignation.

Son ami va le voir deux fois par année; il ne parle plus d'Hortenſe; mais on voit qu'il ſe contraint, & que, malgré ſon zele & ſa ferveur à remplir les devoirs ſans nombre que ſon nouveau genre de vie lui prefcrit, il en eſt occupé ſans ceſſe.

La derniere fois que monſieur de Melcour revint, il le trouva extrêmement changé. — Je la rejoindrai bientôt, lui dit frere Eugene, (c'eſt le nom qu'il a pris) & le dépériſſement de cette machine (en montrant

ſon corps) eſt pour moi une jouiſſance. Appercevant l'impreſſion douloureuſe que ce diſcours faiſait ſur ſon ami, il n'ajouta plus rien, & s'efforça de ſourire. Monſieur de Melcour, qui ſouvent écrit à monſieur Duval, lui mande que le comte de Verſannes a le projet, malgré ſon reſſentiment contre la famille de Surville, de faire légitimer le fils du marquis, unique rejetton d'une famille illuſtre. Cet enfant donne déja les plus grandes eſpérances. Sa mere vit toujours dans le Dauphiné; ſa conduite eſt exemplaire; elle ſe conſacre à l'éducation de ſon fils, & s'attire l'eſtime de tous ceux qui la connaiſſent.

Monſieur & madame de Valſin vivent encore; ils ont engagé madame de S. Firmin & ſa fille à quitter la campagne, & à venir habiter leur maiſon, vivre avec eux. Quatre années

ſe ſont écoulées depuis la mort d'Hortenſe, & leurs regrets n'ont point diminué; ils ont renoncé au monde & conſacrent la plus grande partie de leur fortune à des actes de bienfaiſance. Eugénie ne ſe conſole point de la perte de ſon amie; elle a refuſé pluſieurs établiſſemens avantageux; cependant elle ne peut plus réſiſter aux inſtances de ſa mere, à celles d'un jeune homme vertueux qui l'aime depuis trois années; elle doit l'épouſer dans peu, ſous la condition de ne point ſe ſéparer de ſa bonne maman & des parens de ſon amie bien-aimée.

Madame de Valſorand a payé le tribut à la nature; elle n'a ſurvécu que d'une année à ſa niece, dont elle n'a ceſſé de pleurer la perte.

Les amis & les connaiſſances de la marquiſe d'Argennes n'ont point igno-